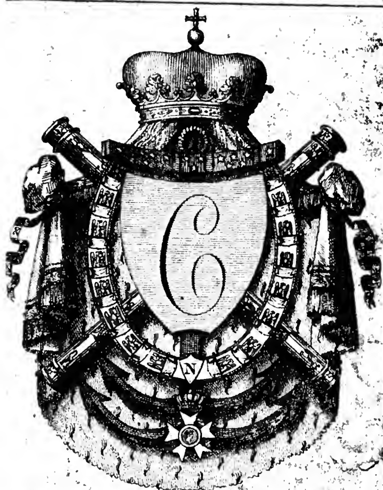



6
N



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 Volumes reliés est de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour les frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

TOME VINGTIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant partie des faits chevaleureux d'Esplandian, fils d'Amadis, & autres.

« O Cervantes, ingénieux Cer-
» vantes ! vous aviez peut-être rai-
» son de faire brûler par le Curé du
» Toboso l'Histoire que nous entre-

» prenons de traduire avec encore
» plus de liberté que les quatre pre-
» miers livres qu'on vient de lire ;
» mais pourrions-nous ne nous pas
» occuper d'un fils d'Amadis & de
» la belle Oriane ? Un charme secret
» nous attache à la suite de ces ten-
» dres amans : leur amour est heu-
» reux...... mais doit-il en être
» moins intéressant ?... Nous plai-
» gnons ceux qui n'ont pas dans leur
» ame ce qui peut nous faire jouir
» de cet amour satisfait & tran-
» quille ; nous plaignons ceux dont
» les crayons émoussés ne peuvent
» plus le peindre avec chaleur ».

ESPLANDIAN, profondément endormi par les sons mélodieux que

les Demoiſelles d'Urgande avoient tirés de leurs harpes, ſe trouva très-ſurpris à ſon réveil de ſe voir ſeul, & ſéparé des Princeſſes & des Chevaliers de l'Iſle Ferme ; il ne douta point que ce ne fût par la volonté d'Urgande ; & l'Ordre de Chevalerie qu'il venoit de recevoir de la main du vertueux Balan, le mettant en état d'entreprendre les plus hautes aventures, il ſe conſola promptement d'être ſéparé de ſes proches & de ſes meilleurs amis ; il ne s'occupa plus que du deſir de ſe rendre digne d'eux, & de ſe trouver bientôt à portée de travailler à la délivrance du Roi Liſvard ſon aïeul. Il parcourut les vaſtes appartemens de la grande Serpente, ſans trouver per-

ſonne. Ouvrant enfin la chapelle, il vit Sergil dormant entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous les trois avec peine. Sergil, étourdi par un ſi long ſomme, eut peine à le reconnoître dans le premier moment. Tous les deux firent en vain pluſieurs queſtions aux vieillards, qui par leurs ſignes leur firent connoître qu'ils étoient muets. Eſplandian & Sergil mouroient de faim après ce long ſommeil, & cherchoient inutilement de quoi l'appaiſer; ces deux muets les firent promptement paſſer dans une ſalle, où la table la mieux ſervie & le buffet le plus ſuperbe leur firent connoître qu'Urgande veilloit ſur eux; & dès ce moment Eſplandian s'abandonna

ſans inquiétude à tout ce que cette ſage Fée décideroit de ſa deſtinée. En ſortant de table ils s'apperçurent que les grandes aîles de la Serpente étoient baiſſées, & qu'elle reſtoit immobile près d'une montagne de roche très-élevée que la mer environnoit.

Le récit qu'Eſplandian avoit entendu faire par Amadis & par Graſandor, de la forme & des merveilles de l'Iſle de la Demoiſelle Enchantereſſe, lui fit juger que c'étoit cette même Iſle; & bientôt, voyant les deux muets jeter un eſquif à la mer, il n'héſita pas d'y deſcendre avec Sergil. Les muets ayant abordé l'Iſle, Eſplandian commençoit à monter par le ſentier tortueux qu'il reconnoiſſoit

d'après le récit de son père, lorsque Sergil, s'appercevant qu'il n'avoit point d'épée, le força de s'armer du moins d'un des avirons de l'esquif dans lequel les muets restèrent.

Esplandian, après avoir monté pendant trois heures par le sentier, & se trouvant déja près du sommet de la montagne, entendit quelques siflemens aigus, qui lui firent juger qu'il pourroit y trouver quelques bêtes dangereuses à combattre ; &, malgré les larmes & les prières de Sergil, il le força de s'arrêter & de le laisser monter seul : Tu n'es point armé, lui dit-il, & tu m'es trop cher pour exposer ta vie.

Esplandian reconnut bientôt toute

l'étendue du péril qu'il alloit courir; s'arrêtant un moment pour reprendre haleine sur la planimétrie de la roche, le premier objet qui frappa sa vue fut le petit Temple d'Hercule, dont les deux battans de la porte étoient traversés & retenus par une riche épée, enfonçée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte étoit construite : l'ardeur de s'emparer de cette riche épée, le fit avancer promptement; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches avec des siflemens horribles, & s'élança sur lui. Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aiguës dont son horrible tête étoit armée; le monstre, qui ne fut qu'à peine ébranlé du coup, ren-

versa le Chevalier, cherchant à brisér ses armes avec ses griffes tranchantes, & commençant à le lier par les replis de sa queue; l'intrépide Esplandian, saisissant le monstre au-dessous des aîles, le fit tomber sur le côté, se terrassant tour-à-tour avec lui, sans pouvoir le vaincre. Esplandian parvint à s'approcher de la porte; &, faisant un nouvel effort, il saisit l'épée, & l'arracha pour en frapper le dragon; mais à l'instant même un coup de tonnerre effroyable se fit entendre dans l'intérieur du Temple, qui s'étoit ouvert, & le dragon tomba mort. Ce coup fut si terrible, qu'Esplandian lui-même tomba sans connoissance, & resta jusqu'à la nuit dans cet état;

reprenant alors ſes eſprits, il vit le dragon étendu ſans vie, & le Temple ouvert, dont l'intérieur brilloit d'une vive lumière. Eſplandian, en entrant dans ce Temple, armé de ſa riche épée, apperçut une tombe brillante comme le ſoleil, ſur laquelle un grand lion d'or paroiſſoit repoſer : ce lion tenoit d'une patte le riche & brillant fourreau de ſon épée ; de l'autre, il tenoit un rouleau écrit en latin, qui contenoit ces mots.

« Lorſque doux récit & vive pein-
» ture exciteront la grande contrainte
» en toi, Chevalier, que fortune
» conduit à ſurpaſſer tout autre re-
» nom que celui que tu dois acqué-
» rir, force te ſera de revenir en

» ce même lieu pour y conquérir le
» trésor auquel en ce moment il t'est
» défendu de prétendre ».

Esplandian, regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande, s'y soumit, & se contenta de retirer de la patte du lion le riche fourreau de son épée ; il descendit aussitôt pour rejoindre Sergil, qui frémissoit des périls que son cher Esplandian n'avoit pas permis qu'il partageât, & tous les deux regagnèrent l'esquif où les deux muets les attendoient, & les reçurent *.

* Nous avons cru devoir passer une respectable & sainte discussion entre Esplandian & Sergil ; on commence à y reconnoître le génie Espagnol, & l'influence du saint Office sur l'esprit de ses auteurs. Sergil, dans ses

L'inſtant d'après ils abordèrent la grande Serpente ; &, tandis qu'avec l'un des deux muets Sergil y montoit, l'autre muet d'un coup d'aviron fit éloigner l'eſquif ; &, le faiſant voguer avec la rapidité d'une flèche, Eſplandian diſparut dans un moment aux yeux de ſon Ecuyer qui ſe déſeſpéroit de voir enlever ſon maître, & de ne pouvoir le ſuivre.

propos, compare Eſplandian à ſon père Amadis, & lui donne la préférence ſur ce dernier. Le fils d'Amadis s'humilie ; mais il dit que ſon père n'a montré que des motifs mondains dans ſes grandes entrepriſes, & qu'il eſpère pour lui que les ſiennes n'en auront jamais d'autres que la plus grande gloire de Dieu.

A vj

Ce ne fut qu'après dix jours de navigation que la barque qui portoit Esplandian aborda dans une grande Isle, que sa culture & sa fertilité lui firent regarder comme un des plus beaux pays de l'Univers. Esplandian, étant descendu sur le rivage, suivit les bords de la mer dans l'espérance de trouver quelqu'endroit habité; mais la côte de l'Isle changeant de nature, bientôt il n'apperçut que des roches qui s'élevoient en amphithéâtre, & qui formoient une montagne élevée sur laquelle on voyoit un très-grand château défendu par de fortes courtines & de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à la vue de

ce château ; plein de confiance dans la sage Urgande, animé par la conquête d'une épée avec laquelle il se croyoit invincible, il chercha parmi ces roches avec tant de soin, qu'il découvrit un petit sentier battu qui paroissoit conduire au sommet de la montagne ; mais, après une heure de chemin, il ne parvint qu'au tiers de son élévation ; &, sur un terrain plat qui s'y trouvoit, il découvrit un hermitage.

A l'aspect d'une croix qu'il apperçut sur le toît de cette cabane, il en chercha l'hôte avec empressement. L'Hermite revenoit d'une fontaine voisine, & fut très-surpris de voir un Chevalier le saluer, en lui disant: Mon père, bénissez-moi, comme

je vous bénis au nom du Sauveur. Depuis long-temps, lui dit l'Hermite, nul habitant de ces pays-ci ne me fit un semblable salut; votre langage, vos armes me feroient croire que vous êtes de la Grande - Bretagne: mais par quel malheur vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour votre vie ou pour votre liberté? Ne craignez rien pour moi, lui dit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oseroit attaquer l'une ou l'autre; c'est la Providence qui m'amène dans cette Isle, je brûle d'impatience de savoir à quoi ses décrets me destinent. Hélas! lui dit l'Hermite, je suis, comme vous, né sujet du Roi Lisvard, & je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une

nièce d'Arcalaüs, qui me promit un riche établissement dans ses Etats. Je venois de perdre mon épouse; j'avois une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant: je la suivis; mais quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette Isle, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, & sur-tout lorsque je vis que celle qui m'avoit trompé, renonçant au culte de ses pères, se livroit à toute la perversité de mœurs & de croyance que tout Chrétien doit abhorrer.

Esplandian crut pouvoir se confier à l'Hermite, & lui fit part de l'enlèvement du Roi Lisvard, de la douleur de tous les Chevaliers de sa Cour & de ceux de l'Isle Ferme, qu'une paix heureuse avoit réunis;

il ne lui cacha pas non plus qu'il sembloit qu'un pouvoir surnaturel l'avoit conduit dans cette Isle; un frêle esquif, & un muet tout seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses. Ce que vous me racontez, lui dit l'Hermite, me fait naître un violent soupçon; ma fille me vint voir, il y a quelques jours, & me dit que sa maitresse venoit d'arriver triomphante & pleine de joie de la Grande-Bretagne, & qu'elle avoit dit en entrant aux géants qui gardent ce château, que non-seulement elle avoit délivré son frère, mais qu'elle avoit eu l'art d'enlever un grand Prince, qu'elle alloit enfermer dans leurs prisons.

Que savons-nous, ajouta l'Her-

mite, ſi ce ne ſeroit pas le Roi Liſvard? Ah! s'écria ſur le champ Eſplandian, tout me porte à croire que ce l'eſt en effet, & dès demain matin je cours entreprendre ſa délivrance. Ah! mon cher fils, lui dit l'Hermite en le voyant ſi jeune & ſi beau, gardez-vous d'offenſer & de tenter le Ciel par une entrepriſe ſi fort au-deſſus de vos forces: l'abord de ce château nommé la montagne défendue, eſt ſi difficile, qu'il le rend preſque inacceſſible, & les trois géants qui le défendent ſuffiroient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs, ſi ce n'eſt pas, en effet, le Roi Liſvard qu'ils retiennent priſonnier, quel intérêt vous porte à vous ſacrifier pour la déli-

vrance d'un inconnu ? Ne me suffit-il donc pas que je sache que c'est un Chevalier malheureux, dit Esplandian, & l'Ordre de Chevalerie que j'ai reçu ne me prescrit-il pas de le secourir ? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; & tout ce que je vous demande, c'est de m'indiquer, au lever du soleil, la route que je dois suivre pour monter à ce château. Le feu qui brilloit alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'Hermite que ce jeune Chevalier agissoit par une inspiration divine : il le prit par la main sans insister davantage, & lui fit part de ses provisions frugales.

L'Hermite passa la nuit en prières; le matin, il aida son hôte à bien at-

tacher ses armes; & le conduisant au travers des roches jusqu'au sentier taillé dans le roc qui montoit au château, ce fut en versant un torrent de larmes qu'il le bénit & qu'il l'embrassa.

Esplandian monta les degrés qui conduisoient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevoit au milieu des larges fossés qui l'entouroient; un seul pont conduisoit à la porte de fer, qui paroissoit être l'unique entrée; elle étoit défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il vouloit éviter la mort.

Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian, que tu me mènes à tes

maîtres armé comme je suis ; & si tu le veux, je suis prêt à te suivre. Ha ! ha ! dit ce géant, tu fais le raisonneur ? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves & belles ; vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre ; peut-être pourrai-je t'admettre à l'honneur de me servir. Esplandian impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant ; l'autre croyant l'anéantir d'un coup de hache, le porte, & le voit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappe à son tour, d'un coup de pointe, & l'épée de la Demoiselle enchanteresse perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fait un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répand à gros

bouillons en expirant. Ha ! malheureux, s'écrie de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier : comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber ſous les coups d'une auſſi vile créature ? A ces mots, il court ſur Eſplandian qui fait la moitié du chemin, & qui vole ſous une voûte au-devant de lui ; une herſe de fer peſant dix mille tombe derrière lui ; ſon unique reſſource alors eſt de vaincre & de punir le diſcourtois Chevalier qui l'inſulte, &, de part & d'autre, le combat commence avec fureur : celle du géant augmente encore en voyant couler ſon ſang ; & celle d'Eſplandian devient extrême lorſqu'il croit reconnoître le traître Arcalaüs,

à sa main gauche estropiée & au son rauque de sa voix. Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le Ciel vengeur des crimes envoie pour te punir. Ah! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs! mais du moins je vais me venger sur toi de la longue & dure prison qu'il m'a fait essuyer. A ces mots, il prend son épée à deux mains, mais Esplandian esquive ce coup qui ne frappe que l'air; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château: c'est-là que le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant & noyé dans son sang à la vue des habitans du château, pré-

parant déja des chaînes pour le prifonnier qu'ils attendoient de la main de leur maître.

Un jeune géant défarmé s'avance pour donner du fecours à Arcalaüs : Ah ! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit ! Efplandian, généreux comme toute fa race, fe retire deux pas en arrière; &, baiffant la pointe de fon épée, il ne veut point pourfuivre fa victoire contre un ennemi qu'il voit fans défenfe. Ce géant, nommé Furion, délace le cafque d'Arcalaüs qui rend le dernier foupir, en criant : Venges ma mort fur le fils d'Amadis & fur fa race.

C'eft ainfi qu'Arcalaüs reçut la punition de fes crimes par la main

du fils d'Amadis. Furion, dès qu'il le vit expiré, s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes : Esplandian ne le poursuivit point ; &, voyant une vieille Dame qui paroissoit être la maitresse de ce château, il s'avança près d'elle d'un air respectueux. Je regrette, lui dit-il, Madame, que ceux qui vous obéissent m'aient forcé de combattre & de leur donner la mort ; j'ignore moi-même où je suis ; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand Roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté, Madame, & je cesserai de troubler les lieux que vous habitez. Vas, lui dit-elle, je ne pense

qu'à te voir plus malheureux encore que lui : le ſang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien ; apprends qu'Arcabone, mère de Furion & de Matroco, ne craint point ta race, & qu'elle ne penſe qu'à l'anéantir. Eſplandian dédaigna de répondre à cette vieille Mégère, & paſſa dans une grande cour, pour éviter ſes injures & ſon odieux aſpect.

Peu de momens après une grande porte s'ouvrit, & Furion, couvert d'armes étincelantes, en ſortit le cimetère à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre vis-à-vis Arcabone : Venez jouir, lui dit-il, du plaiſir de voir venger votre frère

Arcalaüs & votre neveu le brave Argantes ; mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire Chevalier à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement. Furion ferma lui-même toutes les portes, & n'en laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvoit voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, & Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paroissoit avoir un grand avantage sur lui ; mais les armes noires qu'Esplandian avoit reçues d'Urgande résistoient aux coups terribles de Furion, & l'épée de la Demoiselle

Enchantereſſe tranchoit celles de Furion, dont le ſang avoit déja rougi le pavé blanc de cette cour. Arcabone, voyant que ſon fils commençoit à s'affoiblir, voulut courir pour ſéparer les combattans, mais, avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel étoit porté : Furion ne jeta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Eſplandian, & ſa mère évanouie fut emportée par ſes femmes.

Eſplandian, toujours occupé de la délivrance du Roi Liſvard, la ſuivit ; mais, reſpectant la douleur d'une mère, il s'arrêta ſur le ſeuil de la porte en attendant qu'elle eût repris ſes eſprits : Cruel ! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux & voyant

Esplandian couvert du sang de son fils, cruel Chevalier, viens-tu pour m'arracher le reste d'une vie que tu rends, si malheureuse ? Que veux-tu de moi ? Je vais te faire délivrer mes trésors & toutes les richesses de ce château. Non, Madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends rien de tout ce que vous possédez, & c'est à regret que je fais couler vos larmes ; mais rendez-moi sur-le-champ le Roi que vous détenez prisonnier, & ne résistez plus vainement à la volonté du Ciel. Viens donc, barbare, lui cria cette perfide Enchanteresse, & je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appelant, ne doutoit point qu'Esplandian ne cédât au

charme attaché au ſeuil de la porte, pour priver de la connoiſſance ceux qui le paſſoient ; mais l'épée lumineuſe garantiſſoit celui qui la portoit de tout enchantement, & ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les ſiens étoient inutiles, & qu'elle vit Eſplandian s'approcher d'elle en baiſſant la pointe de ſon épée : Ah ! s'écria-t-elle, tu triomphes ; ou plutôt le pouvoir de mon ancienne amie Urgande triomphe par toi. Furieuſe, elle ſe lève : Suis-moi, lui dit-elle, & viens toi-même briſer les fers de celui dont la captivité me coûte ſi cher. Eſplandian la ſuit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte ſouterraine. Arcabone eſpère

s'échapper à la faveur des ténèbres ; & lui tendre de nouveaux piéges ; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'Enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lisvard, chargé de fers, attendoit & desiroit la mort.

Esplandian sans se faire connoître le dégage de ses fers, & la vieille Arcabone désespérée tire un poignard pour l'en frapper ; Esplandian le lui arrache, &, prenant la main de Lisvard, le conduit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suit en proférant mille imprécations sur eux, & se plaint de ce que son fils Matroco

ne peut la défendre. Ce Matroco l'aîné des géans qu'Arcabone avoit pour fils, étoit le plus redoutable de tous ; cependant ses mœurs n'avoient rien de féroce ; il s'étoit embarqué depuis peu de temps pour aller visiter une Isle de ses Etats, & sa mère l'attendoit de jour en jour.

Les deux Princes étant remontés dans la salle dont les fenêtres donnoient sur la mer, le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jetoit l'ancre dans le port ; la vieille Arcabone, la reconnoissant, courut à l'instant dans la chambre voisine ; où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine avec des contrepoids la descendit en deux minutes au pied de la roche défendue ; &

jetant de grands cris en appelant Matroco, elle courut le recevoir à la defcente d'une chaloupe.

Lifvard cependant prioit fon libérateur, avec les plus vives inftances, de fe faire connoître. Il n'eft pas encore temps, Seigneur, lui répondit-il, mais fachez que quand je répandrois la moitié de mon fang pour vous, je ne ferois que ce que je dois. L'un & l'autre étant paffés fur un balcon d'où Matroco pouvoit les voir, celui-ci cria d'une voix forte : Rends grace à ce haut rocher comme aux épaiffes murailles qui te renferment ; mais fois sûr que je ne fortirai jamais d'ici fans te prendre & me venger de toi. Géant, lui répondit Efplandian, me crois-tu

capable de me ſervir d'un pareil avantage ? Choiſis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre ſur le bord de la mer, ou de venir toi-même ſur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer ſi tu l'oſes. Matroco ne pouvant redouter un ſeul Chevalier, brûlant de ſe venger de lui, & voyant qu'en le combattant dans ſon château c'étoit le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, il n'héſite point à monter; & le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où ſon frère eſt encore étendu baigné de ſon ſang.

Le premier objet qu'apperçut Matroco ſous la première voûte, fut le corps de ſon couſin Argantes : il

lui donna quelques larmes ; mais quelle fut sa rage & sa douleur, en trouvant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, & quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

Ah ! traître, s'écria-t-il en appercevant Esplandian à l'extrémité de cette Cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, & peut-elle me payer de celles que tu me coûtes ? Dans ce moment, Arcabone, qui par le moyen de sa machine, étoit déja remontée dans sa chambre, accourut fondant en larmes : Ah ! mon cher fils, s'écria-t-elle, ne t'exposes point à combattre le destructeur de notre race, & songes qu'il ne me reste que toi pour protéger & soutenir

ma vieilleſſe. Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous & moi nous pleurons ſont morts en braves Chevaliers ; leur ſang & l'honneur m'ordonne également d'en tirer vengeance. Prends garde de t'abuſer, lui dit Eſplandian ; ſois plus ſenſible aux larmes de ta mère. Ceux qui ſont tombés ſous mes coups m'ont attaqué ; mon projet eſt rempli, puiſque je leur ai repris celui que je venois délivrer : reprends la poſſeſſion de ton château que je t'abandonne ; tout ce que j'exige de toi, c'eſt d'abandonner ta folle créance, & d'embraſſer la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Liſvard, & pour t'éclairer. Je ne te blâme point, lui

répondit Matroco; tu te comportes en brave Chevalier, mais tu me parois trop enthousiaste pour me persuader; l'honneur me prescrit de venger mes proches; ce qui te paroît vrai n'est encore que très-douteux pour moi, & conviens avec moi qu'un Chevalier de ma force, & toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre: c'est au sort des armes à décider entre nous. À ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre. Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers; celui d'Esplandian ne fut point entamé, l'épée enchan-

tée emporta le tiers de celui de Matroco. Ces deux coups furent ſuivis par d'autres, que, la colère qui s'allume par degrés dans les combats, rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Eſplandian, ſon ſang coula bientôt de pluſieurs bleſſures; mais celles dont Matroco fut couvert après un combat de deux heures, l'affoiblirent & le firent déſeſpérer de remporter la victoire. Matroco, pour la première fois de ſa vie, recula deux pas & s'appuya ſur le pommeau de ſon épée. Eſplandian, quoique couvert de ſon propre ſang, étoit encore en état de pourſuivre ſa victoire; mais ſon zèle & ſa généroſite l'emportèrent ſur le deſir d'achever de vaincre ſon ennemi. Le

Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfans. Matroco touché, resta plongé dans une méditation profonde, & ne relevoit plus son épée pour combattre, lorsque sa mère effrayée accourut tout en larmes entre les deux combattans pour les séparer. L'un & l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas; mais Matroco, affoibli par quantité de sang qu'il avoit perdu, tomba sur ses genoux: Dieu des Chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes! O grand Dieu que je reconnois, prends pitié de moi! A ces

mots, abandonnant ſon épée, & s'appuyant ſur ſa main gauche, il trace de la droite une croix ſur le ſable, & ſe proſterne pour l'adorer. A ces ſignes éclatans de la grace céleſte qui ſe manifeſte dans Matroco, Eſplandian ſe jette à genoux, & lui préſentant ſon épée par le pommeau : Ah ! digne Chevalier, s'écria-t-il, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

Eſplandian & Liſvard, s'appercevant que le ſang de Matroco continuoit à couler, & qu'il s'affoibliſſoit de momens en momens, le prirent dans leurs bras, & l'emportèrent doucement dans la chambre de ſa mère qui rempliſſoit l'air de ſes cris.

Le premier ſoin de Matroco fut d'envoyer ſa flotte pour délivrer les priſonniers Chrétiens qu'il avoit ſur ſes vaiſſeaux, & qu'il regardoit alors comme ſes frères.

Maître Héliſabel étoit du nombre de ces priſonniers; il reconnut en arrivant le Roi Liſvard, & courut ſe jeter à ſes pieds. Ce Prince l'embraſſa, lui montra le géant bleſſé, & le conjura d'employer tout ſon art pour lui ſauver la vie. Eſplandian, que perſonne ne connoiſſoit encore que ſous le nom du Chevalier noir, oublia dans ce moment, qu'il étoit bleſſé lui-même, pour ne s'occuper que de Matroco. Tout ce qu'Héliſabel put faire, ce fut d'arrêter ſon ſang & de panſer légèrement

des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement & les soins d'Hélisabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcabone resta seule près de son lit; & le Chevalier noir tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnoître, en lui défendant expressément de le nommer; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui seroit possible à l'hermitage, & profitant d'un instant d'absence de Lisvard, Esplandian sortit du château, & retourna chez l'Hermite qu'il trouva seul avec son muet.

Lisvard fut très-affligé de ne plus trouver le Chevalier noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avoit reçus.

Lifvard avec Hélifabel parcoururent le château, & firent enlever les corps, parmi lefquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant paffer, fortit en gémiffant pour embraffer encore les reftes défigurés de fon fils & de fon frère; elle redoubloit fes imprécations contre Lifvard qui cherchoit en vain à la confoler, & qui ne put s'empêcher de lui demander par quelle fureur obftinée elle lui donnoit tant de preuves de fa haine. Roi malheureux, lui répondit elle, peux-tu me le demander? N'as-tu pas fait ton gendre de ce beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque, & qui bleffa mon frère pour défendre une Demoifelle? Mon mari Cartadaque

n'a-t-il pas tombé sous les coups du même, dans la bataille que tu donnas à Cildadan ? Oui, j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis & de toi ; mais mon ennemie Urgande avoit pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantemens ; j'espérois du moins me venger de toi, je n'attendois que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas ! je perds tout dans un même jour, & je...... Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appelèrent dans la chambre de son fils ; elle le trouva presque expirant, & Matroco voyant accourir Hélisabel à son secours : Mon ami, lui dit-il, le plus grand & le seul bien que je puisse

recevoir de toi c'eſt l'eau ſalutaire du Baptême, que je te demande au nom du Dieu que nous adorons. Héliſabel n'héſita pas à le ſatisfaire ; & Liſvard entrant dans ce moment, vit Matroco lever vers le Ciel ſes foibles bras, & ſes yeux où la joie la plus vive brilloit alors ; mais dans l'inſtant il les ferma pour toujours, & ſa tête retomba ſur ſon oreiller. Liſvard, tout en larmes, ſe jette à genoux près du lit, & ſe penche pour baiſer la main de celui qu'il regarde comme un prédeſtiné. La vieille Arcabone, furieuſe & ne ſe connoiſſant plus en voyant expirer ſon fils, ſaute ſur ſon épée qu'elle trouve près de ſon lit, & veut en frapper Liſvard ; Héliſabel la déſar-

me, & veut en vain la calmer; elle jette un cri, & s'élance vers la fenêtre qui donnoit sur la mer battant au pied du rocher, & s'y précipite.

Les mariniers de la flotte de Matroco voyant tomber Arcabone, se jettent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirent des eaux qu'un corps froid & inanimé. Celui qui commandoit cette flotte, sachant déja qu'Argantes, Arcalaüs & Furion étoient morts, & que Matroco touchoit à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré; & faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile, & s'éloigna

de la roche défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

Pendant que Lisvard, épuisé par sa longue prison, se faisoit servir par les gens du château, qui, voyant leur maître mort, venoient de lui prêter serment de fidélité, Hélisabel étoit descendu vers l'hermitage, dont le maître voulut lui refuser l'entrée; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, & courut à lui les bras ouverts. Hélisabel ne lui trouva que des blessures légères, dont, sur le champ, il appaisa la douleur. Esplandian l'ayant questionné sur les événemens qui l'avoient rendu prisonnier de Matroco, Hélisabel lui raconta

qu'après le long sommeil dont ils avoient été saisis dans la grande Serpente, après avoir vu Balan l'armer Chevalier, il s'étoit trouvé près de Quedragant & de Grassinde dans les Etats de cette Princesse; que Grassinde, l'ayant envoyé près de son frère le Comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le Duc de Sansuegue, il avoit passé quelque temps dans cette Cour, & qu'à son retour, un corsaire de la flotte de Matroco l'avoit fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit; il se souvenoit des derniers ordres de son père Amadis, & ce fut avec une secrète agitation qu'il demanda des

nouvelles de la Cour de Constantinople. L'Empereur, dit Hélisabel, & sa charmante fille Léonorine, m'ont marqué le même empressement que vous pour connoître tous les détails de la conquête & des merveilles de l'Isle Ferme : nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce Héros que nous ne connoissions encore que sous le nom du Chevalier à la verte épée, qui s'en est rendu le maître ; vous nous apprenez aujourd'hui que le Roi Lisvard l'a pris pour son gendre ; mais, quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connoîtrons que sous le nom du Chevalier à la verte épée, jusqu'à ce qu'il se soit

acquitté envers nous de la promeſſe qu'il nous a faite de revenir ſous ce nom dans cette Cour, ou de nous envoyer en ſa place le Chevalier de ſa race qui lui ſera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continua-t-il, de leur raconter les prodiges de votre naiſſance, de votre éducation, & des lettres que vous portez écrites ſur votre ſein. Quoi ! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis eſt ce beau Damoiſel Eſplandian dont mon couſin Gaſtilles m'a dit tant de bien ? Ah ! que je ſuis curieuſe de ſavoir s'il eſt en effet auſſi digne de tout ce qu'on en raconte, & d'être le fils d'Amadis !

La plus vive rougeur coloroit les

joues d'Efplandian pendant ce récit ; il le prolongea par les queftions multipliées qu'il fit fur tout ce qui regardoit la jeune Léonorine. Soit que cette belle Princeffe eût fait une forte impreffion fur Hélifabel, foit qu'Urgande l'infpirât alors, Apelles & Protogènes réunis n'euffent pu faire un portrait plus féducteur & plus parfait que celui qu'Hélifabel fit de la charmante Léonorine.

O puiffance de l'Amour ! les Dieux ne nous ont-ils donné des fens que pour ta gloire ? Il n'en eft donc aucun qui ne puiffe recevoir tes douces impreffions ! Chaque trait du portrait de Léonorine fe gravoit dans le cœur d'Efplandian, à mefure qu'il étoit tracé par Hélifabel ; les yeux

d'Esplandian n'eussent pu porter un feu plus rapide & plus vif dans son ame, que tout ce qu'il entendoit, que tout ce qu'il se plaisoit à faire répéter. Que sera-ce, grands Dieux! si je la vois, disoit-il en soi-même, puisque je sens déja que je l'adore?... Ah! mon cher Hélisabel, lui dit-il, cache mon nom plus soigneusement que jamais. Tu sais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la Cour de l'Empereur: hélas! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paroître aux yeux de Léonorine?

Hélisabel, jugeant qu'il étoit temps qu'il retournât près de Lisvard, convint avec Esplandian qu'il tairoit son nom, & qu'il s'échapperoit tous les

jours pour le venir voir, jusqu'à ce qu'il fût guéri de ses blessures, & qu'il fût en état de porter les armes. Hélisabel déguisa les vraies raisons de son absence à Lisvard, qui devenoit de momens en momens plus inquiet & plus affligé de ne pouvoir retrouver son libérateur.

Hélisabel trouva près de Lisvard la jeune Carmelle, fille de l'Hermite. Carmelle sentoit la nécessité de se soumettre au vainqueur de Furion & de Matroco ; s'étant jetée aux genoux de Lisvard, elle lui raconta comme Arcabone l'avoit amenée de la Grande-Bretagne dès son enfance, & finit par lui rendre hommage comme à son légitime Souverain, & par le prier de la prendre sous sa protec-

tion. Lisvard la reçut avec bonté, & lui promit de la ramener au service de la Reine Brisene, dès qu'il retourneroit dans la Grande-Bretagne.

Carmelle descendit sur-le-champ à l'hermitage pour faire part à son père de ce que Lisvard venoit de lui promettre ; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion & de Matroco qu'on venoit d'ensevelir, & le balcon d'où sa maitresse s'étoit élancée dans la mer. Carmelle, spirituelle, aimable, & d'un caractère doux & riant, avoit toujours été très-bien traitée par Arcabone & ses deux fils ; ceux-ci même avoient souvent desiré de lui plaire ; &, quoiqu'elle eût été tou-

jours insensible à leur amour, cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle, Carmelle n'ayant jamais pu s'empêcher de leur savoir gré des sentimens qu'ils avoient eus pour elle, & de n'avoir jamais parlé comme des maîtres, en les lui faisant connoître. Carmelle ne put leur refuser des larmes, & sentit naître en son ame la haine la plus violente pour celui qui leur avoit donné la mort.

Elle arriva chez son père dans un moment où cet Hermite avec le muet d'Esplandian étoient descendus de la Roche défendue, pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvoit être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélisabel avoit empêché de dormir

pendant toute la nuit, s'étoit assoupi le matin, & ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour. Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian étoit couvert en combattant contre les deux géans, & son épée toute teinte encore de leur sang, un mouvement de fureur la saisit ; elle prit cette épée, & s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Carmelle, sans réfléchir davantage, marche l'épée haute près du lit; & voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge, & frapper un

coup plus certain ; mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle, lorsqu'un rayon qui donnoit sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle vouloit immoler ! Esplandian dans ce moment même rêvoit qu'il étoit aux genoux de Léonorine ; la pâleur de son teint étoit animée ; un mouvement involontaire acheva de découvrir son col & son sein d'albâtre ; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entrouvroit, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevoit un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer ; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour! Amour! quel asyle, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups? Cet hermitage où tout respiroit la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttoit encore de l'épée qu'elle tenoit dans sa main, rien ne put empêcher Carmelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près même du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il poussoit alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elles les unit un moment à celles de ce charmant Chevalier.... L'instant d'après con-

fuſe de ce qu'elle venoit de faire, & craignant que le Chevalier ne s'éveillât, elle ſe retira ſans faire de bruit; mais ce fut en ſoupirant, en le regardant toujours, & portant au fond de ſon cœur un trait fatal qu'elle n'en put jamais arracher. Carmelle trop agitée, & ne s'occupant que de n'être pas apperçue, ne ſe deſſaiſit point de l'épée qu'elle tenoit dans ſa main, & fut très-étonnée de l'y retrouver encore lorſqu'elle fut remontée dans ſa chambre par les mêmes détours qui l'avoient conduite à l'hermitage.

L'Hermite & le muet étant revenus peu de temps après, Eſplandian ſe réveilla. Leur ſurpriſe à tous trois fut extrême en ne revoyant plus

l'épée; ils la cherchèrent vainement: Esplandian, qui connoissoit sa bonté, la regretta; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

Carmelle étant retournée près de Lisvard, le trouva plus empressé que jamais à questionner Hélisabel, qui se défendoit adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le Chevalier noir étoit devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sorti: Sire, dit-elle alors à Lisvard, je peux vous promettre de vous faire trouver le Chevalier que vous cherchez; mais j'ose en même-temps vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre. Lis-

vard le lui promit ; & Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvoit lui tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre, & lui fit reconnoître l'épée de son défenseur, teinte encore du sang de ses ennemis. Ah ! ma chère Carmelle, s'écria Lisvard, conduis-moi promptement près de lui, & je te jure de te faire accorder le don que tu demandes.

Carmelle, ne voulant pas faire connoître le détour caché qui conduisoit à l'hermitage, fit amener deux chevaux, & conduisit Lisvard par un chemin facile, mais infiniment plus long ; ils étoient au bas de la montagne, lorsqu'un Ecuyer accourut à Carmelle avec un air effrayé : Ah ! dit-il, courons vîte avertir Furion

rion & Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine, par deux Chevaliers couverts d'armes blanches, & portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déja mis à mort les Chevaliers qui le suivoient, & Vindoraque est près de succomber sous leurs coups. Lisvard dit à Carmelle de rester avec cet Ecuyer, & s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tiroit à sa fin; & quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des deux Chevaliers, & faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versoit lui laissoit à peine la force de la relever. Lisvard, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes, eut le

plaisir, en les joignant, de voir le géant tomber mort sous leurs coups. Ces deux Chevaliers, reconnoissant Lisvard qui n'étoit point armé, délacèrent promptement leurs casques, & furent se jeter à ses genoux; c'étoit Talanque, fils de Galaor, & Ambor, fils d'Angriotes d'Estravaux. Lisvard les embrassa tendrement, & leur raconta tout ce que le Chevalier noir avoit fait pour sa délivrance.

Ne doutez point, lui dirent-ils, que le Chevalier noir ne soit votre petit-fils Esplandian. Ah! plaise au Ciel que ce soit lui, dit Lisvard! Suivez-moi, mes chers enfans, je vais vous conduire à son asyle.

Lisvard, reprenant le même chemin par lequel il étoit descendu, re-

joignit bientôt Carmelle, qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lifvard l'ayant raffurée, elle les conduifit à l'hermitage, en les précédant de quelques pas : Mon père, dit-elle à l'Hermite, je vous amène le Roi Lifvard, & deux Chevaliers de fa Cour, compagnons du Chevalier bleffé....... L'Hermite fe lève, reconnoît fon Souverain, embraffe fes genoux, & le conduit à la chambre du bleffé.

Efplandian, prefque déja rétabli de fes bleffures, étoit alors affis fur le bord de fon lit : il voulut fe lever; mais il fut retenu par Lifvard, qui le ferroit déja dans fes bras. Ah! mon cher enfant, lui difoit-il, que ne te dois-je pas!..... Ambor &

Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon ; ils lui racontèrent leur combat & la mort de Vindoraque, & le pressérent de quitter l'hermitage, pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Isle défendue, dont il étoit le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre Demoiselle n'avoit pu, sans en être frappée comme d'un coup de foudre, apprendre que celui qu'elle adoroit étoit un grand Prince, fils d'Amadis ; elle vit à l'instant la distance immense qui les séparoit, & l'impossibilité de s'unir au Chevalier qui captivoit son ame. En entrant dans sa chambre, lorsqu'elle vit l'é-

pée qu'elle avoit emportée la veille, son premier mouvement fut de s'en percer le cœur; mais une réflexion secrète l'arrêta: N'est-ce donc rien que d'aimer, se dit-elle? n'est-ce donc rien que de voir sans cesse & de servir ce qu'on adore, même sans espérance? Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour, peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle étoit alors pénétré: quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur, on l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher; une douce illusion se répand quelquefois sur tous les sens, l'imagination s'égare, elle nous abuse; & ces instans d'un état moins malheureux, nous attachent, & nous

confolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devoit obtenir un don de l'aimable Efplandian ; l'amour fixa fes idées, dicta fa demande ; & courant éperdue, & les joues couvertes de momens en momens, ou d'une pâleur mortelle, ou d'une rougeur extrême, elle entra dans la chambre où les Chevaliers venoient d'arriver ; c'eft-là que, vaincue par la force de fa paffion : Ah ! Sire, dit-elle, plaignez une victime infortunée de l'amour. Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Efplandian votre petit-fils ; hélas ! qu'il me l'accorde, ou je vais expirer à vos pieds. Efplandian embarraffé, héfitoit de répondre à Carmelle, lorfque cette tendre De-

moiselle poursuivit ainsi : Je vous aime..... lui dit-elle ; mais je vous aime, hélas !.... sans nul espoir.... Je ne demande, je ne desire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir, de ne vous quitter de ma vie, de vous servir sans cesse, de ne m'occuper que de votre gloire & de votre bonheur. Oui, la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité ; oui, je le jure à vos genoux, si vous aimez jamais, je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux : ou donnez-moi la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera plus de vous.

Esplandian fut très-touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé,

de la jeune Carmelle ; mais celui dont il se sentoit épris pour Léonorine l'empêchoit de lui répondre, lorsque ses deux compagnons & Lisvard, émus jusqu'aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors, vaincu par l'amour & la générosité des sentimens de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitteroit de sa vie. Elle reçut cette promesse comme une grace ; & dès ce moment, s'aveuglant elle - même sur tout ce qu'elle auroit à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers desirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimoit, remplit son ame de la joie la plus vive & la plus pure. Carmelle prit

les mains d'Efplandian, les couvrit de larmes, & renouvella les mêmes fermens qu'elle venoit de faire.

Elle repaffa dans fa chambre pour fe remettre un peu du trouble qui l'agitoit; &, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devoit fouvent porter le poignard en fon cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de fe rendre agréable, & de jour en jour plus utile à celui qu'elle avoit choifi pour être le maître de fes volontés & de fa vie.

Tandis qu'Efplandian, Lifvard & les deux Chevaliers caufoient enfemble de l'amour de Carmelle & du pouvoir irréfiftible qui l'avoit entraînée, le fon d'une harpe frappa leurs oreilles, & bientôt ils entendirent

la tendre & malheureuſe Carmelle chanter ces paroles :

Te voir, t'aimer ſans te le dire,
Pourra ſuffire à mon bonheur ;
Je ſaurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.
Les maux que fait ſouffrir l'abſence,
Seroient les plus mortels pour moi :
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi.

Si l'image charmante qu'Eſplandian s'étoit faite de Léonorine, d'après le récit d'Hélifabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été, ſans doute, encore plus ſenſible aux ſentimens que Carmelle exprimoit dans cette Chanſon, dont ils s'apperçurent que les derniers chants

avoient été interrompus par des sanglots : cependant il sentit naître en son cœur une tendre amitié pour elle ; &, s'il étoit possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle auroit pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son ame.

Le jeune Talanque ne pouvoit qu'être très-surpris de l'insensibilité de son cousin : ce qu'il pensoit, ce qu'il sentoit, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, & qui donnoient de nouveaux charmes à Carmelle, étoit aussi digne du fils de Galaor, que les sentimens d'Esplandian l'étoient du fils d'Amadis & d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter avec son cousin ; mais la

modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor & Talanque rendirent compte à Lisvard de tout ce qui leur étoit arrivé, depuis que pendant leur sommeil ils avoient été tirés de la grande Serpente, & s'étoient trouvés dans une barque qui les avoit portés sur les côtes de la Norvège, où le Roi de ce pays, père de la belle Olinde, étoit près d'être détrôné par deux de ses neveux. Sachant qu'Agrayes, comme époux d'Olinde, devoit lui succéder, ils avoient formé une faction pour conserver ce Royaume dans leur maison. Ambor & Talanque, vainqueurs de ces deux rebelles, avoient été con-

duits

duits depuis ſur les bords de l'Iſle de de la montagne défendue.

Liſvard, tendrement occupé de la parfaite guériſon d'Eſplandian, paſſa quelques jours dans le château de cette Iſle; mais, dès qu'il vit ſon petit-fils en état de monter à cheval, le ſouvenir de Briſene, & le deſir de retourner en ſes Etats, commencèrent à l'agiter. L'eſquif d'Eſplandian ne pouvoit contenir que deux perſonnes, & celui d'Ambor étoit diſparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvoit aux moyens de ſortir de cette Iſle. Les ſons brillans d'une harmonie guerrière vinrent ſe mêler au bruit des vents qui ſouffloient avec violence, & des vagues agitées qui frappoient le rocher. Liſvard ſe

lève, réveille les jeunes Chevaliers ; ils courent au balcon, & bientôt ils reconnoiſſent la grande Serpente qui vient s'arrêter ſur le rivage : ils attendent que le jour paroiſſe, & deſcendent pour reconnoître ce que la ſage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce ſingulier vaiſſeau.

En arrivant au port, ils virent un eſquif s'en approcher ; il étoit ſorti de deſſous les aîles de la grande Serpente : une Demoiſelle le montoit. Eſplandian lui donna la main pour en deſcendre, & vit qu'elle portoit dans ſes bras un gros paquet enveloppé d'un ſatin blanc richement brodé : Sire, dit-elle à Liſvard, votre bonne amie Urgande la Déconnue regrette de n'avoir pu ſe rendre

elle-même près de vous ; mais dans ce moment l'Empereur Arquiſil votre gendre, & l'Impératrice Léonore votre fille ont beſoin de ſa préſence & de tout ſon pouvoir. Gentil Chevalier, dit-elle en s'adreſſant au jeune Eſplandian, quittez ces armes noires, ſymbole du deuil que la priſon de votre Aïeul portoit dans l'ame de ſes enfans & de ſes amis : recevez ces nouvelles armes, qui vous préſagent des aventures bien brillantes & bien douces pour vous. A ces mots, levant le ſatin, Eſplandian trouva l'armure la plus belle, & même ce qui devoit couvrir un cheval de bataille. Le tout étoit blanc comme neige, enrichi de perles & de diamans, & ſemé de cou-

ronnes d'or. Allez remplir vos grandes destinées ; & vous Sire, s'adressant à Lisvard, laissez ici Talanque, Ambor & Libée, pour garder la montagne défendue ; embarquez-vous dans la Serpente avec Esplandian, Sergil & maître Hélisabel : apprenez au reste qu'Urgande approuve ce que vous préméditez ; vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle : le temps du repos & de la philosophie est arrivé pour vous.

Lisvard fut très étonné qu'Urgande eût déja connu le projet qu'il avoit formé d'élever Amadis & sa fille sur le trône de la Grande-Bretagne, & de consacrer le reste de sa vie à la retraite. Ils prièrent tous la Demoi-

ſelle d'aſſurer la ſage Urgande de leur tendre reconnoiſſance, & de leur obéiſſance entière à ſes ordres. Ils la virent s'embarquer ſur l'eſquif d'Eſplandian avec les deux muets, & remontèrent au château pour ſe préparer à partir le lendemain dans la grande Serpente, où la Demoiſelle aſſura qu'on trouveroit un ſuperbe cheval de bataille pour Eſplandian.

Eſplandian, vivement occupé de ſon amour pour Léonorine, eût deſiré que Liſvard l'eût diſpenſé de le ſuivre dans la Grande-Bretagne; cependant tout le rappeloit dans les bras d'Amadis & d'Oriane : il étoit bien honorable & bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorſqu'il leur

ramenoit Lifvard après une victoire qui déja l'égaloit prefque à fon père : mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en étoit formée, d'après le portrait qu'Hélifabel lui en avoit fait, le captivoit au point, qu'il crut ne devoir pas laiffer ignorer plus long-temps à cette Princeffe que le fils d'Amadis brûloit d'impatience de fe trouver à fes pieds, d'acquitter la promeffe de fon père, & d'obtenir d'elle le titre de fon Chevalier.

L'Amour nous aveugle encore plus fouvent qu'il ne nous éclaire. Efplandian connoiffoit tout l'efprit & toute l'adreffe de Carmelle ; il étoit sûr du pouvoir qu'il avoit fur fon cœur ; &, fans réfléchir qu'il

alloit le percer en le mettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit & fut trouver Carmelle dans sa chambre; elle sommeilloit alors. Hélas!.... qui pourroit exprimer ce qu'elle sentit à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer dans sa chambre & s'approcher d'elle! Endimion parut moins charmant à Diane; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian l'avoit alors pour la pauvre Carmelle. Que voulez-vous de moi, Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards trop expressifs, pour ne lui pas laisser juger qu'elle ne craignoit que son indifférence? Ah! qu'il est vrai qu'on n'a des yeux que pour ce qu'on aime! Esplandian

ne voulut & ne put lire dans ceux de Carmelle, que l'expreſſion d'une amitié à toute épreuve.

Ah! qu'il fût cruel en ce moment, ſans pouvoir même s'en douter! Eſplandian, plein du ſentiment qui l'agitoit, ouvrit ſon cœur à Carmelle, dont une douleur profonde ſaiſit alors tous les ſens, & ne lui laiſſa la force ni de ſe plaindre, ni de l'interrompre: il eut tout le temps de lui raconter l'aventure d'Amadis à la Cour de l'Empereur de Grece, les ordres qu'il en avoit reçus d'aller acquitter ſa parole; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Héliſabel, des charmes de Léonorine: l'amour d'Eſplandian embellit encore

ce portrait qu'il faisoit avec un feu qui l'embellissoit lui-même. Carmelle éperdue, abymée dans sa douleur, pencha la tête pour cacher son trouble : Qu'avez-vous donc, ma chère Carmelle, lui dit Esplandian ? Ah ! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main, qu'elle baignoit de ses larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez-vous de moi, dit-elle une seconde fois en gémissant ? Dût-il m'en coûter la vie, je suis prête à vous obéir. Vous ne courez aucun risque, lui dit-il (en suivant toujours son idée), vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la Cour la plus polie de l'Univers, & sur-tout en y portant des nouvelles du Chevalier à la verte épée, & de la déli-

vrance du Roi Lifvard. Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, il conjura Carmelle de voir Léonorine en particulier, de lui peindre la paffion que fon portrait avoit allumée dans fon ame, & le regret qu'il avoit de ne pouvoir fe rendre en ce moment à fes pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais fon Chevalier : Puifque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle, en fe facrifiant & s'élevant au-deffus d'elle-même, puifque vous le voulez, Seigneur, je vous obéirai ; je partirai dès demain pour Conftantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai .... oui .... je lui dirai que vous l'aimez. Ah ! qu'il me fera facile de lui dire auffi que vous méritez de l'être ! ... Mais vous

partez demain avec Lisvard.... je vais me séparer de vous..... où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver ?

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il desire, lui dit que dès qu'il aura rendu Lisvard à sa Cour, il reviendra sur le champ à la montagne défendue pour l'attendre. A ces mots, il embrasse tendrement Carmelle ; &, tandis que l'amour le plus passionné frémissoit d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloignoit d'elle, & retournoit dans sa chambre.

Libée, établi Gouverneur de la

montagne défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Conſtantinople; & Liſvard, accompagné d'Eſplandian, de Sergil & de maître Héliſabel, monta dans la grande Serpente à qui ſes aîles ſervoient de voiles, & ils arrivèrent rapidement à l'Iſle Ferme.

On imaginera ſans peine quels furent les tranſports de joie d'Oriane & d'Amadis en revoyant le Roi Liſvard, dont la délivrance étoit due à la valeur de leur cher Eſplandian : ils eurent peine à croire le récit que leur fit Liſvard des combats furieux que le jeune Chevalier avoit eſſuyés, & les Chevaliers de l'Iſle Ferme ne purent s'empêcher de croire que le

vieux Lisvard élevoit un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor & plusieurs Chevaliers partirent aussitôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvard à la Reine Brisene, &, quelques jours après, ce Prince & toute sa famille se rembarquèrent dans la grande Serpente, pour repasser dans la Grande-Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian, couvert des riches armes qu'Urgande avoit envoyées par la Demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avoit été annoncé, & l'heureuse Oriane ne se lassoit point d'admirer l'air noble & la grace avec laquelle il manioit son cheval, en caracolant autour de la

litière dans laquelle elle voyageoit avec le Roi ſon père. Ils n'étoient plus qu'à deux lieues de Vindiſilore, ils étoient même déja entrés dans la grande route de la forêt où Liſvard aimoit à chaſſer, lorſqu'ils apperçurent à deux cents pas quatre Chevaliers armés de toutes pièces, qui ſembloient barrer la route. Une Demoiſelle qu'ils avoient à leur ſuite s'avança ſeule vers Eſplandian : Damp Chevalier, dit-elle à Eſplandian, ces quatre Chevaliers m'envoient vous dire qu'ils ſont ſurpris que vous oſiez porter d'auſſi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent ſont l'emblême d'une gloire & d'une toute-puiſſance à laquelle il eſt difficile que vous parveniez. Eſplandian, ſurpris

d'un pareil meſſage, lui répondit avec modeſtie : Damoiſelle, dites - leur que ce n'eſt point moi qui me les ſuis choiſies ; mais qu'en honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, ſi quelqu'un d'eux oſe m'attaquer. Vraiment, dit la Demoiſelle, je crois que vous feriez plus ſage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de riſquer de vous les voir enlever par la force. Parbleu ! Damoiſelle, dit Eſplandian impatienté, je croyois les routes de cette forêt libres, ſur-tout en eſcortant ceux qui me ſuivent ; mais, quoique mon intention ne fût pas de combattre, aſſurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour eur rencontre. La Demoiſelle ne put

s'empêcher de ſourire, rejoignit les Chevaliers; & ſur le champ, l'un des quatre ſe préſentant vis-à-vis Eſplandian, lui cria de ſe mettre en défenſe. Eſplandian, animé par le deſir de ſe venger de cette eſpèce d'inſulte, & de ſe ſignaler aux yeux d'Amadis & d'Oriane, courut ſur ce Chevalier, qu'il renverſa ſur la pouſſière: un ſecond s'étant préſenté pour venger ſon compagnon, Amadis envoya Sergil porter ſa lance à ſon fils, qui, cette fois, renverſa l'homme & le cheval: le troiſième ayant éprouvé le même ſort, Agrayes & Liſvard s'écrièrent qu'ils n'avoient jamais vu de plus beaux coups de lance: le quatrième Chevalier s'approcha d'Eſplandian, pendant que

celui - ci demandoit une quatrième lance : En vérité, Damp Chevalier, lui dit-il, je trouve, comme vous, que mes compagnons ont fait une très-grande folie en vous attaquant ; mais mettez-vous en ma place, vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer ſans les venger & m'éprouver contre vous. Chevalier, dit Eſplandian, je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres, je me ſerois très-bien paſſé de celle - ci ; mais, puiſque vous voulez eſſayer de venger vos compagnons, je n'ai rien à vous refuſer. A ces mots, ſe ſaiſiſſant d'une forte lance que Sergil lui préſenta, ils coururent & ſe rencontrèrent avec une ſi furieuſe force, que leurs lances s'étant briſées juſ-

ques dans les gantelets, leurs boucliers & leurs casques même se choquèrent, & le quatrième Chevalier fut renversé sous son cheval: Esplandian l'eût été pareillement, s'il n'eût embrassé le cou de son cheval, qui l'emporta très-loin, tout étourdi d'une pareille atteinte. Esplandian ayant repris ses esprits, arrêta son cheval, & fut très-surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire, & de voir Lisvard, Amadis & Agrayes à pied, qui s'occupoient à délacer les casques des quatre Chevaliers qui s'étoient relevés avec beaucoup de peine. Esplandian fut bien surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers, Cendil de Garnates, Angriotes d'Estravaux & Galvanes.

Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens Chevaliers qu'il respectoit & qu'il aimoit tendrement, il étoit prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avoit un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disoit en riant : Eh ! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu guêteur de grands chemins ? Esplandian, confus & désespéré de croire avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de son cheval, & courut à ses genoux ; Galaor l'embrassa tendrement : Ma foi, mon cher neveu, lui dit-il, ma curiosité méritoit bien cette punition, qui me plaît encore plus

qu'une victoire ; je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattîmes ensemble par la ruse diabolique d'une nièce d'Arcalaüs ; mais cette fois-ci je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, & je vois que la sage Urgande a raison, lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous. Esplandian fut également loué par les quatre Chevaliers ; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, & le conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la Reine Brisene qui venoit au-devant du Roi son époux.

Les fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lisvard & le

triomphe d'Esplandian ; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce Prince, qui, tel qu'Amadis, ne pouvoit déja plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle auroit eu le temps de faire son message, & qu'elle seroit bientôt de retour à la montagne défendue, ni la tendresse de toute sa famille, ni les prières de Brisene & d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir ; & nous sommes forcés de dire que, malgré tout ce qu'Amadis avoit dû connoître de la force & de la valeur de son fils, il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même, & de vouloir éprouver Esplandian. Pour cet

effet, s'étant couvert d'armes noires, il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances, & leurs chevaux tombant sur leurs jarrets, les forcèrent de combattre à pied. Amadis reçut sur son bouclier les deux premiers coups qui lui furent portés par Esplandian, & sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup, mais n'en voulant point porter à son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler; & tous les deux se saisissant au corps, ils firent, pendant plus d'une heure, des efforts inutiles pour se renverser *. Esplandian fut le premier à

* Nous avons cru devoir nous écarter du Roman, qui présente ici l'image la plus révol-

dire : Chevalier, quittons cette eſpèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement ; reprenons nos épées pour le pourſuivre. Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut beaucoup mieux pour moi que

tante ; il peint Amadis comme étant jaloux de la gloire de ſon fils, & combattant contre ce fils avec toute la fureur d'un ennemi mortel. Dans la narration de l'Auteur Eſpagnol, le père & le fils ſe couvrent de bleſſures, & tombent tous deux baignés dans leur ſang : nous avons trouvé cette idée trop éloignée de la nature, & trop indigne d'un Héros auſſi parfait qu'Amadis, pour ne la pas ſouſtraire, en en préſentant une autre moins odieuſe & plus vraiſemblable. Etoit-ce pour plaire à Philippe II, que l'Auteur donne à notre Amadis de Gaule le ſentiment dénaturé qui coûta la vie à Dom Carlos ?

je vous céde le paſſage du pont, que de m'expoſer une ſeconde fois à la peſanteur de vos coups. Eſplandian fut très-ſurpris d'entendre parler ainſi le défenſeur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce Chevalier ſurpaſſoit en force tous les géans qu'il avoit combattus. Jugeant donc auſſitôt que ce n'étoit que par courtoiſie que ſon adverſaire lui cédoit le paſſage : Sire Chevalier, lui dit-il, me croyez-vous aſſez préſomptueux pour oſer maintenant paſſer ce pont autrement que par votre permiſſion ? L'amour & l'impatience de hâter mon voyage, me la font vivement deſirer ; mais je ne la regarderai que comme un bienfait qu'il m'eſt honorable & cher de

recevoir

recevoir de vous. Ah! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnois ton heureux père, & pardonne-lui cette épreuve, dont il ne devoit pas avoir besoin pour te connoître. Amadis ne put empêcher Esplandian de se jeter à ses genoux en versant un torrent de larmes ; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre. Esplandian lui fit confidence du message dont il avoit chargé Carmelle, & de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorine avoit faite sur lui. Son père ne voulant pas l'arrêter plus long-temps, ils se séparèrent après être convenus que désormais les Chevaliers de l'Isle Ferme & ceux de la montagne défendue se regarderoient comme frères, & vo-

leroient au fecours les uns des autres contre quiconque oferoit défor-mais les attaquer. Efplandian pourfuivit fon chemin ; & Galaor, lorfqu'Amadis, de retour à Vindifilore, lui conta fon aventure, affura fon frère qu'il étoit heureux d'en avoir été quitte à fi bon marché, & qu'il n'eût pas été mal qu'Efplandian l'eût un peu puni de fa curiofité.

Pendant le cours de ces aventures, le jeune Roi de Dace & Maneli fils de Cildadan en éprouvoient de bien étranges ; les deux compagnons d'Efplandian, après avoir reçu de fa main l'ordre de Chevalerie, s'étoient endormis comme tous ceux qui fe trouvoient alors dans la grande Serpente ; ils furent bien

étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles & sans Matelots, voguoit avec rapidité, & qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur étoit inconnue : un grand feu qu'ils apperçurent de loin, leur fit juger qu'ils étoient près de quelque habitation ; un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchoient vers ce feu ; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en étoit entourée ; dix hommes armés de toutes pièces & l'épée à la main paroissoient être retenus par ces flammes qu'ils n'osoient franchir. La Dame qui étoit environnée, reconnut aussi-tôt le Roi de Dace & Maneli, & se fit recon-

noître au ſon de ſa voix, en leur criant : Secourez-moi, mes chers enfans. Ah ! c'eſt Urgande qni nous appelle, s'écria Maneli ; les deux Chevaliers à l'inſtant coururent l'épée à la main vers le feu. Venez-vous leur dit le chef de ces dix Chevaliers, pour nous aider à nous venger de cette méchante ſorcière ? Quiconque, dit Maneli, parle ainſi de cette ſage & illuſtre Fée, en a menti par la gorge ; & nous ſommes prêts à te le prouver. A ces mots, les dix Chevaliers tournèrent leurs armes contre eux ; & les deux compagnons d'Eſplandian, ſans s'effrayer de leur nombre, leur portoient de ſi terribles coups, qu'ils commençoient à les faire reculer, lorſqu'Urgande,

pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattans d'un nuage : alors, prenant le Roi de Dace & Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix Chevaliers continuoient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnoître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le Chef de ces Chevaliers qui leur avoit parlé, étoit le fils de Garadan, ce présomptueux Chevalier Romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce Prince étoit chez le Roi de Bohême. Ce traître, continua la Fée, furieux de la mort de Patin, & de voir Arquisil élevé sur le trône des Césars, a trou-

vé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'Impératrice Léonore venoit d'accoucher; il l'enlevoit, & ce malheureux enfant, privé de tout secours, eût été la victime de la vengeance de ce scélérat si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; &, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté. Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, & c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfans,

ajouta-t-elle, rembarquez-vous; armez-vous d'une conſtance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous ſont réſervées; je n'ai plus beſoin que de moi-même pour reporter l'enfant à ſa mère Léonore. Tous les deux vinrent lui baiſer les mains, & virent à l'inſtant deux énormes dragons s'avancer, l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche, & la ſuivre des deux côtés de ſon palefroi.

C'eſt ſous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançoit près de Rome, lorſque le Roi de Sardaigne, Floreſtan, apperçut & reconnut l'enfant à ſes langes, ſur leſquels les armes de l'Empire étoient brodées; & voyant qu'il étoit tenu par une femme qui

marchoit entre deux dragons, il s'avança l'épée haute pour les combattre & s'emparer de l'enfant, dont il avoit juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très-étonné de voir tout-à-coup disparoître les deux dragons : Eh quoi ! lui dit Urgande, le Roi Floreſtan ne veut donc pas reconnoître ſon ancienne amie ? Puiſque je ſuis maintenant ſous ſa garde, je me tiens plus en ſûreté que ſous celle des monſtres les plus redoutables. Urgande, à ces mots, lui préſenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnoître, & tous les deux rejoignirent bientôt Léonore & l'Empereur, qui paſsèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive, lorſqu'Urgande remit un enfant ſi cher entre leurs bras.

A peine le jeune Garinter, Roi de Dace, & Maneli, fils de Cildadan, ſe furent-ils rembarqués, après avoir pris congé d'Urgande, que leur barque fut emportée avec rapidité. Ne pouvant la gouverner, la barque fut pouſſée & ſe briſa ſur les rochers d'une grande Iſle. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux & leurs Ecuyers purent gravir ſur les bords eſcarpés. S'étant diſperſés dans cette Iſle pour y chercher quelque habitation, ils eurent tour-à-tour à combattre des ours & des ſinges de la grande eſpèce, qu'ils tuèrent ou mirent en fuite; mais un ennemi plus redoutable commençoit à les attaquer depuis trois jours; ils n'avoient appaiſé leur faim que par quelques rayons

de miel ſauvage, que les ours & les ſinges continuoient à leur diſputer : i's déſeſpéroient de leur ſort, lorſqu'ils virent un gros vaiſſeau s'approcher & jeter l'ancre près de l'Iſle.

Le Roi de Dace & Maneli, couverts de leurs armes blanches, que le ſoleil rendoit plus brillantes, firent des ſignaux ; bientôt ils virent jeter une chaloupe à la mer, & quelques gens armés qui s'approchèrent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, & leur demanda de quelle nation étoit le maître du vaiſſeau : Nous l'ignorons, dirent-ils, mais il eſt l'ennemi de toutes, & bientôt vous ſerez ſoumis à ſon pouvoir. On le nomme com-

munément le diable marin, mais son vrai nom c'eſt Frandolo. Les deux Chevaliers connoiſſoient Frandolo pour être le Pirate le plus redouté. L'Empereur de Grèce avoit ſouvent envoyé des vaiſſeaux pour le combattre; mais le redoutable Frandolo les avoit détruits, & continuoit à faire les plus grands ravages dans toutes les Iſles de l'Archipel. Leur ſituation devenoit ſi cruelle & ſi preſſante, qu'ils demandèrent à lui parler; lorſqu'un des hommes de la chaloupe, conſidérant leurs boucliers & remarquant les croix noires, retourna vers le vaiſſeau, que, quelques momens après, ils virent s'approcher d'eux; & le terrible Frandolo, dont la taille approchoit de

celle du géant, leur cria : Traîtres, je vous tiens, & vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin le géant Vindoraque.

Prends garde, lui répondit Garinter; & si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque, & que nous n'avons aucune part à sa mort. Pardieu ! dit Frandolo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes : venez, la Demoiselle, s'écria-t-il, en appelant une jeune fille captive sur son vaisseau ; ne reconnoissez-vous pas en ces deux Chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'Isle de la Montagne défendue ? Ce sont bien

bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portoient, & plaise au sort que ce soit eux, je ne serai pas long-temps captive! Le Roi de Dace & Maneli, qui commençoient à se douter que Vindoraqne étoit tombé sous les coups de Talanque & d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandolo : Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin ; nous desirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, & nous te déclarons que nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue. Ah! Seigneur, s'écria la Demoiselle, si vous connoissiez Esplandian & ses compa-

gnons, prenez ma défenſe. Et où les avez-vous laiſſés, dit Garinter? Eſplandian, leur dit-elle, eſt parti avec Liſvard, & Talanque eſt avec Ambor à la garde de la Montagne défendue. Pendant que la Demoiſelle & les compagnons d'Eſplandian s'expliquoient enſemble, Frandolo deſcendoit dans une chaloupe, & ſe fit conduire à terre. Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux Chevaliers, je viens vous chercher pour me ſervir; je veux bien croire que vous n'avez point de part à la mort de Vindoraque; mais, puiſque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'eſt de vous mettre au nombre de mes eſclaves.

Les deux Chevaliers se continrent, dans la peur qu'ils eurent que Frandolo ne vînt pas jusqu'à l'Isle ; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, fut au-devant de lui : Frandolo, lui dit-il, tu passes entre les Chevaliers pour être brave & généreux ; crois-moi, quittes un genre de vie qui t'avilit, & qui n'est point fait pour toi ; remet cette Demoiselle sous notre garde, & conduis-nous à la Montagne défendue pour y rejoindre nos compagnons. Je le ferois, dit Frandolo, si j'avois l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous. Parbleu !

dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais donc éprouver ce que tu sais faire, & je te défie sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe, ou d'être maître de ton fort & de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandolo fut étonné de trouver tant de courage dans un jeune Chevalier dont il ne pouvoit craindre la force; il s'avança pour le saisir; Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée, & lui cria de se mettre en défense. Frandolo crut l'abattre du premier coup; mais Maneli lui fit bientôt connoître qu'il auroit besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageoit entr'eux, & devenoit terrible, le Roi de Dace fauta dans la barque, & força les matelots à le conduire au vaiffeau; celui qui le commandoit en fecond fut très-aife de le voir venir de lui-même fe livrer aux chaînes qu'il lui préparoit, & le laiffa tranquillement monter fur le pont; mais à peine Garinter y fut-il monté, que, s'élançant fur ce Lieutenant, il le terraffa, lui criant qu'il étoit mort s'il appeloit fes gens à fon fecours, & s'il n'attendoit pas pour prendre un parti de voir quel feroit l'événement du combat de Frandolo contre fon compagnon. Le combat eût été plus long, fi les armes de Maneli n'euffent été fupérieures à

celles de Frandolo ; celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre ; & Maneli, suivant la générosité des Chevaliers de l'Isle Ferme, courut à son secours & l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole. Frandolo cria sur-le-champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux Chevaliers leur donneroient. Une barque vint chercher les combattans ; & Garinter & Maneli furent si contens de la franchise & des sentimens d'honneur que leur montra Frandolo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La Demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs ; elle ne doutoit point à leurs armes qu'ils ne fussent

Ambor & Talanque ; mais elle fut surprise, en les voyant sans casque, de ne les point connoître ; & ce fut alors qu'elle s'accusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un Ecuyer de Vindoraque avoit dit du combat & de la mort de ce géant. Ce fut alors aussi que Garinter & Maneli furent informés de la conquête qu'Esplandian avoit faite de la Montagne défendue, de la mort de Furion & de Matroco, & de la délivrance de Lisvard ; que la Demoiselle se fit connoître pour être Carmelle, & leur confia les ordres dont Esplandian l'avoit chargée, qu'elle alloit exécuter lorsque Frandolo l'avoit enlevée.

Garinter & Maneli prirent aussitôt

le parti de la conduire eux-mêmes à Conſtantinople, avant que de retourner à la Montagne défendue. Frandolo frémit lorſqu'il leur vit prendre cette réſolution, ſachant que l'Empereur, outré des pirateries qu'il avoit exercées dans les Iſles de Grèce, avoit juré ſa mort ; mais Maneli lui promit de faire ſa paix avec ce Prince, l'aſſurant que ſon compagnon & lui le prenoient ſous leur ſauve-garde : ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile vers Conſtantinople, & le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle Capitale de l'Empire d'Orient.

Les Chevaliers, en deſcendant de leur vaiſſeau, ſe firent conduire au palais de l'Empereur, & Frandolo

les ſuivit. L'Empereur étant alors à la chaſſe, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les ſurprit, quoiqu'ils euſſent déja vu dans l'Iſle Ferme Oriane, Olinde & Briolanie. Léonorine joignoit à tous les dons de plaire, cette politeſſe noble, & cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les Chevaliers lui préſentèrent Frandolo. Maneli, ne parlant qu'avec modeſtie de ſa victoire, ne s'occupa qu'à perſuader Léonorine qu'un Chevalier auſſi grand marin que l'étoit Frandolo, deviendroit très-utile à l'Empereur, en l'attachant à ſon ſervice; mais ils préſentèrent auſſi la jeune Carmelle, qui penſive & les

larmes aux yeux, ne pouvoit s'empêcher d'admirer Léonorine, & qui, dans les premiers momens, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur, & s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avoit chargée.

Les deux Chevaliers s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la Princesse. Fléchissant un genou devant elle : Reconnoissez, Madame, cet anneau que vous donnâtes au Chevalier de la verte épée, que vous connoissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis. Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle, qu'en effet elle l'avoit donné dans son enfance au meilleur des Chevaliers de la terre. Celui qui vous l'envoie par moi,

Madame, dit Carmelle, l'égale dès aujourd'hui; c'eſt Eſplandian, c'eſt le fils du grand Amadis, qui brûle du deſir d'être honoré du titre de votre Chevalier. Léonorine rougit; elle héſitoit à répondre, lorſque l'Empereur arriva de la chaſſe, & monta chez elle, ſuivi des deux Chevaliers. Léonorine fit part à l'Empereur du meſſage d'Eſplandian; & Carmelle, s'étant remiſe de ſon premier trouble, raconta tous les combats qu'Eſplandian avoit eſſuyés pour ſe rendre maître de la Montagne défendue, celui de Talanque & d'Ambor contre Vindoraque, & celui de Maneli lorſqu'il l'avoit délivrée de Frandolo. L'Empereur, prévenu déja par Gaſtilles, de toutes

les merveilles qui fignaloient la naiffance, l'éducation & le commencement des actes de la vie d'Efplandian, fit fon éloge avec chaleur, & fe plaignit à Carmelle que ce jeune Prince ne fût pas venu pour préfenter lui-même l'anneau qu'Amadis avoit reçu de Léonorine : Seigneurs Chevaliers, dit il, je ne le tiens point quitte, & , comme fes compagnons, vous me répondrez de lui : donnez-moi donc votre parole, leur dit-il en leur tendant la main, que vous refterez en ôtage dans ma Cour, jufqu'à ce qu'il vienne s'acquitter luimême. Frandolo n'effuya que quelques légers reproches de l'Empereur qui le retint à fon fervice, & qui lui donna des marques publiques de

ſon eſtime, en recevant ſon ſerment de fidélité.

Léonorine & Carmelle étant reſtées ſeules, la jeune Princeſſe ſaiſit ce moment de faire quelques légères queſtions au ſujet d'Eſplandian. L'on aime à parler de ce que l'on aime, & la réponſe de Carmelle fut de peindre ce jeune Chevalier avec les traits de feu qui le gravoient dans ſon ame; le plaiſir qu'elle ſentoit à parler de ſa beauté, de ſon courage, de tout ce qui le rendoit ſi cher à ſon cœur, l'empêcha de s'appercevoir de toute l'impreſſion qu'elle commençoit à faire ſur Léonorine: cette impreſſion fut égale à celle qu'Eſplandian avoit reçue du récit d'Héliſabel; & lorſque Carmelle lui dit en ſoupirant

& le cœur ſerré, qu'Eſplandian n'étoit occupé que d'elle depuis qu'Héliſabel en avoit fait un portrait ſi fidèle, Léonorine ſoupira, baiſſa les yeux, & ſerra quelque temps les mains de Carmelle ſans lui répondre. Damoiſelle, lui dit-elle enfin, je ſens que je ſerois la plus ingrate Princeſſe de la terre, ſi je n'étois pas ſenſible à l'hommage du Prince qui vous envoie; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour Chevalier, & portez-lui pour gage de ce premier lien, cette agraffe, que Grimanèſe, mon aïeule, donna pour préſent à mon aïeul Apollidon. Carmelle reçut cette agraffe en ſoupirant, & la mit dans ſon ſein avec un ſecret & douloureux ſentiment, qui l'em-

pêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le Roi de Dace & Maneli, quoique traités avec distinction dans la Cour brillante de l'Empereur, regrettoient déja d'être si long-temps séparés de leurs compagnons, lorsque on vit arriver une frégate, portant le pavillon de Gaule; & l'Ecuyer de Talanque en étant descendu, vint se jeter aux pieds de l'Empereur de la part de son maître & d'Ambor, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, Roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trêves qu'il avoit jurées avec les puissances voisines, étoit venu pour former le siège de la Montagne dé-

fendue avec une flotte de trois cens voiles, fe croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion & de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions fur cette Ifle, c'eût été l'Empereur, comme étant Seigneur Suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il affura donc l'Ecuyer de Talanque, qu'il regardoit l'entreprife d'Armato comme une injure qui lui devenoit perfonnelle. Frandolo, dit-il, en appellant ce Chevalier, je t'eftime affez pour croire que tu faifiras avec zèle cette occafion de réparer tes anciens torts. Raffemble au plutôt les vaiffeaux & les galères de mes ports, le plus en état de mettre à la voile, va porter un pre-

mier ſecours à la Montagne défendue, en attendant que je raſſemble des forces aſſez grandes pour marcher moi-même & punir Armato de ſa témérité. Chevalier, dit-il au Roi de Dace & à ſon compagnon, je ne vous retiens plus, & je ſens trop que l'honneur & l'amitié vous appellent au ſecours de vos amis. Garinter & Maneli le remercièrent, & la flotte que Frandolo fit équiper à la hâte étant prête, ils s'embarquèrent avec Carmelle. Cette tendre & malheureuſe Demoiſelle étoit cruellement agitée, en penſant qu'elle reverroit bientôt celui dont l'empire étoit ſi deſpotique ſur ſon cœur : elle ſavoit que la réponſe & l'agraffe qu'elle portoit l'attache-

roient plus que jamais à Léonorine; mais elle avoit trop de délicatesse dans l'ame pour laisser rien ignorer à celui qu'elle adoroit de tout ce qui pouvoit le rendre heureux : elle prit son parti de souffrir en silence, & de ne s'occuper que de tout ce qui pouvoit la rendre nécessaire au jeune Esplandian, & l'assurer qu'elle ne le quitteroit jamais.

Ce Prince, après s'être séparé d'Amadis, avoit repris le chemin de l'Isle Ferme avec son Ecuyer Sergil & maître Hélisabel. En arrivant à la vue du palais d'Apollidon, ils apperçurent la grande Serpente immobile; elle fit un léger mouvement de ses aîles, lorsque l'esquif d'Esplandian en approcha. Ce Prince,

plein de confiance pour Urgande, ne douta point que cette ſage Fée n'eût envoyé ce ſingulier vaiſſeau pour quelque deſſein ſecret ; & ſans toucher aux bords de l'Iſle Ferme, il monta ſur la grande Serpente qu'il trouva ſans pilote & ſans matelots, mais richement parée & munie de proviſions de toute eſpèce.

Eſplandian attendit que la grande Serpente s'ébranlât d'elle-même ; & ce ne fut que ſur le ſoir que, déployant tout-à-coup ſes aîles, elle fendit la mer avec rapidité, & vogua pendant cinq ou ſix jours ſans s'arrêter.

Etant abordée doucement dans une anſe qui s'enfonçoit dans une belle prairie, elle ploya ſes aîles. Eſplan-

dian à ce signe jugea qu'Urgande l'appeloit sur cette côte, & descendit à terre.

Deux géants redoutables étoient les maîtres de ce beau pays; ils habitoient un fort château, bâti sur des souterrains immenses, où le plus vieux des deux géants se plaisoit à tourmenter les Chevaliers Chrétiens qui tomboient en sa puissance; & souvent même il sacrifioit à ses Dieux ceux qui restoient fidèles à leur foi: son fils avoit enlevé tous ceux que leur malheureux sort avoit conduits dans ce pays, & bientôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion & de Matroco le fut aussi de ces deux géants; il délivra les prisonniers qui gémis-

ſoient dans leurs chaînes, & ſa joie fut extrême, en reconnoiſſant Gandalin & Laſinde, qui dès le lendemain euſſent été ſacrifiés s'ils n'euſſent été ſecourus, les géants ayant ſu que ces deux Chevaliers étoient de l'Iſle Ferme, & les plus fidèles ſerviteurs d'Amadis.

Eſplandian les retint avec lui ; les autres priſonniers délivrés, ayant repris leurs armes, furent envoyés par Eſplandian aux pieds de la Princeſſe Léonorine, avec ordre de lui dire que le Chevalier qui les avoit délivrés, brûloit d'impatience de ſe trouver bientôt à ſes pieds ; il leur fit auſſi remarquer ſes armes, pour qu'ils puſſent en rendre compte à cette Princeſſe.

Esplandian reprenoit déja le chemin de la mer, lorsqu'il rencontra sur sa route un Chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment, & lui demanda s'il n'avoit point appris quelques nouvelles du Roi Lisvard: Sire Chevalier, répondit Esplandian, je pourrois vous en donner de bonnes, si vous vouliez vous faire connoître. Ah! Seigneur, s'écria-t-il en ôtant son casque, achevez de rassurer le fils de Lisvard sur le sort de ce Prince. Esplandian, reconnoissant aussitôt son oncle Norandel, courut l'embrasser, & lui raconta tous les événemens de la délivrance de Lisvard, & de la conquête de la Montagne défendue. Norandel fut enchanté de ce récit: Mon cher neveu,

dit-il, vous ne ſavez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire : deux géants terribles qui ſe ſont rendus les tyrans de ce beau pays, retiennent dans leurs fers un grand nombre de Chevaliers Chrétiens ; je venois ſeul pour les combattre ; mais vous rendrez la partie plus égale, & nous agirons de concert pour les attaquer. Ma foi, Seigneur Norandel, dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard ; il eſt difficile de précéder Amadis ou ſon fils, dans les occaſions d'acquérir de la gloire : les deux géants ſont tombés ſous les coups d'Eſplandian, & c'eſt à lui que Laſinde & moi nous devons notre liberté. Norandel, plein de

ſurpriſe & d'admiration, dit à ſon neveu que, n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Liſvard & des Chevaliers Chrétiens, ce qu'il deſiroit le plus étoit de le ſuivre ; ils reprirent enſemble le chemin de la mer, & montèrent dans la grande Serpente qui déploya ſes aîles dès qu'elle les eut reçus dans ſes flancs.

Cette navigation fut heureuſe & rapide comme les précédentes, & la Serpente s'arrêtant dans le port de l'Iſle où l'affreux Endriaque avoit ſuccombé ſous les coups d'Amadis, Gandalin conduiſit Eſplandian au ſuperbe monument que l'Empereur de Grèce avoit fait élever en mémoire de cette victoire. Après avoir admiré la valeur & la force d'Amadis, & viſité

visité cette Isle célèbre, ils se rembarquèrent; & le second jour, vers l'heure du midi, la grande Serpente s'arrêta d'elle-même à demi-lieue d'une ville immense qui s'étendoit en croissant sur les bords de la mer, & qu'Hélisabel reconnut aussitôt pour être la Capitale de l'Orient.

Esplandian commençoit à s'impatienter de voir la grande Serpente immobile, lorsque tout-à-coup il lui vit agiter la tête, lancer du feu, & pousser des rugissemens qui faisoient retentir la côte. La mer à l'instant devint orageuse autour d'elle; & les flots, s'élevant & se choquant avec violence, étoient blanchis d'écume, & ne

laiſſoient nul moyen de jeter un eſquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très-effrayé de ce ſpectacle dans Conſtantinople, & la conſternation commençoit même à ſe répandre dans la Cour de l'Empereur, lorſque Gaſtilles ſon neveu le raſſura ; mais en même-temps quel trouble ne jetta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorſqu'elle l'entendit aſſurer l'Empereur que la grande Serpente étoit le vaiſſeau qu'Urgande avoit fabriqué par ſon art pour Eſplandian, & qu'il ne doutoit point que ce Chevalier n'y fût alors ! L'Empereur & toute ſa Cour étant accourus ſur le rivage, ils purent diſtinguer les efforts que ceux qui mon-

toient la Serpente faisoient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port. Gastilles essaya vainement de s'en approcher dans un esquif : la mer s'éleva plus haute encore qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, & les vagues irritées repoussèrent l'esquif de Gastilles jusques sur le rivage.

Léonorine, ne pouvant croire qu'une puissance supérieure empêchât la grande Serpente d'aborder, s'indignoit de ce long retard, au point même d'avoir l'injustice d'en accuser Esplandian, qui se désespéroit sur le tillac du vaisseau, & qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder le rivage, si Gandalin ne l'eût retenu ; leur dé-

fespoir à tous deux fut à fon comble, lorfque la grande Serpente, redoublant fes feux & fes rugiffemens, étendit fes grandes aîles ; &, partant avec la rapidité d'une flèche, elle paffa le Bofphore, & difparut aux regards de l'Empereur & de la trifte Léonorine.

Norandel & Gandalin eurent bien de la peine à calmer Efplandian, en lui repréfentant que la fage Urgande l'aimoit trop pour l'avoir éloigné de Conftantinople fans quelque forte raifon ; ce Prince ne put les écouter que lorfque le fecond jour de cette navigation il reconnut l'Ifle de la Montagne défendue, & la flotte de Frandolo, qui l'avoit fait mouiller couverte par un promontoi-

re, & qui la tenoit prête pour attaquer celle d'Armato, lorſqu'elle s'approchoit de l'Iſle pour le débarquement.

Frandolo commençoit à ſe mettre en défenſe à l'approche du monſtrueux vaiſſeau, qu'il croyoit venir pour le ſubmerger, lorſque le Roi de Dace & Maneli le raſſurèrent, en reconnoiſſant avec la joie la plus vive que c'étoit leur compagnon Eſplandian qui s'approchoit; alors, tous les trois s'embarquant dans un eſquif, ils voguèrent vers la grande Serpente, qui ceſſa de jeter des feux & de rugir, & qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Eſplandian fut bien vive en revoyant ſes deux compagnons;

elle redoubla lorſque par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avoient délivré Carmelle. Son premier ſoin fut de l'envoyer chercher; &, pendant le temps employé pour les deux trajets, Eſplandian fit connoiſſance avec Frandolo, & lui tint les propos les plus honorables & les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Eſplandian; il n'eſt aucun ſentiment douloureux qui puiſſe troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime! Il tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter ſur le tillac, il lui ſerra la ſienne, il l'embraſſa tendrement; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander

comment l'Empereur & Léonorine avoient reçu ſon meſſage. Carmelle l'aſſura que tous les deux le deſiroient vivement dans leur Cour : Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en ſoupirant, que la Princeſſe Léonorine ſe plaint de ce que vous avez été ſi long-temps ſans exécuter les ordres d'Amadis ; mais j'ai lu dans ſes yeux comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous ſera bien facile de faire votre paix avec elle.

Leur converſation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate, que Frandolo faiſoit tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie ; le Commandant de cette frégate leur rapporta qu'une diviſion conſidéra-

ble de cette flotte s'étoit détachée, & faisoit voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes & des vivres, & qu'il paroissoit régner assez peu d'ordre & de précaution dans le reste de la flotte, pour qu'il fût aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre & pour l'attaquer.

Esplandian & Frandolo suivirent cet avis, & l'Orient commençoit à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvroit; la grande Serpente, prenant d'elle-même la tête des vaisseaux de Frandolo, les rugissemens & les feux qu'elle lançoit portèrent une telle épouvante dans la flotte Tur-

que, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait aucune résistance.

Esplandian & Frandolo descendirent dans l'Isle de la Montagne défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeoit. Ambor & Talanque, qui, depuis un mois avoient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, & conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes dans lesquelles Armato s'étoit posté pour envelopper la forteresse, & diriger plusieurs attaques différentes *.

* Dans le récit que font Ambor & Talanque, ils parlent sans cesse de mines, de con-

Les résolutions les plus fortes & les plus courageuses sont toujours les premières qui se présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons & Norandel sentirent une indignation secrète de se voir entourés par une armée d'infidèles, & de rester enfermés entre des murailles en leur présence : ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, & sur-tout le quartier de ce Soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant ; ce fut, dis-

tre-mines ; &, cessant absolument de se conformer au costume de l'Amadis de Gaule, ils traîtent de ce siége, comme Pierre Navare, ce célèbre Chef de l'artillerie de Charles-Quint, auroit pu le faire lui-même.

je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, & d'aller attaquer Armato jusques dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit pleinement; des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs; & le brave Esplandian & Frandolo pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce Soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux; &, l'enlevant tandis que ses compagnons assuroient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle, où Gandalin le reçut de ses mains, & le prit sous sa garde. Esplandian retourna prompte-

ment pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur Soudan : elle fut entière ; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp furent la proie des habitans, dont la valeur avoit secondé les premiers efforts d'Ambor & de Talanque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restoient, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandolo, qu'il avoit protégé long-temps, étoit au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté & de ses menaces ; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution

tion de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, & d'aller planter le signe révéré des Chrétiens sur le faîte de la grande Mosquée, où l'on voyoit flotter l'étendard de Mahomet qui dominoit sur le palais de ce Soudan.

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastilles, neveu de l'Empereur. Ce Prince avoit fait rassembler promptement l'élite de ses Chevaliers, & la flotte nombreuse qui, deux jours après la prise d'Armato, vint sous les ordres de Gastilles au secours de la Montagne défendue : cette flotte se joignit à celle de Frandolo ; & les Chevaliers de l'Isle de la Montagne défendue, comptant d'ailleurs

ſur le ſecours de ceux de l'Iſle Ferme, réſolurent d'attaquer par mer & par terre les Etats d'Armato, & d'élever des Temples au Seigneur ſur les débris des Moſquées du faux Prophète.

Tandis que tout ſe préparoit dans l'Iſle défendue pour cette grande expédition, la Cour de la Grande-Bretagne étoit occupée par le ſpectacle le plus touchant.

Le cours d'une longue vie, rappelé dans l'ame timorée de Liſvard, lui remit ſous les yeux les injuſtices & les fautes qu'il avoit pu commettre, les périls qu'il avoit courus, le peu d'intervalle qui lui reſtoit entre la vieilleſſe & la mort, & plus encore la reconnoiſſance qu'il devoit

au grand Amadis. Il prit la résolution d'abdiquer l'Empire * de la Grande-Bretagne, & de placer de sa main cette couronne sur la tête d'Oriane & du Héros devenu son époux. Ce Prince & la belle Oriane combattirent en vain la résolution de Lisvard; ils furent forcés d'obéir. Ce fut au milieu de la fête la plus solemnelle, que le Roi Lisvard & Brisene les firent monter sur le trône qu'ils avoient long-temps occupé, & les couronnèrent aux yeux de

* Tout ce que l'Auteur dit ici des motifs de Lisvard pour abdiquer, se rapporte à ce que l'histoire raconte de ceux de Charles-Quint: Lisvard & ce Prince, en effet, avoient quelques traits de ressemblance; mais Philippe II n'en eut jamais aucun avec Amadis.

tous leurs grands vassaux rassemblés.

Lisvard & Brisene se retirèrent à Mirefleur, & ne permirent qu'au vertueux vieillard Grumedan de les suivre. Ce fut alors qu'Amadis étant maître des riches possessions que lui laissoit Lisvard, s'occupa de faire le bonheur de ceux dont il avoit à récompenser l'attachement & la fidélité : Arban de Norgales vit augmenter ses possessions de la plus belle des Isles Hébrides ; Gandales eut les Etats du Duc de Bristoie ; Gandalin toutes les possessions d'Arcalaüs ; & les trois grandes charges de la Couronne furent la récompense d'Angriotes d'Estravaux, de Guilan le Pensif, & du nain Ardan.

Peu de temps après, un Ecuyer de Norandel vint à la Cour d'Amadis pour lui porter des nouvelles de tous les grands événemens qui venoient de se passer dans l'Isle de la Montagne défendue, & pour l'informer de la résolution qu'Esplandian avoit prise de porter ses armes dans le Levant, & de faire la conquête des Etats d'Armato.

Amadis reconnut bien son grand cœur dans celui de son fils; & partageant son ressentiment & sa résolution de combattre les Infidèles, sa tendresse pour Esplandian, & son zèle pour la foi, le déterminèrent à faire équiper seulement un grand vaisseau bien armé, sur lequel il se proposa de passer, suivi de quelques

Chevaliers, pour aller joindre l'armée de ſon fils, & combattre ſous ſes drapeaux comme un ſimple Chevalier.

Eſplandian & Frandolo, connoiſſant toute l'importance d'attaquer les Turcs dans le moment où la défaite de leur armée & la priſe d'Armato les conſternoient, marchèrent avec Gaſtilles; & ne trouvant point d'armée en état de combattre, ils aſſiégèrent pluſieurs villes conſidérables, & s'en emparèrent malgré la réſiſtance du Prince Alphorax. Ce fut dans la grande & belle cité d'Alphorin, capitale des Etats de ce Prince, que la belle Héliaxa devint la priſonnière d'Eſplandian; mais ce généreux Prince, loin d'abuſer de l'avantage

que la prise d'Héliaxa lui donnoit sur Alphorax, dont elle étoit adorée, ne voulut point troubler leur union ; il aima mieux combattre plus long-temps un ennemi qu'il estimoit, que de retenir dans ses fers une des plus belles Princesses de l'Asie ; il la renvoya, suivie de tous ceux qui la servoient, & de cinquante chariots couverts.

Cette campagne brillante finit par la prise de la forte cité de Galatie : les compagnons d'Esplandian, Frandolo, Gastiles, s'y couvrirent de gloire sous les yeux d'Esplandian ; & Gastiles se rembarqua pour retourner à Constantinople, & rendre compte à l'Empereur du succès des armées

Chrétiennes contre celles des Infidèles.

Gaſtiles, dans ſon récit, éleva jusqu'aux cieux le courage, la prudence & la générosité d'Eſplandian; & l'Empereur ne pouvoit apprendre ſans étonnement, que ce Prince, dans un âge ſi tendre, ſe comportât déja comme les plus grands Capitaines. Gaſtiles, mettant un genou en terre vis-à-vis la belle Léonorine, lui dit que, celui qui s'honoroit du titre de ſon Chevalier, l'avoit chargé de lui prêter de ſa part hommage de ſes conquêtes, & ſur-tout de la Montagne défendue, qu'il n'avoit conquiſe & qu'il ne gardoit que pour elle. Léonorine reçut Gaſtiles avec

froideur, & ne put s'empêcher de marquer un ſecret dépit de ce qu'Eſplandian n'étoit pas venu lui-même auprès d'elle : Il faut, dit-elle, qu'il ait oublié les ordres de ſon père Amadis, ou qu'il ait bien peu de deſir de les exécuter.

Mandez-lui, mon couſin, ajouta-t-elle, que ſa conduite me porte à ne point croire les propos que Carmelle m'a tenus de ſa part, & que je n'accepte rien de ſes offres, & ne le reconnoîtrai pour être mon Chevalier, que dans la Cour de l'Empereur.

Gaſtiles eſſaya vainement d'adoucir l'eſprit de Léonorine; & quoique l'Empereur tournât en badinage ce qu'elle venoit de dire à Gaſtiles,

celui-ci, qui s'étoit pris du plus tendre attachement pour Esplandian, crut ne devoir pas lui cacher que Léonorine étoit irritée ; il fit partir sur le champ un Ecuyer chargé d'une lettre pour ce Prince, dans laquelle il le pressoit de venir au plutôt réparer sa faute.

Cet Ecuyer fit la plus grande diligence, & se rendit dans la ville d'Alpharin, où s'étoient rassemblés Esplandian & ses compagnons, après la prise de Galatie : Carmelle l'ayant apperçu lorsqu'il entroit dans cette ville, & l'ayant reconnu, ne douta point que Gastiles ne l'eût envoyé pour rendre compte de la commission dont Esplandian l'avoit chargé ; & connoissant toute l'impression que ce

message pouvoit faire sur ce Prince, ce ne fut que lorsqu'il fut seul qu'elle introduisit cet Ecuyer dans sa chambre.

Esplandian, en effet, ne put retenir ses larmes en lisant la lettre de Gastiles. Carmelle, attendrie de les voir couler, commença par y mêler les siennes; elle voulut lire cette lettre, & poussant un soupir après l'avoir lue : Ah! que vous connoissez peu l'amour, lui dit-elle, & la façon dont il s'exprime dans la bouche d'une personne de mon sexe! Que pouvoit dire à Gastiles cette heureuse Léonorine, ajouta-t-elle? Pouvoit-elle vous presser plus adroitement de vous rendre auprès d'elle? Eh! comment ne voyez-vous pas

que les reproches qu'elle fait au fils d'Amadis, font une vive & douce invitation qu'elle fait à l'amant? Mais ne différez plus de vous rendre auprès d'elle: quelques lauriers de plus ne vous donneroient pas plus de mérite à ses yeux; partons au plutôt..... Le sort de votre malheureuse Carmelle est de souffrir sans cesse; mais le plus cruel supplice est de vous voir verser des larmes pour une autre, tandis que celles que je verse pour vous seront éternelles.

Esplandian rassuré par Carmelle, donna des ordres pour son départ, & ne prenant avec lui que le Roi de Dace, Gandalin, Enil & Carmelle, il laissa ses autres compagnons à la garde de ses conquêtes.

A peine le vaiſſeau d'Eſplandian eut-il gagné la grande mer, qu'il fut aſſailli par un coup de vent furieux qui déchira ſes voiles, & l'entraîna rapidement hors de ſa route; une brume épaiſſe & la mer agitée empêchèrent, pendant trois jours, le Pilote de ſe reconnoître, & le vaiſſeau tombant dans un courant rapide, fut porté, pendant la dernière nuit de cette périlleuſe navigation, dans l'anſe d'une Iſle élevée, où il échoua ſur le ſable. Des ſifflemens & des hurlemens affreux qu'ils entendoient ſur une montagne qui dominoit ſur cette anſe, & dont la lune leur faiſoit à peine diſtinguer le ſommet, les retinrent juſqu'au jour dans le vaiſſeau. La brume s'étant éclaircie

aux premiers rayons du ſoleil, Eſplandian & Gandalin crurent reconnoître l'Iſle de la Demoiſelle Enchantereſſe. Gandalin raconta tous les périls qu'Amadis & ſon fils Eſplandian avoient eſſuyés au ſommet de ce mont : Eſplandian, qui ſe ſouvint alors qu'il n'avoit pu ſe ſaiſir que de la riche épée, & que la conquête des autres richeſſes du petit Temple d'Hercule étoient reſtées dans ce lieu, réſolut d'y remonter encore ; & le Roi de Dace, Gandalin, Enil & Carmelle voulurent partager avec lui les périls de cette recherche. Les ſerpens s'étant retirés au lever du ſoleil dans les antres qui s'ouvroient dans ces roches eſcarpées, les Chevaliers arrivèrent ſans

peine au sommet de la montagne, & trouvèrent les portes du Temple ouvertes; ils admirèrent la grande & magnifique tombe qu'ils trouvèrent au milieu de ce Temple; une lame de cryſtal de roche, de six pouces d'épaiſſeur & de douze pieds de long, couvroit une ſeconde lame de lapis-lazuli. Les trois compagnons d'Eſplandian eſſayèrent vainement d'ébranler la lame de cryſtal; Eſplandian ſe mit à rire de leurs efforts inutiles: Voyons, dit-il, ſi, depuis que je ſuis venu dans ce Temple, j'aurois acquis de nouvelles forces.

Alors, ſaiſiſſant les deux coins de la table de cryſtal, il la leva ſans peine, & la table azurée ne lui coûta pas plus d'efforts. Cette ſeconde table

couvroit un grand coffre de bois de cèdre, enrichi de bordures d'or couvertes de pierres précieuſes ; un parfum exquis remplit l'air du Temple ; & la clef d'or qu'Eſplandian trouva dans la ſerrure d'émeraude de ce coffre, lui donna le moyen de l'ouvrir. Une ſtatue d'or maſſif, & brillante du feu des diamans, & des eſcarboucles qui l'ornoient, rempliſſoit l'intérieur de ce coffre : cette ſtatue repréſentoit le grand Jehova. Un delta de diamans, ſurmonté par une étoile étincelante, s'élevoit du milieu de la couronne; ſa main droite ſoutenoit une ſphère céleſte, ſa main gauche un ſerpent de rubis mordant ſa queue, & le ſymbole de l'éternité. Un écriteau ſe trouvoit aux pieds de la ſtatue, &

des lettres grecques traçoient ces mots.

« Au temps à venir, le ſerf d'a-
» mour enfermé ci-dedans, la vie
» lui ſera reſtituée par celle qui cau-
» ſera ſa déceptive mort. Les Grec-
» ques ouailles nourries en doux pâ-
» turages, ſouffriront périls & dures
» contraintes par les loups marins
» affamés. Hors ſurviendra le faon
» du brave lion, qui les délivrera
» de la dent meurtrière; mais le
» grand paſteur perdra ſa puiſſance,
» ſon ouaille chérie ſera la proie du
» jeune lion; alors la grande Ser-
» pente, l'épée enchantée, & cette
» haute roche diſparoîtront pour tou-
» jours en s'abymant dans la mer
» Pontique ».

Esplandian ni ses compagnons ne purent entendre le sens de cette prophétie : se voyant les maîtres de ces riches trésors, ils se les partagèrent pour les emporter ; &, malgré l'élévation du mont & la rapidité de la descente, ils parvinrent à les amener jusqu'à leur vaisseau dans lequel ils se rembarquèrent.

Esplandian, ayant fait diriger sa route vers Constantinople, retomba bientôt dans une sombre rêverie. La tendre Carmelle en étoit affligée, mais elle ne pouvoit se résoudre à l'en distraire ; elle eût encore plus craint d'en demander la cause : l'amour malheureux n'est que trop habile à deviner celle de son supplice ; l'intérêt vif qui l'attache à pénétrer

les ſentimens de ce qu'il adore, ne l'éclaire que trop ſur ce qui doit lui percer le cœur; & les ſoupirs de l'objet aimé dont il n'eſt pas la cauſe, ſont des coups d'autant plus mortels, qu'aucun eſpoir n'en adoucit l'amertume. Carmelle, les yeux gros de larmes, tenoit ſes regards attachés ſur Eſplandian ſans lui rien dire, lorſque le Roi de Dace interrompit ce long ſilence. Eſplandian ſe réveilla comme d'un long ſommeil; il ſentoit trop vivement le beſoin qu'un amant bien tendre a de parler de ce qu'il aime, pour ne pas répondre à ſon ami dès qu'il l'entendit parler de la Cour de Grèce, & pour ne pas l'exciter à pourſuivre, dès que cet ami proféra le nom de Léonorine. Le Roi

de Dace fit de son mieux pour le rassurer sur la lettre qu'il avoit reçue de Gastiles ; mais voyant qu'Esplandian n'écoutoit que la crainte d'avoir déplu, qu'il n'osoit même se déterminer à paroître à la Cour de l'Empereur sans que Léonorine en fût prévenue, il s'offrit de l'y précéder ; & son ami recevant cette offre avec les plus vifs transports de reconnoissance, il s'embarqua dans un esquif pour se rendre à Constantinople, promettant à son compagnon de venir le rejoindre à l'entrée du Bosphore, dès qu'il auroit vû la belle Léonorine.

Le Roi de Dace fit force de voiles, tandis que le vaisseau d'Esplandian mit en panne, pour lui laisser le

temps néceſſaire ; mais bientôt un vent contraire ayant entraîné cet eſquif hors de la route, le Roi de Dace, après une longue & périlleuſe navigation, fut obligé d'aborder ſur une côte inconnue, où de longues aventures qu'il mit à fin avec gloire, le ſéparèrent pendant long-temps d'Eſplandian, qui l'attendit vainement à l'entrée du fameux détroit marqué pour leur rendez-vous.

Après avoir attendu vainement le Roi de Dace pendant près d'un mois, Eſplandian ſe crut plus éloigné que jamais de toute eſpérance ; & dans ſa triſteſſe profonde, n'imaginant rien, il eut recours à Carmelle. Votre état, lui dit-elle, me touche vivement : quoique je ſois plus mal-

heureuſe que vous, n'ayant aucun eſpoir, & rien n'ayant encore détruit le vôtre, faut-il, hélas! que vous me forciez à vous ſuggérer moi-même les moyens de voir celle que vous aimez ? Ah ! ma chère Carmelle, dit-il en lui ſerrant les mains, en imaginez-vous qui ne me compromettent pas ni la Princeſſe Léonorine ? Carmelle retira ſes mains de celles d'Eſplandian ; la plus légère careſſe que l'amour eût inſpirée auroit fait ſa félicité, mais elle ſe déroboit, malgré ſes premiers mouvemens, à celles qu'elle ne devoit qu'à l'amitié. Laiſſez-vous conduire, lui dit-elle ; ordonnez ſeulement à tous les gens de l'équipage de dire que vous êtes reſté dans l'Iſle de la

Montagne défendue: cachez-vous à fond de cale dès que nous entrerons dans le port de Conſtantinople, & laiſſez-moi faire le reſte. Eſplandian conſentit à tout ce que preſcrivoit Carmelle; il donna ſes ordres aux gens de l'équipage, & faiſant lever l'ancre, ſon vaiſſeau longea le Boſphore pendant la nuit, & le lendemain matin il entra dans le port.

Carmelle avoit fait tranſporter ſur le tillac la riche tombe & le lion d'or enlevés de l'Iſle de la Demoiſelle Enchantereſſe : elle avoit diſpoſé toutes les pièces telles qu'elles étoient dans le Temple d'Hercule, & la tombe de cryſtal de roche jetoit au loin une lumière éclatante.

Carmelle, accompagnée de Ganda-

lin & d'Enil, descendit à terre, & se fit conduire au palais de l'Empereur. Elle dit à ce Prince, qu'ils venoient de la part d'Esplandian, que la guerre présente retenoit dans la Montagne défendue ; & qu'en attendant qu'il pût se rendre à ses genoux, & s'acquitter des ordres d'Amadis à ceux de la Princesse Léonorine, il la supplioit d'accepter les dépouilles qu'il avoit enlevées de l'Isle de la Demoiselle Enchanteresse dont il avoit fait la conquête ; elle supplia l'Empereur de venir les voir sur le tillac de son navire, & de lui permettre après de les faire transporter dans l'appartement de Léonorine.

La conquête de l'Isle de la Demoiselle Enchanteresse, & la renommée des

des richesses immenses que le Temple d'Hercule renfermoit, avoient fait grand bruit dans tout l'Orient. L'Empereur suivit avec empressement Carmelle qui le conduisit à son vaisseau. L'enchantement de la grande tombe étoit fini lorsqu'Esplandian en avoit fait la conquête ; & dès que l'Empereur eut admiré le beau lion d'or dont les yeux de rubis brilloient d'un feu qui le faisoit paroître animé, Enil & Gandalin levèrent la table de crystal & celle d'azur, & découvrirent le riche coffre de cèdre qu'ils ouvrirent, & qui laissa voir la belle & riche statue du grand Jehova.

L'Empereur, frappé de surprise & d'admiration en voyant ce riche don, ne put cependant s'empêcher de dire

à Carmelle, qu'il lui feroit encore plus cher de recevoir dans fa Cour le Prince qui l'envoyoit, que de voir fes richeffes en la poffeffion de la Princeffe fa fille, & qu'il ne tiendroit jamais le Chevalier de la verte épée pour acquitté, qu'Efplandian ne fût venu lui-même accomplir l'ordre qu'il en avoit reçu; il fit même des inftances pour obliger Carmelle à remporter ces préfens. De quel prix peuvent-ils être pour nous, lui dit-il, en comparaifon du fils d'Amadis? Sire, répondit Carmelle, ne doutez pas qu'il ne fe rende bientôt à des ordres auffi flatteurs qu'honorables pour lui; mais permettez-moi de m'acquitter de la commiffion dont je fuis chargée, & de faire porter

ces présens dans la chambre de la Princesse. L'Empereur y consentit, & sortit avec sa Cour du vaisseau, tout le monde admirant la richesse & la singularité de cette belle tombe.

Carmelle ne perdit pas un moment à tout préparer pour faire entrer & coucher Esplandian dans le coffre de cedre, en y mènageant des ouvertures pour que l'air pût y circuler librement, & faisant recouvrir le coffre par les deux riches tombes. Enil & Gandalin portèrent le tout ensemble au palais, & le déposèrent dans le sallon de l'appartement de Léonorine. Madame, lui dit Carmelle, le Prince Esplandian vous fait hommage par moi de l'Isle de la Mon-

tagne défendue, qu'il a conquiſe comme votre Chevalier, en attendant qu'il puiſſe ſe rendre à vos pieds ; il vous offre de même cette ſtatue, ce lion & cette riche tombe, qui depuis deux cens ans ornoient le Temple d'Hercule dans l'Iſle de la Demoiſelle Euchantereſſe. Cette conquête, pour laquelle tant de Chevaliers renommés n'ont fait que de vains efforts, étoit réſervée à votre Chevalier ; mais, Madame, en vous remettant ces riches dons, j'en ai deux à vous demander ; le premier, c'eſt de n'ouvrir le coffre de cedre que demain matin ; le ſecond, c'eſt de me le remettre après que vous l'aurez examiné, pour que je le porte à l'Hermite mon père, & qu'il s'en

ſerve pour y dépoſer le corps de mon premier maître Matroco, que nous avons vu mourir de la mort des prédeſtinés.

Léonorine accorda ce que Carmelle lui demandoit, mais elle continua de lui faire de vifs reproches de ce qu'Eſplandian ſembloit fuir le moment de paroître à la Cour de l'Empereur. Je ne peux répondre que demain matin, lui dit Carmelle, à ce qui cauſe votre courroux. A ces mots, voyant qu'elle avoit donné tout le temps néceſſaire à la Cour de l'Empereur d'admirer ces riches préſens, elle les fit porter devant elle dans un des cabinets de Léonorine; & tirant cette Princeſſe à part, elle lui remit ſecrettement la

clef de la grande tombe, en lui disant : Madame, je vous laisse un trésor inestimable, & ce que peut-être vous avez le plus desiré de voir; je reviendrai demain matin vous redemander le coffre de cedre que vous m'avez promis. A ces mots, Carmelle, Enil & Gandalin sortirent de l'appartement de la Princesse, & la laissèrent seule avec la Reine Menoresse.

Léonorine resta très-étonnée des dernières paroles de Carmelle; & cherchant à les interpréter, une terreur soudaine la saisit, lui serra le cœur, & se jetant dans les bras de Menoresse : Ah! mon amie, je suis perdue : ah! dieux, je frémis d'horreur; & je ne doute point, à ce

que la Demoiſelle m'a dit en me quittant, que ce ne ſoit le corps mort d'Eſplandian qu'elle m'ait apporté dans cette tombe. Ah ! Madame, lui répondit Menoreſſe, pourquoi concevoir des idées auſſi funeſtes ? Eh ! que n'ouvrez-vous plutôt votre cœur à l'eſpérance ? Carmelle ne vous a-t-elle pas promis de vous apporter demain la clef ? Non, je ne peux croire qu'elle eût l'audace & la cruauté d'expoſer mort à vos yeux celui qu'elle ſait que vous avez déja choiſi pour être votre Chevalier. Eh ! que ſais-je, dit Léonorine, en redoublant ſes ſanglots, ſi ce n'eſt pas pour obéir aux dernières volontés d'Eſplandian, que Carmelle a renfermé dans cette tombe ſon corps

privé de vie ? Il peut l'avoir exigé d'elle en mourant, pour me prouver qu'il a voulu jusqu'à son dernier moment, & même après sa mort, obéir aux ordres de son père. Ah ! cher Esplandian, ajouta-t-elle, en jetant un cri douloureux, sois sûr que Léonorine ne te survivra pas.

La Reine Menoresse, effrayée du désespoir & du cri que Léonorine avoit jeté, se mit en devoir de briser les serrures & de s'éclaircir. Léonorine épouvantée de ce qu'elle vouloit faire, & toujours frappée de la cruelle idée que le coffre de cedre renfermoit le corps de son Chevalier, donna d'une main la clef à Menoresse, & de l'autre fermant ses yeux, elle rentra dans sa chambre, & se

jeta ſur ſon lit, le viſage ſur ſon oreiller qu'elle baigna de larmes. Menoreſſe ne perd pas un inſtant à lever les deux premières tombes ; elle ſent cependant un léger frémiſſement qui la retient lorſqu'elle eſt prète d'ouvrir le coffre de cedre, & d'une voix tremblante elle dit : Seroit-il poſſible que ce coffre renfermât une créature vivante ? Oui, Madame, répondit Eſplandian ; mais ſa vie ou ſa mort ſont entre vos mains. Eh ! grand Dieu, qui pouvez-vous être, dit la Reine Menoreſſe ? Le plus heureux, ou le plus malheureux de tous les hommes ; la vie d'Eſplandian dépend de la pitié de Léonorine, & de la vôtre.

La Reine Menoreſſe à ces mots ou-

vrit le coffre ; Efplandian en fortit, & fe mit à fes genoux : Quoique le portrait que Gaftiles en avoit fait, bannît la crainte de toute furprife au moment où Menoreffe voyoit le plus beau Chevalier de l'univers, elle eut foin de s'affurer encore qu'elle parloit au fils du Chevalier à la verte épée, & le quittant en riant, elle courut au lit de Léonorine : Ne pleurez plus, lui dit-elle en l'embraffant, & venez avec moi voir un mort plus beau que l'amour même, & dont les yeux & le langage ont fon expreffion & fa tendreffe.* Léonorine, rougiffant & pâliffant tour-à-tour, fe lève, fe laiffe entraîner ; elle paroît à la porte du cabinet, & le charmant Efplandian fe précipite à

ſes pieds. Quelque impreſſion que leurs portraits euſſent faite dans le cœur de ces jeunes amans, leurs regards qui ſe rencontrèrent, leur firent croire que juſqu'à ce moment elle avoit été imparfaite. Eſplandian ne réſiſta point à l'ardeur de baiſer une main qu'il vit ornée de l'anneau qu'il avoit envoyé par Carmelle. Léonorine ſe baiſſe pour relever Eſplandian de ſes genoux. Ah! qu'il eſt difficile en de pareils momens de conſerver aſſez de force !... La jeune Léonorine tendit en vain ſes bras ; elle trembloit, elle alloit tomber, ſi l'amoureux Eſplandian ne l'eût pas ſoutenue dans les ſiens. Meneſſe accourut à leur ſecours ; mais, émue elle-même par un ſpec-

tacle aussi touchant, ses efforts en les relevant furent assez lents, pour que l'heureux Esplandian sentît quelques momens sur son front l'impression des lèvres brûlantes de Léonorine, qui ne pouvoit ou ne vouloit pas alors s'appercevoir que la bouche d'Esplandian étoit muette, & pressoit son col d'albâtre. Menoresse les ayant à la fin fait asseoir tous les deux sur un canapé, cette Reine fut le témoin dès sermens qu'ils se firent de s'aimer toujours. Ne craignant point de se livrer à leur amour, qu'ils savoient être approuvé par l'Empereur, par Amadis & par Urgande, ils se rendirent compte tour-à-tour de tous les sentimens qu'ils avoient éprouvés depuis qu'ils

avoient

avoient éprouvés dès qu'ils avoient entendu parler l'un de l'autre. Que chacun d'eux répéta bien le portrait qu'il avoit entendu faire, & qu'il y joignit bien ces traits de flamme, qui ne brille que dans les yeux & dans le cœur d'un amant ! Mille careſſes innocentes occupoient les premiers momens de cette première entrevue..... lorſqu'elles devenoient un peu plus vives, la Reine Menoreſſe ſe mêloit un peu de la converſation ; ils l'appercevoient alors ; ils ſoupiroient ; mais ils lui faiſoient bien des careſſes. Eſplandian ſe remit aux genoux de Léonorine, pour lui jurer de revenir bientôt auprès d'elle ; il ne pouvoit s'en arracher, il ſembloit craindre

de ne pas répéter aſſez le ſerment d'être à jamais fidèle. Léonorine voulut encore l'aider à ſe relever, mais leurs bras s'entrelacèrent, leurs lèvres ſe rencontrèrent, & la Reine Menoreſſe ſe hâta de parler : Le jour approche, leur dit-elle, je crois même avoir entendu la garde ouvrir les portes du palais ; il eſt temps de vous renfermer dans ce coffre de cedre, que Carmelle, doit venir reprendre avant qu'on ſoit éveillé dans ce palais.

Menoreſſe ne s'étoit point trompée ; Carmelle non-ſeulement craignoit les riſques que pouvoit courir ſon cher Eſplandian, mais au fond de ſon cœur elle craignoit autant les momens qu'il paſſoit auprès de Léonorine. Elle avoit facilement

devancé le jour pour se rendre au palais; elle ne doutoit point que la clef du coffre n'eût été employée, & cette nuit avoit paru bien longue & bien cruelle à cette malheureuse amante.

Elle ne reconnut que trop dans les yeux de Léonorine, que ses craintes étoient fondées; toutes les deux rougirent & soupirèrent, l'une en rendant la clef, l'autre en la recevant. Enil & Gandalin enlevèrent le coffre de cedre, & laissèrent la riche tombe, le Jehova & le lion d'or; & tandis que Gandalin reportoit le coffre au vaisseau, Carmelle fut recevoir les ordres de l'Empereur, & lui rendre compte du présent que Léonorine venoit de lui faire du coffre de cedre, pour le por-

ter à son père, & le faire servir à recueillir les cendres de Matroco. L'Empereur chargea Carmelle de renouveller ses instances au fils d'Amadis, & de le presser de se rendre à Constantinople.

Dès qu'Esplandian, les deux Chevaliers & Carmelle furent en sûreté dans le vaisseau, les mariniers déployèrent les voiles au vent favorable qui les portoit vers la Montagne défendue ; mais bientôt ce vent devint contraire, la mer agitée élevoit ses vagues jusqu'aux nues ; & le pilote ne pouvant plus diriger le vaisseau, la nuit acheva de lui faire tenir une fausse route, & les vents, après deux jours & deux nuits, le portèrent sur une côte inconnue.

Les Chevaliers s'étant couverts de leurs armes, montèrent ſur une dune d'où l'on découvroit l'intérieur du pays ; une belle & forte cité paroiſſoit à l'extrémité d'une plaine dans laquelle le combat le plus inégal frappa leurs yeux ; huit ou dix Chevaliers combattoient avec courage, & ſe défendoient à peine contre une multitude d'ennemis qui les entouroient. Eſplandian, Enil & Gandalin ne balancèrent point à voler à leur ſecours, & leur ardeur redoubla lorſqu'ils crurent reconnoître à leurs armes deux des compagnons d'Eſplandian. Lorſqu'ils furent à portée de charger leurs ennemis, ils les firent reculer avec tant d'audace & de ſuccès, que les Chevaliers por-

tant des croix noires ſur leurs écus, qui ſe trouvoient démontés, purent s'emparer de quelques chevaux, & ſeconder l'effort de leurs défenſeurs, qu'ils ne connoiſſoient point encore. La dernière charge qu'ils firent enſemble fit reculer leurs ennemis vers la cité; ce fut alors qu'ils ſe reconnurent avec la joie la plus vive, & qu'Eſplandian apprit de ſes compagnons qu'étant ſortis la nuit de la ville d'Alpharin, pour venir reconnoître celle de Galatie, ils avoient été attaqués par un gros détachement des troupes qui gardoient cette belle & forte cité.

Tandis qu'ils cauſoient enſemble, de nouvelles troupes ſortoient de Galatie pour les attaquer; & le ſon

éclatant de clairons & de trompettes qu'ils entendirent derriere eux, leur fit craindre d'être enveloppés. Esplandian se préparoit à faire une prudente retraite, lorsque Gandalin, qui s'étoit avancé pour reconnoître cette nouvelle troupe, revint à toutes jambes pour l'assurer que les croix qu'il avoit reconnues sur les bannières & sur les boucliers, annonçoient une troupe de Chevaliers chrétiens. C'étoit en effet Frandolo, Talanque, Ambor, & la plus grande partie des Chevaliers de la Montagne défendue, qui s'avançoient pour secourir & retirer leurs compagnons, ayant appris par un espion que les Turcs étoient sortis en force de Galatie pour les attaquer.

Esplandian après s'être fait connoître, se mit à la tête de cette nouvelle troupe, & se portant sur les Turcs, rangés en bataille sous les murs de Galatie, non-seulement il les renversa, les défit entièrement, mais s'élançant dans les portes de Galatie, que la multitude des fuyards avoit empêché de fermer, il s'empara, presque sans perdre un seul homme, de cette forte cité, qu'il n'auroit pu conquérir qu'après un long siége sans cet événement. Esplandian & ses compagnons traversèrent cette ville en poursuivant les Turcs, qui, sortant par les portes opposées, s'enfuirent vers les montagnes. Il les eût poursuivis plus long-temps, sans des espèces de

hurlemens qu'il entendit entre les rochers d'une de ces montagnes assez proche de la ville ; s'étant avancé, suivi de Frandolo, du côté de ces rochers, ils apperçurent la figure la plus hideuse qui pût être dans la nature : une vieille femme presque nue, dont la peau ridée ressembloit à l'écorce d'un vieux chêne, sembloit ronger de fureur des serpens qui lui servoient de collier, de bracelets & de ceinture. Ah ! Dieux, s'écria Frandolo, c'est l'affreuse & redoutable Mélye. Cette cruelle Enchanteresse étoit sœur du bisaieul d'Armato ; près de deux cens ans d'une vie noircie par les crimes, ne peuvent encore éteindre en elle le desir & l'activité de nuire. Esplandian,

qui connoiſſoit le pouvoir de ſon épée ſur les plus noirs enchantemens, courut vers la roche pour purger la terre de cette furie, qu'il ſavoit être l'ennemie mortelle d'Urgande, mais il fut facile à Mélye de ſe dérober à ſes coups. Connoiſſant qu'elle n'avoit aucun pouvoir ſur lui, elle ſe releva de la roche en bondiſſant dix pieds de haut : Je ne ſais que trop, cria-t-elle d'une voix horrible, que ce pays doit être détruit par toi ; mais n'eſpère pas que je tombe en ta puiſſance ; celle qui te protège doit frémir encore de la vengeance que j'eſpère en tirer. A ces mots, ſautant ſur une autre roche, elle parut s'abîmer dans un antre, dont l'entrée vomit à l'inſtant des feux qui mirent

tous les arbres en cendre, & qui, calcinant jusqu'aux rochers, les faisoient voler par éclats.

Esplandian & Frandolo furent emportés par leurs chevaux effrayés qui sentoient quelques atteintes de ces feux dévorans ; & ce fut avec peine que les deux Chevaliers s'en rendirent assez les maîtres pour rejoindre leurs compagnons, & rentrer avec eux dans Galatie, dont il vouloit s'assurer la conquête. Les richesses qui furent le prix des vainqueurs étoient immenses ; Esplandian n'en retint pour lui que trois superbes statues : la plus grande étoit celle de Nabucodonosor ; la seconde représentoit Alexandre, vainqueur de la Perse, & tenant l'urne du

Gange d'une main victorieuse ; la troisième étoit la plus belle & la plus riche de toutes, c'étoit celle d'Hector, au moment où, sortant par la porte de Scée, il étoit prêt à combattre contre Achille : cette statue avoit paru le plus digne présent que les Grecs pussent offrir au puissant Agamennon après la prise de Troye ; elle devint le prix de la valeur d'Esplandian, avec les deux autres ; & ce Prince fit partir sur le champ le fidèle Gandalin, pour aller les offrir toutes les trois de sa part à la Princesse Léonorine.

Gandalin accomplit cet ordre avec autant de diligence que de zèle ; l'Empereur apprit par lui la nouvelle conquête d'Esplandian, & voulut con-

duire lui-même Gandalin chez la Princesse sa fille, pour admirer avec elle la richesse des dons envoyés par son Chevalier.

Léonorine sut renfermer dans son cœur le plaisir & les sentimens dont elle étoit pénétrée, & feignit de ne recevoir ces nouveaux présens qu'avec l'apparence du dédain & de la colère. Esplandian, dit-elle, croit-il donc que l'Empereur & moi nous soyons assez touchés de ses dons, pour oublier qu'il nous manque essentiellement en différant d'obéir aux ordres de son père? Gandalin, consterné de cet accueil, se fût peut-être retiré, sans un coup d'œil que lui fit Léonorine dans le moment où le bon Empereur faisoit tous ses efforts

pour appaiser un courroux qu'il trouvoit injuste. Gandalin, rassuré par ce signe que l'amour avoit rendu bien expressif, attendit donc que l'Empereur se fût retiré, pour recevoir les derniers ordres de Léonorine : ils furent dictés par l'amour ; & ce fut les larmes aux yeux, qu'elle lui fit connoître à quel point elle desiroit de revoir son Chevalier, l'inquiétude mortelle que lui-causoient les nouveaux périls qu'il couroit sans cesse, & la fidélité d'un cœur qui n'étoit plus occupé que de lui.

Gandalin ayant représenté devant l'Empereur que les conquêtes qu'Esplandian & Frandolo venoient de faire sur les Turcs, étoient trop nombreuses & trop étendues pour être

facilement conſervées par des troupes auſſi peu nombreuſes, l'Empereur fit raſſembler promptement trente mille hommes d'élite, qu'il envoya ſous les ordres de ſon grand Amiral, pour ſe joindre aux Chevaliers de la Montagne défendue.

La flotte Grecque, pouſſée par un vent favorable, aborda, peu de jours après, dans le port de la Montagne défendue, & le renfort envoyé par l'Empereur mit les Chevaliers de cette Iſle en état de ne plus craindre leurs ennemis.

Le rapport que Gandalin fit en particulier à l'amoureux Eſplandian, détermina ce Prince à ne plus différer à ſe rendre à Conſtantinople, tel qu'un grand Prince, fils d'Amadis,

devoit y paroître : il chargea Sergil & Gandalin de faire préparer le plus beau vaisseau qui fût dans le port ; mais les soins de Gandalin furent prévenus. Un bruit de clairons & de trompettes, entremêlé de sons harmonieux, se fit entendre vers la mer, & les premiers rayons du soleil éclairèrent l'arrivée de la grande Serpente. La sage Urgande, qu'Esplandian croyoit être alors dans la Grande-Bretagne, parut sur le tillac, & sur le champ Esplandian & ses compagnons coururent au-devant d'elle. Urgande, en abordant Esplandian, voulut embrasser ses genoux : Ah ! que faites-vous, Madame, lui dit-il en se précipitant aux siens, ne vous dois-je pas ma vie, mon état & mon bon-

heur ? Hélas ! lui dit-elle, peut-être vous devrai-je encore plus, en peu de temps : mon art m'apprend que je suis près de courir le péril le plus affreux ; mais il n'a pu m'instruire sur l'espèce de malheur qui me menace, ni sur le temps où je dois l'éprouver ; je sais seulement que ce temps est proche, & que je ne peux en échapper que par votre secours & celui de vos compagnons Mais ne nous occupons présentement que du voyage que vous devez faire à Constantinople : j'apporte avec moi des armes brillantes & pareilles pour vous & pour vos Chevaliers ; & je vous ramène le Roi de Dace, votre compagnon, qui n'est pas encore guéri des blessures qu'il a reçues

dans son combat contre le redoutable Garlante, qu'il a forcé de lui demander la vie, & de renoncer aux coutumes injustes & barbares qu'il avoit établies dans l'Isle de Galafre.

Urgande, sachant que Norandel étoit resté dans la ville d'Alpharin, l'envoya promptement chercher, cette sage Fée ayant des raisons secrètes pour vouloir qu'il suivît Esplandian à Constantinople. Ce Prince, en attendant Norandel & le moment de son départ, s'empressoit à donner des fêtes à la Fée Urgande; & lui montrant un jour du haut d'une des tours du palais, la richesse de la campagne au milieu de laquelle la belle ville de Galatie étoit située, Urgande lui demanda ce que pouvoit être

cette montagne hérissée de rochers noirs & arides, qui formoit un contraste avec cette plaine fleurie. Vraiment, lui dit Esplandian, c'est la demeure de la plus horrible & de la plus singulière créature qui respire; les souches des chênes les plus antiques peuvent disputer de jeunesse avec elle; leur écorce est moins dure & moins sillonnée que sa peau.

Urgande connut Mélye au portrait qu'Esplandian acheva d'en faire: depuis long-temps elle desiroit voir cette célèbre Enchanteresse; & dès qu'elle la sut aussi près, elle pressa les Chevaliers de la conduire à sa retraite. Esplandian voulut lui servir de guide: ses compagnons & la fleur de la Chevalerie de la Montagne dé-

fendue montant à cheval avec lui, cette brillante troupe entoura le palefroi qui portoit Urgande, & sortit avec elle de la ville pour se rendre à l'espèce d'antre que Mélye habitoit.

Après avoir traversé la plaine, Urgande étant arrivée au pied de la montagne, apperçut Mélye assise les jambes croisées sur la pointe d'un roc, appuyant sa tête baissée sur ses deux mains; elle paroissoit absorbée dans une profonde rêverie, & sa figure hideuse imprimoit une secrète horreur. Urgande, remarquant son extrême décrépitude, ne pouvoit rien craindre d'elle; mais, sachant qu'elle possédoit un livre magique, dont elle desiroit depuis long-temps la possession, & craignant que la

présence & le nombre de Chevaliers qui la suivoient ne déterminât Mélye à prendre la fuite, elle les pria tous de la laisser approcher seule. Esplandian, Talanque & Maneli, ne pouvant cependant se résoudre à la laisser seule avec cette dangereuse Enchanteresse, mirent pied à terre; &, se glissant sans pouvoir être apperçus entre les roches, ils se tinrent à portée de secourir Urgande, en cas qu'elle en eût besoin.

Mélye, ayant entendu marcher près d'elle, s'écria d'une voix haute & cassée : Qui es-tu ?... Madame, lui répondit poliment Urgande, je suis la sœur d'Alquife, & je ne viens ici que pour admirer de plus près celle dont la science profonde fait

tant d'honneur à notre art, & pour lui offrir mes respects & mes services. Ah ! ah ! dit Mélye, quoi ! Madame, vous êtes cette célèbre Urgande, si chère & toujours utile aux Chevaliers chrétiens ? Vraiment, je suis bien honorée & bien satisfaite de votre visite : ce malheureux pays-ci peut en souffrir ; mais il est tout simple que vous favorisiez ceux de votre religion ; &, loin de vous en savoir mauvais gré, je suis charmée de vous voir, & d'être à portée de m'éclairer avec vous sur un art que vous pratiquez avec tant de gloire. Mais j'apperçois bien des Chevaliers à votre suite, & des profanes doivent ignorer nos mystères : entrez, Madame, & nous pourrons causer ensemble avec plus de liberté.

Urgande croyoit n'avoir rien à craindre de Mélye; l'état de caducité de cette Fée lui faisoit même espérer qu'il lui feroit facile de s'emparer de ses livres, de l'arrêter, & de la mettre entre les mains des Chevaliers qui la suivoient; mais la méchante vieille, dès qu'elle rentroit dans sa grotte, y reprenoit des forces bien supérieures à celles d'Urgande. A peine furent-elles entrées, que Mélye s'élançant sur elle, la renversa sur le dos, & lui serra la gorge avec tant de violence, que la pauvre Urgande ne put jeter un cri. Talanque & Maneli étant assez près pour l'entendre se débattre, entrèrent brusquement dans la grotte; mais à peine en eurent-ils passé le seuil, que le

pouvoir des enchantemens glaça leurs ſens, & les fit tomber ſans connoiſſance. Heureuſement que le retentiſſement de leurs armes fut entendu par Eſplandian, qui courut à leur ſecours. Ses premiers regards furent frappés par l'affreux état où paroiſſoit Urgande : il tira auſſitôt la redoutable épée qui l'avoit garanti de l'effet de l'enchantement de la grotte ; il courut ſur Mélye, qui s'enfuit effrayée, & qu'il arrêta par ſa peau d'ours ; mais ne pouvant ſe réſoudre à tremper ſes mains dans le ſang d'une femme, il ſe contentoit de l'entraîner hors de la grotte, lorſqu'un grand ſinge, digne amant de cette infâme Magicienne, s'élança ſur lui pour lui arracher les yeux. Un coup du pommeau

meau

meau de son épée l'étendit mort à ses pieds, &, continuant à traîner Mélye hors de sa grotte, il la remit entre les mains d'Enil & de Gandalin, qui la lièrent fortement, & retourna promptement enlever tour-à-tour entre ses bras Urgande, Talanque & Maneli, qu'il coucha sur l'herbe hors de la grotte, & qui, quelques momens après, reprirent leurs esprits.

Hélas! je vous l'avois bien dit, mes chers enfans, leur dit Urgande à peine revenue, que vous seuls pouviez me sauver la vie; mais ce n'est point encore assez, mon cher Esplandian, il faut que vous retourniez à la grotte de Mélye; vous seul pouvez vous emparer des livres que

je desire être en mon pouvoir. Esplandian y courut; mais en approchant de cette grotte, il fut attaqué brusquement par trois Géants, suivis de plusieurs Chevaliers de l'armée d'Alphorax; &, malgré sa valeur, il eût peut-être succombé, s'il n'eût été promptement secouru par ses compagnons, que le bruit du combat appela; & cette troupe, taillée en pièces, laissa le brave Esplandian maître de la grotte & des livres de Mélye.

Urgande les ayant en sa possession, les lut avec la plus grande attention, & s'étonna que cette Magicienne n'eût pas encore exécuté de plus grandes choses, & n'eût pas prévu l'évènement qui la rendoit sa captive.

Elle fit assembler les principaux Chevaliers ; & les faisant couvrir, au nombre de quarante, des armes brillantes & toutes pareilles qu'elle avoit apportées, elle combla les vœux d'Esplandian, en lui disant qu'il étoit temps qu'il se rendît près de l'Empereur de Grèce.

Dès le lendemain, ce Prince, suivi de la fidèle Carmelle, s'embarqua dans la grande Serpente avec Urgande & ses compagnons.

La Serpente, comme la première fois, s'arrêta près du port de Constantinople, jetant des feux brillans, qui ne causèrent alors que de l'admiration. Léonorine courut à son balcon avec la Reine Menoresse ; la plus vive émotion l'agitoit, mais l'im-

mobilité de la Serpente la faisoit soupirer. Urgande, Urgande, disoit-elle tout bas, que tu m'es cruelle ! Mais à peine avoit-elle fini ces mots, que la Serpente, déployant ses grandes aîles, sembla voler pour entrer dans le port ; un esquif parut sortir de ses flancs ; & Carmelle, suivie de plusieurs Demoiselles d'Urgande, vint, au son harmonieux des instrumens, débarquer au bas d'un perron qui conduisoit au palais de l'Empereur. Lorsque Léonorine la reconnut, sans la prudente Reine Menoresse qui la retint, elle eût volé pour la recevoir, & cette jeune Princesse ne put s'empêcher de dire à cette belle Reine, qu'elle méritoit bien que l'amour la punît de son indifférence, & du peu

de pitié qu'elle avoit de l'état présent de son cœur.

Carmelle ayant appris de la bouche même de l'Empereur tout le plaisir qu'il se faisoit de voir le fils du Chevalier à la verte épée, dès qu'elle fut de retour au vaisseau, Esplandian en descendit, donnant la main à la sage Urgande ; & les trente - neuf autres Chevaliers ayant entouré le Roi Armato, Mélye & le Gouverneur de Théfiphante, qu'ils conduisoient comme prisonniers, cette troupe brillante se rendit auprès de l'Empereur.

A peine commençoit - elle à s'approcher du palais, que l'Empereur vint au-devant d'Urgande avec toute sa Cour, & lui rendit les mêmes honneurs qu'à la plus grande Reine.

L'Empereur reconnut facilement Esplandian, pour être le fils du Chevalier à la verte épée; jamais ressemblance ne fut plus frappante que celle de ce jeune Prince avec Amadis. Après l'avoir embrassé tendrement, il le présenta lui-même à Léonorine. Esplandian aussitôt mit un genou en terre : Madame, lui dit-il, je viens acquitter la parole que vous reçûtes du Chevalier à la verte épée; mais après avoir rempli ses ordres, je viens jurer à vos pieds, comme votre Chevalier, de suivre à jamais les vôtres. A ces mots, il s'approcha d'elle pour baiser sa main; Léonorine la retira, feignant un courroux qu'elle étoit bien éloignée de sentir : Vous avez, Seigneur, lui dit-elle, montré

ſi peu d'empreſſement pour acquitter la promeſſe d'Amadis, que vous m'avez fait croire que ce n'eſt qu'aux loix de la Chevalerie que nous devons aujourd'hui votre préſence. Eſplandian eût été bien cruellement ému par ce que lui répondit Léonorine, s'il n'eût trouvé dans ſes yeux (qui démentoient ſa bouche) tout ce qu'un amant peut y voir de plus tendre. Le bon Empereur, trompé par la feinte colère de ſa fille, voulut lui faire quelques reproches ſur l'accueil qu'elle faiſoit au fils d'Amadis; mais Urgande en ſouriant mit fin à cette légère querelle: Madame, dit-elle à Léonorine, que pouvoit faire de plus pour vous, un Chevalier qui vous conſacre ſa vie? N'a-t-il pas déja

bravé les plus grands périls pour ſe rendre digne de vous ? Oui, Madame, j'oſe vous répondre d'un Chevalier que l'appareil de la mort, que l'aſpect même d'une tombe ne pouvoient empêcher d'être ſenſible à vos charmes & de vous adorer. Léonorine rougit; &, connoiſſant avec quelle adreſſe Urgande lui rappeloit ſa première entrevue avec Eſplandian, elle feignit de s'appaiſer, & préſenta ſa belle main à ce Prince. Les faveurs de l'amour n'ont d'autre prix que celui que le cœur leur donne : à l'inſtant où l'amoureux Eſplandian baiſa la main de ſa Léonorine, ſon ame heureuſe & paſſionnée ne deſiroit rien de plus; il ſe crut payé de tout ce que l'amour lui faiſoit ſouffrir depuis ſi long-temps.

Jusqu'alors l'Empereur, occupé d'Esplandian, n'avoit pas fait attention aux compagnons de ce Prince, parmi lesquels Armato paroissoit désarmé; Urgande l'en fit appercevoir, & ce Prince répara sur le champ cet oubli, avec cette politesse qui caractérisoit la Cour de Grèce: il courut chercher une épée brillante de pierreries; &, la ceignant lui-même au Roi de Turquie: Mon frère, lui dit-il, puissent nos différends être bientôt terminés! vivez, en attendant, mon égal en cette Cour. Quoique l'affreuse Mélye lui causât une espèce d'horreur, il crut devoir des égards à son illustre naissance; mais Mélye parut insensible à ses prévenances, & ne les paya que par un air sombre.

& dédaigneux, & par un ſilence obſtiné.

L'Empereur crut auſſi devoir récompenſer les grands ſervices qu'il avoit déja reçus de Frandolo depuis le commencement de la guerre, & le déclara grand Amiral de toute la Grèce.

Les jours ſuivans furent remplis par des fêtes brillantes; la patrie d'Homère étoit toujours fertile en Poëtes ſublimes comme en Artiſtes célèbres, & les compagnons d'Eſplandian étoient bien agréablement occupés des merveilles que la Cour de Grèce offroit de tous côtés à leurs yeux. Pour Eſplandian & Norandel, un intérêt bien plus vif encore les attachoit ſur les pas de Léo-

norine & de la Reine Menoresse. Norandel, jusqu'alors insensible, n'avoit pu voir cette jeune Reine sans éprouver ce sentiment qu'on ne peut exciter dans son ame, & qu'on peut encore moins détruire. Norandel avoit fait la même impression sur le cœur de Menoresse : tous les deux étoient jeunes, aimables, & n'avoient rien aimé. Si quelquefois Menoresse, effrayée de l'état cruel où l'absence d'Esplandian faisoit tomber son amie, s'étoit proposée de ne courir jamais le risque d'essuyer les mêmes peines, le bonheur vif & pur dont elle la voyoit jouir depuis quelques jours, se peignoit encore plus vivement à ses yeux. Eh ! quelle est l'ame sensible, lorsqu'elle commence

à ne se plus défendre qu'avec peine, qui puisse n'être pas émue & ne pas céder au penchant qui l'entraîne, lorsque deux amans heureux lui font connoître ces charmes sans cesse renaissans qui marquent tous les instans de leur vie ? Ménoresse aima ; Norandel mérita d'apprendre son bonheur de sa bouche, & l'un & l'autre en devinrent encore plus aimables & plus chers à Léonorine & à son amant. L'Empereur voyoit avec attendrissement s'accroître de jour en jour une passion que ces deux Princesses tâchoient en vain de lui cacher ; il n'avoit d'autres vues que celle de faire leur bonheur ; &, loin de chercher à faire taire le bruit public qui présageoit la prochaine union

de

de la Princeſſe de Grèce avec l'héritier de la Grande-Bretagne, il écoutoit avec plaiſir ceux de ſa Cour qui lui parloient de cette belle alliance : il fut confirmé dans le deſſein de l'accomplir par la ſage Urgande ; & la naiſſance, le courage & les vertus de Norandel le déterminèrent en faveur de ce Prince, à lui donner ſa nièce la Reine Menoreſſe.

Les deux Princeſſes ignoroient encore le ſort que l'Empereur leur deſtinoit, & les efforts qu'elles faiſoient contre elles-mêmes pour cacher leurs ſecrets ſentimens, les flattoient encore de pouvoir y réuſſir. Leur frayeur fut extrême, un jour que l'Empereur demandoit, en leur préſence à la ſage Urgande, d'expliquer le

ſens des paroles qu'il voyoit gravées aux pieds de la belle ſtatue de Jehova; ces paroles portoient : *Le ſerf de la ſerve aura ici ſépulture, & la vie ſera reſtituée par qui ſouffre peines mortelles.* Urgande ſe tourna du côté d'Eſplandian & des deux Princeſſes, qu'elle regarda quelques inſtans en ſouriant; mais leur voyant baiſſer les yeux : Seigneur, dit-elle promptement à l'Empereur, le vrai ſens de ces paroles eſt accompli; vous avez donné la riche tombe à Carmelle pour inhumer Matroco; il fut ſerf de la ſerve tant qu'il fut plongé dans l'erreur, & la vie lui fut reſtituée lorſqu'il mérita par ſa belle mort de jouir de la béatitude éternelle. L'Empereur fut ſatisfait de

cette explication ; & le moment d'après, les deux Princeſſes (ſans oſer dire un ſeul mot) prirent leur temps pour ſerrer doucement la ſage Urgande dans leurs bras.

Occupé du ſoin de plaire à cette illuſtre Féę, l'Empereur fit préparer pour elle une nouvelle fête dans le beau parc du château de Valdéen. Malgré le chagrin qu'Armato ne pouvoit cacher en ſe voyant toujours prisonnier, & malgré le ſilence & le dédain de Mélye, l'Empereur, à l'ordinaire, les avoit conviés tous les deux à cette fête. On avoit tendu de riches tentes dans une vaſte prairie, où l'on avoit raſſemblé des ſpectacles & des jeux également magnifiques & galans ; ce fut alors que

Mélye, parlant pour la première fois, dit d'un ton assez doux à la Fée Urgande : Je m'étonne, Madame, que dans une si belle fête, vous ne vous plaisiez pas à l'embellir encore par quelques-uns de ces prodiges agréables qu'il vous est si facile de former. Ah! Madame, dit Urgande, c'est de vous que cette brillante Cour doit l'attendre; & je me garderois bien d'exercer quelque pouvoir en votre présence, sachant combien le vôtre est supérieur au mien. L'état où je suis, Madame, dit Mélye, ne doit pas le laisser croire; d'ailleurs, je me trouve privée de tous mes livres, & sans eux, je ne peux marquer ma reconnoissance de tout ce que j'éprouve d'obligeant dans cette Cour.

La belle ame d'Urgande n'étoit point défiante ; ſon premier mouvement fut de croire que ſes bons procédés pour Mélye, & ceux de toute la Cour, avoient touché le cœur de cette dangereuſe Fée ; elle eut l'imprudence d'offrir à Mélye celui qu'elle voudroit choiſir parmi les livres qu'Eſplandian avoit enlevés de la grotte : Mélye prit celui qui portoit le nom de Médée, & s'avançant quelques pas dans la prairie avec le Roi Armato & la Fée Urgande, elle fit tout-à-coup une conjuration ſi forte, qu'un nuage noir & immenſe ſe précipita ſur la prairie ; il en ſortit un charriot attelé par deux dragons qui vomiſſoient des flammes ; & tout-à-coup, Mélye & Armato enlevant

Urgande, ils la placèrent au milieu d'eux dans le char, qui, s'élevant de terre, disparut bientôt dans les airs. Au moment de la conjuration de Mélye, l'Empereur & toute sa Cour avoient été saisis d'un engourdissement absolu; le seul Esplandian, à l'abri de tout enchantement par son épée, n'étoit malheureusement alors occupé que de Léonorine, & ne put accourir à temps pour s'opposer à ce funeste enlèvement.

L'Empereur désespéré reprit ses sens. Dès que le char fut disparu, personne ne douta que Mélye n'eût conduit le Roi Sarrasin & sa prisonnière dans la ville de Thésiphante, où le Prince Alphorax, fils d'Armato, commandoit l'armée Turque qui la défendoit.

La reconnoissance qu'Esplandian devoit à la sage Fée sa bienfaitrice, ne lui permit pas de différer un moment à voler à sa délivrance; & quelque douleur mortelle que Léonorine sentît en le voyant s'éloigner d'elle, son cœur étoit trop généreux pour ne le lui pas permettre. Norandel reçut en soupirant la même permission de sa chère Menoresse; & tous les deux, suivis de leurs compagnons, coururent en armes vers le port, où la grande Serpente poussoit des gémissemens douloureux, & levoit ses aîles en entr'ouvrant ses flancs pour les recevoir.

Dès qu'ils furent embarqués, la serpente, en continuant de jeter des cris qui retentissoient jusqu'au fond du

Bosphore, vogua si rapidement, qu'en deux jours elle aborda dans le port de la Montagne défendue : c'est-là qu'Esplandian, déja maître d'Alpharin & de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, fit, en diligence, tous les préparatifs nécessaires pour aller assiéger celle de Théfiphante.

Alphorax s'occupoit, dans cette ville, à la mettre en défense, en attendant les nombreux secours qui devoient bientôt lui former une nouvelle armée, & le mettre en état d'attaquer ses ennemis ; de quelle surprise & de quelle joie ne fut-il pas saisi, en voyant le char qui portoit Mélye fendre les airs, descendre rapidement sur la grande place de l'hy-

podrome, & qu'il en vit ſortir le Roi Armato ſon père, Urgande & Mélye ? Mes neveux, leur dit-elle, mettez-vous en état de vous venger & de porter la guerre dans la Grèce, & la mort & la flamme dans la Montagne défendue. Urgande, dit-elle à cette malheureuſe Fée, je ne t'ôterai pas la vie, parce que je reconnois que tu m'as bien traitée lorſque j'étois ta priſonnière; mais pour t'ôter les moyens de nuire à ma famille, je te condamne à garder une priſon éternelle. A ces mots, ſans écouter les repréſentations d'Urgande, elle l'entraîna dans une forte tour, & forma des conjurations aſſez fortes pour qu'un nuage impénétrable ne permît l'accès de cette tour qu'au

ſeul Armato. Mélye, remontant alors ſur ſon char, fut ſe renfermer dans ſa caverne.

Armato n'abuſa point du pouvoir qu'il avoir ſur Urgande, & lui porta dans ſa priſon tout ce qui pouvoit diminuer l'horreur de ce ſéjour, & contribuer à lui faire ſupporter ſa captivité.

Armato fut quelques jours ſans rien entreprendre; & ne ſe trouvant point en état de reprendre les fortes villes d'Alpharin & de Galatie, il envoya des couriers dans tout le Levant aux Princes ſes alliés, en les conjurant de raſſembler toutes leurs forces, & d'accourir à Théſiphante, non-ſeulement pour chaſſer les Chrétiens de la Turquie, mais pour aller

ravager la Grèce, & faire triompher l'étendard de Mahomet au milieu de la capitale de l'Orient.

Eſplandian fut bientôt informé de cette nouvelle par Belleris, Talanque & Manéli. Ces trois Chevaliers, deux jours avant ſon retour à la Montagne défendue, s'étoient avancés vers Théſiphante pour faire quelques priſonniers qui puſſent les inſtruire de l'état de la place; mais s'étant par haſard approchés de la fontaine aventureuſe, ils furent retenus pluſieurs jours dans le bois qui l'entouroit, par les enchantemens que Mélye avoit attachés à cette fontaine : mille preſtiges différens, tantôt leur faiſoient voir des Chevaliers orgueilleux qu'ils vouloient punir,

& qui ne se trouvoient être, au moment de se battre, que des ombres vaines & légères; tantôt ils se mettoient en défense contre des monstres furieux qui paroissoient vouloir les attaquer : ils commençoient à reconnoître que tout ce qui les arrêtoit depuis près de trois jours, n'étoit qu'une illusion ; & Talanque & Maneli s'avançoient déja pour achever de traverser le bois, lorsqu'à la sortie d'un buisson épais, Talanque apperçut deux jeunes enfans de seize ans, qui se baignoient toutes nues dans un bassin que la fontaine avoit formé naturellement dans son cours : la charmante Juliande, mère de Talanque, ne parut point plus belle aux yeux de Galaor son père, que l'une

des deux ; Maneli courut au cri d'admiration que jeta fon compagnon, & bientôt ce fils de Cildadan éprouva tout ce que fon père avoit fenti pour Solife. Talanque & Maneli ne croyoient point aux Nayades ; & ces deux jeunes perfonnes s'étant mifes à chanter avec une voix divine des vers à la louange de la Chevalerie, ces fons enchanteurs & leur beauté leur firent croire qu'elles devoient être des Syrènes. Belleris qui les joignit en ce moment, & qui poffédoit les ouvrages d'Homère, les confirma dans cette opinion ; &, comme le plus vieux & le plus indifférent, il fit tous fes efforts pour entraîner fes compagnons ; mais à l'inftant même les deux jeunes per

ſonnes, en folâtrant dans la fontaine, leur apprirent bien agréablement que ces corps charmans & dignes d'Hébé ne finiſſoient point en queue de poiſſon. Quel moment, quel ſpectacle enchanteur pour le digne fils de Galaor ! Il ne raiſonne plus ; il ſaute à terre, jette ſa lance, ſon caſque & ſon bouclier ; il arrache avec impatience le reſte de ſes armes : il eſt imité par le fils de Cildadan ..... A l'égard du prudent Belleris, il prend la bride de leurs chevaux, reſte tranquille pour voir la fin de cette aventure, en ſe tenant prêt à défendre ſes compagnons.

Les deux jeunes filles ne paroiſſent pas fort effrayées de voir Talanque & Maneli prêts à ſe précipiter dans le

baſſin. D'abord, elles ont l'air de s'oppoſer à leur deſſein ; mais ce n'eſt qu'en arrachant des fleurs, ou puiſant de l'eau dans une nacre, & leur jetant l'une & l'autre au viſage, qu'elles ſe défendent d'une entrepriſe qu'elles n'ont point l'air de craindre. Cependant, à l'inſtant que les deux Chevaliers s'élancent dans le baſſin, en leur tendant les bras en riant, elles commencent à s'éloigner à la nage. L'onde étoit bien pure, &, dans ce moment, elles deviennent encore plus belles ; cependant elles cachent une partie de leurs charmes dans des touffes de roſeaux, où les deux Chevaliers les pourſuivent. A chaque inſtant ils s'élancent pour les ſaiſir ; bientôt les touffes de roſeaux, devenues

plus rares dans le lit de la fontaine, ne leur laiſſent plus d'aſyle. Elles ſemblent ſe cacher dans les deux dernières touffes qui dépaſſoient de quelques pieds l'extrémité du bois. Talanque & Maneli font de nouveaux efforts, s'élancent, embraſſent ces roſeaux : hélas ! ils ne ſaiſiſſent que deux groſſes carpes dorées qui gliſſent dans leurs bras, s'échappent & ſe replongent dans l'eau ; tout diſparoît à l'inſtant ; ils ſe trouvent enfoncés dans l'eau bourbeuſe d'un étang, & des éclats de rire immodérés retentiſſent dans les airs. Belleris qui les avoit ſuivis, ne put s'empêcher d'y joindre les ſiens. Ah ! pauvres Chevaliers, ce ne fut point l'amour qui vous punit ; ce trait affreux ne pou-

voit partir que de la vieille Mélye. Urgande eût été moins trompeuse & plus compatissante pour le fils de Galaor.

On se peindra sans peine quelle fut la confusion & le dépit des deux Chevaliers. Quel passage cruel & subit de l'espérance & des transports les plus vifs, à la mortelle langueur où la fin de cette illusion délicieuse les plongea! Ce qui leur étoit resté de leurs vêtemens, & leurs bras étoient salis de boue. Belleris en eut pitié; ce fut par son secours qu'ils s'arrachèrent pesamment de la fange de cet étang, & qu'ils reprirent leurs armes, en suppliant ce Chevalier de cacher leur aventure, dont ils se promirent bien de se venger avec

honneur, lorsque quelqu'autre illusion moins magique que celle de Mélye, les dédommageroit de celle qu'ils venoient d'essuyer.

Esplandian ignora quelque temps ce que ses compagnons avoient éprouvé; ce fut sur le rapport de quelques jeunes Demoiselles, que Talanque avoit rencontrées prêtes à rentrer dans Théfiphante, qu'il apprit au fils d'Amadis & la captivité d'Urgande dans une tour enchantée, & les grands préparatifs que faisoit Armato.

Il eût été téméraire d'entreprendre le siége de Théfyphante dans ce moment; il ne s'occupa donc qu'à bien conserver ses premières conquêtes, & à mettre la Montagne dé-

fendue dans un état de défenſe redoutable à ſes ennemis.

Le corſaire Creſcelin, neveu de l'ancien Grand-Amiral de Grèce, aborda deux jours après à la Montagne défendue, & confirma la nouvelle de la flotte immenſe qu'Armato raſſembloit près de l'Iſle de Tenédos. Ce jeune Corſaire, entraîné par la fougue de l'âge, & par le deſir de ſe ſignaler, exerçoit depuis un an le métier de pirate ſans l'aveu de ſon Empereur; mais au moment où les Turcs menaçoient d'attaquer ſon Souverain, il courut à la Montagne défendue pour prier Eſplandian de le faire rentrer en grace près de ſon maître. Ce Prince, qui connoiſſoit le courage de Creſcelin, lui promit

non-ſeulement ſes bons offices ; mais, plein de confiance dans la bonté de l'Empereur, il chargea Creſcelin d'une lettre pour ce Prince ; & , ſe ſervant des ſix galères bien armées que ce corſaire avoit amenées, il fit embarquer avec lui Norandel, Talanque, Ambor, Maneli, Belleris, & preſque tous ſes Chevaliers, pour aller au ſecours du père de Léonorine ; il ne fit reſter près de lui que le Roi de Dace, Enil, & le nombre de Chevaliers néceſſaire pour garder les principaux poſtes de la Montagne défendue.

L'arrivée de Norandel à Conſtantinople coûta bien des larmes & des regrets à la belle Léonorine ; & ce ne fut pas ſans ſe plaindre, mais avec

douceur, qu'elle vit briller la joie la plus vive dans les yeux de la Reine Menoreſſe. L'amour ne perd jamais rien de ſes droits, & le bonheur d'une amie rappelle malgré ſoi celui dont on eſt privé par l'abſence d'un objet aimé. Léonorine crut cacher ſes ſecrets ſentimens aux compagnons d'Eſplandian, en feignant de la colère de ce qu'il ne les avoit pas accompagnés; mais, lorſqu'ils lui dirent que toute l'Anatolie étoit en armes & prête à fondre ſur la Grèce & ſur la Montagne défendue, qu'il conſervoit pour elle comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, elle ne put leur montrer que ſa vive inquiétude des périls où, peut-être, il alloit être expoſé.

Tandis que l'Empereur de Grèce raſſembloit ſes forces pour réſiſter aux Barbares prêts à l'attaquer, Eſplandian travailloit à s'aſſurer les ſecours les plus prompts & les plus puiſſans. Il choiſit Enil pour l'envoyer à Rome avertir l'Empereur ſon oncle du péril que couroit la Chrétienté ; & la navigation d'Enil ayant été heureuſe, le Chevalier arriva bientôt dans l'Empire Romain, après avoir été porter en Sardaigne le même avis au Roi Floreſtan. Les deux oncles d'Eſplandian ne balancèrent pas à raſſembler toutes leurs forces ; &, les ayant jointes enſemble, une flotte nombreuſe fut promptement équipée pour porter cette belle & nombreuſe armée ſur les côtes de la Grèce.

Ce fut le fidèle Chevalier Gandalin qu'Esplandian préféra pour l'envoyer dans la Grande - Bretagne & dans la Gaule; il savoit à quel point il étoit cher à ces deux Cours, & qu'il seroit reçu d'Amadis & d'Oriane comme un véritable frère. Gandalin devoit aussi demander à Galaor, Bruneau, Grasandor & Quedragant, de reprendre les armes qu'ils avoient long - temps portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens *.

La navigation de Gandalin fut bien plus longue & plus périlleuse que

* On nommoit alors Anatolie, le pays où les sectes Mahométanes d'Omar & d'Hali règnoient.

celle d'Enil; cependant, un vent favorable l'ayant porté jusqu'aux caps de l'Europe & de l'Afrique, il traversa le détroit; quelques jours après, il découvrit les côtes blanches de la grande Isle d'Albion, & son navire entrant dans le fleuve Tamesis, il aborda près de Mirefleur, où séjournoient alors Amadis & Oriane, pour rendre les soins les plus tendres à la Reine Brisene, dont la mauvaise santé leur causoit de vives inquiétudes.

Gandalin fut reçu dans les bras d'Amadis comme Esplandian l'avoit prévu; le grand cœur de ce Héros fut vivement ému par le récit de Gandalin, & les ordres les plus prompts furent envoyés de tous côtés, pour

que

que l'armée & la flotte qu'il vouloit commander lui-même, fût prête à se mettre en mer à la fin du mois.

Pendant ce temps-là, Gandalin, admis dans la société particulière d'Amadis, d'Oriane & de la Demoiselle de Danemarck, se plaisoit à leur rappeler les premiers événemens de leur jeunesse. Le vieux Grumedan retraçoit les exploits presqu'incroyables d'Amadis, & n'oublioit pas de rapporter aussi les siens. Pour la Demoiselle de Danemarck, elle ne leur parloit que de leurs amours, & la belle Oriane n'étoit jamais distraite en l'écoutant; elle la faisoit souvenir des moindres circonstances; l'une & l'autre peignoient le bois & les gazons où la belle Oriane se vit hors du pou

voir du barbare Arcalaüs ; la petite porte du jardin de Mirefleur n'étoit point oubliée. Cependant ces eſpèces de converſations rendoient ſouvent la ſoirée plus courte : Amadis & Oriane les ſuivoient d'abord avec intérêt, mais preſque toujours cet intérêt augmentoit par degrés : leurs yeux ſe rencontroient, les belles mains d'Oriane étoient tendrement preſſées par celles d'Amadis ; un certain ſourire, qui n'eſt connu que par l'amour heureux, terminoit leurs propos ; Amadis entraînoit, ſans effort, ſa chère Oriane ; ils diſparoiſſoient : le bon Grumedan & la Demoiſelle de Danemarck reſtés ſeuls, bâilloient & ſoupiroient, en ſe diſant : Ces époux-là ſont bien heu-

reux. Oriane, un soir ayant eu la curiosité d'écouter ce qu'ils se diroient quand elle seroit partie, les entendit envier son sort, & vit que tous deux se retiroient tristement dans leur chambre. Elle crut trouver le moment favorable pour l'exécution d'un projet que, depuis long-temps, elle avoit formé: Mes amis, leur dit-elle, en les rappelant tous deux, mes vœux seroient comblés si je pouvois assurer le sort & la félicité des deux personnes qui nous ont toujours été les plus utiles & les plus chères. Amadis qui suivoit Oriane, mais que l'aventure du coupable Galepan retenoit pour proposer la Demoiselle de Danemarck à Gandalin, fut très-aise qu'Oriane eût hasardé de leur parler la première

de cette alliance; il dit à l'un & à l'autre tout ce qu'il crut de plus fort pour les persuader qu'étant pénétrés d'estime l'un pour l'autre, si leur union ne devoit pas avoir pour eux cet attrait si vif, & des transports si sujets à s'éteindre, elle auroit toujours la douceur & la solidité de l'amitié la plus tendre; il leur offrit des domaines si considérables, & des honneurs si distingués dans sa Cour, que l'un & l'autre ne purent résister aux instances de deux personnes qui leur étoient les plus chères. Vous pouvez disposer d'une vie que je vous ai consacrée, dit Gandalin. Oriane, à ces mots, sans presque donner le temps de se reconnoître à la Demoiselle de Danemarck, lui prit la main

& la présenta à Gandalin, qui la reçut avec tendresse; tous les deux prononcèrent ensemble le premier serment d'être à jamais unis. Le lendemain matin Amadis déclarant Gandalin Comte des Isles méridionales de la Grande-Bretagne, & grand-Ecuyer, il le conduisit à l'Autel; & la Reine Oriane fit le même honneur à la Demoiselle de Danemarck.

Nous serions bien affligés de douter que cette union ne fût toujours parfaitement heureuse; elle parut l'être à toute la Cour; & les nouveaux époux, plus chers que jamais à ceux qui l'avoient formée, continuèrent à mériter également l'estime publique.

Amadis proposa vainement à Gandalin de charger un autre Chevalier

d'aller en Gaule, & près des Princes dont Esplandian attendoit le secours. Non, non, Seigneur, lui répondit-il, je suis bien plus accoutumé à vous servir & les Princes de votre race, qu'au nouvel état que vous m'avez fait prendre; & je suis sûr que mon épouse vous est trop attachée, pour souffrir qu'un autre m'enlevât l'honneur de remplir une commission pareille. Amadis conservant toujours quelques petits scrupules, & la nouvelle Comtesse Gandalin en ayant senti renaître aussi quelques-uns, ils jugèrent que, quoique Gandalin ne parût point s'en être formé, rien n'étoit plus sage que de ne le point presser; & l'un & l'autre, après les adieux les plus tendres, virent Gan-

dalin s'embarquer pour aller achever son message.

Amadis continuoit à presser son départ & celui de son armée : Oriane en soupiroit ; mais le tendre intérêt qu'elle prenoit à son fils, & l'élévation de son ame, ne lui permirent pas de s'opposer aux grands desseins d'un Héros dont la gloire ne devoit souffrir nulle atteinte. Ce fut elle-même qui laça les armes d'Amadis le jour de son embarquement ; leurs adieux furent bien tendres, leurs larmes coulèrent & se confondirent sur leurs joues. Amadis monta sur son vaisseau ; & ceux de sa flotte, prêts à lever l'ancre, attendirent qu'il eût fait la revue de son armée, & qu'il donnât le signal de mettre à la voile.

Pendant qu'Amadis formoit les différentes divisions de sa flotte, un esquif qui sortoit de l'abri d'un rocher de la côte, en faisant force de rames, vint joindre son vaisseau; il en sortit deux Chevaliers la visière baissée, & couverts d'armes simples & sans aucunes devises, qui demandèrent avec instance d'être reçus sur son bord. Amadis leur fit descendre l'échelle, qu'ils montèrent avec quelque peine; & leur ayant demandé leur nom en langue Celtique, l'un d'eux, qui feignit de ne le point entendre, lui présenta pour réponse un écrit en langue Grecque, qui portoit qu'ils étoient Chevaliers, & qu'ils desiroient le servir, & qu'ils ne pouvoient se faire connoître que

lorsque la flotte auroit perdu de vue les côtes de la Grande-Bretagne.

Amadis n'insista pas, les reçut honorablement, & les deux Chevaliers s'assirent sur le tillac, jusqu'au moment où la flotte, portée par un vent favorable, se trouvoit déja presque vis-à-vis les côtes de la Grande Aquitaine; alors, abaissant la mentonnière de leurs casques, d'où de longues barbes blanches tombèrent sur leur poitrine, ils s'avancèrent les bras ouverts. Quelle fut la surprise d'Amadis, en reconnoissant dans ces deux vieillards le Roi Lisvard, & le brave & bon Grumedan! Par Saint Georges, mon fils, dit le vieux Roi, nous voulons mourir comme nous avons vécu: quelques Sarrasins tom-

beront encore sous le tranchant de nos épées ; & , si nous tombons sous le leur , que peut-il arriver de plus heureux à deux vieux guerriers tels que nous , que de mériter la palme du martyre , en défendant l'étendard de notre sainte Foi ? Amadis , pénétré d'attendrissement pour ces généreux vieillards , les serra tour-à-tour dans ses bras , & voulut remettre le commandement de l'armée à Lisvard ; mais ce Prince ne voulut jamais l'accepter : Il est bien juste que vous me commandiez , dit-il , après m'avoir non-seulement vaincu les armes à la main , mais de plus après avoir dompté dans mon ame un orgueil qui l'avoit souvent rendue coupable.

Tandis qu'une navigation heureuse portoit la flotte d'Amadis vers le grand détroit qu'elle devoit passer pour s'approcher de la mer Egée, Gandalin faisoit force de voiles pour aborder sur les côtes de la Gaule. Une tempête assez forte, & son vaisseau démâté, ne lui permettant pas de tenir la mer, il se trouva très-heureux de se réfugier dans l'embouchure d'un grand fleuve dont le cours arrose la Neustrie ; &, ne voulant plus courir les risques d'être retardé par ceux de la mer, il prit le parti d'achever son voyage par terre. Il suivit la rive droite de ce même fleuve, &, pendant deux jours de marche, il admira la fertilité des belles campagnes qu'il traver-

soit. Vers la fin du second jour, étant arrivé sur le haut d'une montagne élevée, il découvrit une vaste & belle vallée qui s'étendoit au loin; & ce qui restoit du jour lui permettant d'aller chercher un asyle pour la nuit dans un des villages de cette vallée, il sortit du pays des Sartriens, pour entrer dans celui des Francs. Il poursuivit sa marche, & ne s'arrêta que lorsque le soleil eut disparu sous l'horizon. Gandalin s'informoit déja des habitans d'un village dans quel hospice il pourroit descendre, lorsqu'un vieillard encore assez verd pour son âge, le pria de s'arrêter chez lui : Sire Chevalier, lui dit-il, je vois à vos armes que vous êtes étranger; si vous desirez vous rendre

dre à la Cour du Roi de Gaule, vous êtes encore à quatre lieues de sa résidence; acceptez un asyle que vous offre un vieillard qui suivit long-temps la même profession que vous. Gandalin se rendit avec l'air du plaisir & de la reconnoissance à cette invitation. Tout annonçoit dans la maison du vieillard la simplicité des moeurs du maître : cette douce familiarité qui n'exclut point la politesse, s'établit promptement entre les deux Chevaliers; & Gandalin, fatigué d'une longue marche, fut conduit dans un appartement, où bientôt ses yeux furent fermés par le sommeil. S'étant réveillé dès que le soleil parut sur l'horizon, il ouvrit sa fenêtre, & vit avec quelque sur-

prise que cette petite maison dominoit sur de vastes jardins bien cultivés, & sur l'étendue de la riche vallée qu'il avoit observée la veille.

Cette longue vallée étoit terminée sur ses flancs par des côteaux couronnés d'arbres ; la pente douce de ces côteaux étoit ornée par plusieurs temples & quelques beaux châteaux ; un entr'autres qui fut long-temps l'habitation des plus anciens Héros de la Gaule, commandoit à cette vallée, à laquelle il avoit donné son nom. Le vieillard, qui se rendit dans ce moment près de Gandalin, se plut à lui faire remarquer toutes les différentes beautés réunies dans cette vallée ; une immense quantité d'arbres couvroit une partie de son in

térieur ; le parfum des fleurs, dont alors ils étoient couverts, embaumoit l'air, & le rendoit plus élastique & plus salutaire. Bientôt les groupes multipliés des habitans qui se répandirent dans cette vallée, semblèrent l'animer. La jeunesse, lui dit le vieillard, y trouve sans cesse du travail, des fleurs, ou des plaisirs : les chefs de familles viennent y rendre grace à l'Eternel qui bénit leur culture, & qui près de la Capitale leur laisse voir la nature dans tout son éclat & sa simplicité. Les vieillards y viennent comme moi respirer un air pur qui ranime leurs ressorts ; nos yeux satisfaits par l'aspect de la nature toujours fleurie ou féconde, ne nous font naître que

des idées riantes ; l'activité des habitans, le succès rapide de leur culture, éloignent de nous la triste image de la destruction.

Gandalin suivit le vieillard dans l'intérieur de sa maison, & celui-ci finit par le conduire dans un grand cabinet. Vous voyez, lui dit-il, mon dernier asyle ; c'est ici qu'élevant souvent mes vœux à l'Eternel, je le remercie de ses bienfaits. Heureux dans ma famille, recherché souvent encore par des amis éclairés & vertueux, je me dis sans cesse : Prestiges de toutes espèces, passions tyranniques, vous ne pouvez plus rien sur moi.

Gandalin fut ému par ce peu de mots que le vieillard prononçoit avec

feu ; mais il ne put s'empêcher de lui demander par quel hafard tant de chofes fi différentes entr'elles fe trouvoient réunies dans fon cabinet. Ces armes, dit le vieillard, me font toujours chères, après les avoir portées plus de cinquante ans avec honneur : ces recueils de minéraux font le fruit de mes recherches : ces machines, ces inftrumens, & cette partie de livres qui traitent des fciences exactes, occupent une partie de mes momens : ces Poëtes, ces Romanciers amufent les autres. Vous êtes peut-être furpris de ne trouver ici qu'un petit nombre de livres de Philofophie ; mais je crois qu'à mon âge on ne doit plus la chercher que dans fon cœur : j'eftime d'elle tout

ce qui tend à nous rendre meilleurs & plus tranquilles; mais j'ai presque pitié des vains efforts qu'elle fait dans la recherche de la vérité, dès que les subtilités où le Métaphysicien ou le Géomètre transcendant l'élèvent, cessent d'avoir la nature & les faits pour base, & dès que le produit de ce travail ne peut conduire qu'à des conjectures. J'ai peut-être fait quelques efforts heureux pour connoître les grands ressorts de la nature; mais je suis si peu sûr moi-même du succès de mon travail, que je m'amuse maintenant à faire des contes. Le bon Gandalin savoit beaucoup mieux se battre que discuter; il crut que le vieillard avoit raison, parce qu'il se prenoit d'amitié pour lui; & si le

bonhomme avoit eu l'amour-propre de se faire des sectateurs, il en eût fait un de Gandalin; mais le vieillard se bornoit à rendre son existence heureuse, & n'imaginoit pas qu'il fût possible d'enseigner les moyens dont il s'étoit servi pour y parvenir.

Gandalin, très-content de son hôte, étoit prêt à prendre congé de lui pour se rendre à la Cour de Périon, lorsqu'un homme qui revenoit de la Capitale leur dit que ce Prince en étoit absent depuis quelques jours, & ne devoit y revenir que le lendemain. Le vieillard saisit cette occasion d'engager son hôte à passer le reste du jour avec lui. Gandalin y ayant consenti, Sire Chevalier, lui dit le vieillard, si vous voulez ache-

ver de connoître les mœurs des habitans de cette vallée, accordez-moi de vous la faire parcourir. Je devois passer cette journée avec un de ceux de mes-amis qui contribuent le plus au bonheur de ma vie, & qui me défendent d'une misanthropie dans laquelle bien des injustices que les hommes m'ont fait essuyer, auroient pu me plonger; je suis sûr du plaisir qu'ils auront à vous recevoir, vous en aurez à les connoître; ils n'ont conservé des mœurs des anciens Francs, que leur candeur & leur vérité.

Tous les deux s'acheminent, & suivent une route verte qui serpentoit entre des vergers & des champs fertiles. Ils arrivent dans un autre

village où l'ami du vieillard habitoit; ils entrent dans la maison d'Isambert sans trouver personne : ses domestiques s'occupoient des travaux utiles qu'ils aimoient à se partager, & le sage maître de cette maison se reposoit sous un berceau dans le fond de ses jardins. Ils s'assirent, en l'attendant, dans un sallon que des vases de fleurs parfumoient, & où tout respiroit la simplicité. Un grand nombre de livres épars leur donnèrent la curiosité de les ouvrir. Un de ces livres contenoit les ouvrages d'Homère, un autre la doctrine d'Hermès; ils y trouvèrent aussi les doctes écrits d'Euclide & d'Architas, à côté des Fables ingénieuses de Locman, & du Jardin de roses de Pilpay. Un manuscrit de

Pyrrhon occupoit le milieu de la table, & paroiſſoit devoir être la lecture dont le matin Iſambert s'étoit occupé; mais le vieillard reconnoiſſant ſur la dernière feuille l'écriture de ſon ami, il ſe crut permis d'y jeter les yeux, & fit remarquer à Gandalin qu'elle contenoit les premières ſtrophes d'une Hymne à l'Etre des êtres. Ils euſſent peut-être porté plus loin leurs recherches, s'ils n'euſſent été frappés par les ſons harmonieux d'une lyre: c'étoit Iſambert qui ſe rapprochoit d'eux, en chantant les préſens de la nature, & les louanges que le vrai Philoſophe & l'homme content de ſon exiſtence doivent au Dieu puiſſant qui fait leur bonheur.

L'un & l'autre se gardèrent bien de troubler ces chants divins; & ces chants étoient déja finis, qu'ils écoutoient encore dans ce silence délicieux qu'observent l'ame & les sens, lorsqu'ils sont occupés & satisfaits; mais bientôt Isambert les appercevant, accourut près d'eux; & les abordant d'un air libre & poli, il embrassa le vieillard, & le remercia d'avoir conduit Gandalin dans son hermitage: un coup de sifflet fit paroître quelques domestiques, qui revinrent bientôt couvrir une table des plus beaux fruits de la saison. Gandalin n'avoit jamais passé de journée aussi délicieuse que celle-ci; son esprit naturel, & la simplicité de la conversation des deux anciens amis, le firent jouir des

charmes attachés à la communication des idées entre des gens éclairés & vertueux. Ifambert fe fentit naître une douce fympathie pour Gandalin; les ames fenfibles fe reconnoiffent entr'elles: Vous êtes digne, lui dit-il, de jouir d'une fête où mon cœur m'appelle aujourd'hui. Des enfans heureux que leurs parens viennent d'unir, vont célébrer la fête d'une mère qu'ils adorent; c'eft dans fes bras qu'ils vont lui rendre l'hommage de leurs nouveaux liens & de leur bonheur; fuivez-moi tous les deux. A ces mots, il les prend par la main, & les conduit entre les différentes habitations qui peuplent la vallée.

Gandalin admire de plus en plus la culture & l'accord qui paroît y

régner ; on croiroit qu'une ſeule & même famille en eſt occupée. Ils arrivent bientôt dans un beau village, où tout ſe prépare à diſſiper les ténèbres de la nuit ; des inſtrumens ruſtiques ſont les premiers qu'ils entendent ; une joie vive & naïve anime les habitans ; tous les âges paroiſſent être confondus : les jeunes gens ſaiſiſſent avec tendreſſe, mais d'un air libre, les auteurs de leurs jours ; ils leur prennent la main pour les entraîner à la danſe : l'aïeul rit, fredonne un vieux refrain, & frappe encore la terre de ſon talon, en ſuivant ſon petit-fils.

Ils traverſent enfin une cour ornée de feſtons, & pénètrent dans un grand ſallon brillant de lumière, &

par la beauté des Nymphes de la vallée. Sophiſtile, maitreſſe de cette maiſon, confondue entr'elles, les voyoit s'occuper autant que ſes enfans du ſoin de faire les honneurs de cette fête. Tout ce qui l'entouroit, occupé du deſir de lui plaire, ſembloit vouloir lui dérober l'embarras de mille ſoins attentifs, dont elle s'acquittoit avec grace.

Le milieu de cette ſalle étoit occupé par une cymbale d'une nouvelle invention, & dont les ſons étoient plus ſonores & plus doux que ceux des cymbales d'airain. Auſſi ſavantes que la Muſe de l'harmonie, auſſi modeſtes que les Nymphes de Diane, de jeunes amies des enfans de la maitreſſe de la maiſon, faiſoient,

tour-à-tour, parler cette cymbale ſous leurs doigts légers : une muſique délicieuſe fut le prélude de cette fête touchante.

Le concert fini, des berceaux de fleurs s'entr'ouvrent ; on entre ſous une tente immenſe ; quelques gradins de gazon y ſupportent un autel qui s'élève avec grace ; on y lit ces mots ſi ſacrés pour les ames vertueuſes & ſenſibles : *A l'amitié, à l'amour filial.* Les quatre heureux enfans de Sophiſtile entretiennent avec des parfums précieux un feu pur qui brûle sur cet autel ; une jeune Nymphe, ſous des habits de lin, s'avance avec un air tendre & modeſte, & chante une hymne à l'amitié ; ſes ſons retentiſſent dans tous les cœurs. Le

ſentiment, la poéſie ſublime de cette hymne font reconnoître Iſambert pour en être l'auteur ; mais bientôt de douces larmes coulent de tous les yeux, lorſque ces enfans terminent la fête, en voulant ſe jeter aux genoux d'une mère adorée, qui les reçoit dans ſes bras.

Le vieillard & Gandalin profitèrent, quoiqu'à regret, du moment où cette aſſemblée étoit ſi vivement émue, pour ſe retirer ; ils reprirent le chemin de la demeure du vieillard, d'où Gandalin partit le lendemain matin, après que l'un & l'autre ſe furent jurés l'amitié la plus durable. Gandalin, enchanté des mœurs Gauloiſes, ſe diſoit en lui-même, mes compatriotes Bretons ont bien

autant de courage & d'eſprit que les peuples de cette contrée ; mais ils n'ont pas la même aménité de mœurs : j'avoue même que, quoique leur air, ſouvent ſombre & taciturne, leur donne l'apparence d'une philoſophie plus réfléchie, ils ſont encore bien loin, non-ſeulement d'en faire le même uſage dans la ſociété, mais auſſi de mettre dans leurs idées un ordre auſſi précis, auſſi lumineux que celui qu'Iſambert m'a fait connoître dans les ſiennes. Tandis qu'il s'occupoit de ces réflexions, des tours élevées qu'il apperçut de loin au milieu d'une grande cité partagée par un beau fleuve, lui firent connoître qu'il approchoit de la Capitale. Il preſſa ſa marche pour ſe rendre près

de Périon, & hâter un ſecours que la poſition préſente de l'Empereur de Grèce rendoit bien néceſſaire; l'armée Turque aſſemblée près de Tenédos, paroiſſant déja près de Conſtantinople, & l'Empereur ayant reçu l'avis qu'une armée beaucoup plus nombreuſe encore étoit déja avancée juſqu'au Cap d'Abidos.

L'Empereur, forcé de reſter ſur la défenſive, en attendant les ſecours qu'il eſpéroit des Princes Chrétiens, fit tendre une grande chaîne qui fermoit le port de Conſtantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandolo, celle d'Elporſo à ſon neveu Gaſtiles, & la tour Aquiline à Norandel; Talanque & Manéli furent chargés de défendre les deux fortes

redoutes où la grande chaîne du port étoit attachée. Armato n'héſita plus à former le ſiége de Conſtantinople, dès que le fier Rodrigue, puiſſant Soudan de Liquie, eut joint ſon armée, avec un grand nombre de vaiſſeaux & de troupes aguerries, animées par l'eſpérance du pillage de la plus riche ville de l'Orient.

Cette flotte formidable s'avança vainement avec un vent favorable; &, précédée par de groſſes galéaſſes, dont la proue étoit armée de fer, la forte chaîne qui fermoit le port ſoutint leur choc, & le plus grand nombre de ces galéaſſes, briſées ou renverſées, couvrirent la mer de leurs débris.

La plus grande partie de l'armée

Anatolienne, forte de plus de cent cinquante mille hommes, étoit portée ſur des bâtimens plats; & celle de l'Empereur de Grèce n'étant pas aſſez forte pour garder des côtes d'un facile abord, Armato prit le parti d'abandonner l'attaque du port, qu'il laiſſa bloqué par ſes plus gros vaiſſeaux; &, deſcendant à terre avec le Soudan de Liquie, il forma promptement des lignes de circonvallation autour de Conſtantinople; &, reſſerrant cette cité le plus près qu'il lui fut poſſible, il fit conſtruire des tours de bois, & les machines propres à l'attaquer de vive force.

Dès les premiers jours du ſiége, l'audace de Rodrigue & d'Armato leur fit entreprendre de donner un

assaut général ; mais la valeur du brave Norandel, & celle des compagnons d'Esplandian, rendirent cet effort inutile ; & les Turcs, obligés de se retirer, après avoir perdu l'élite de leurs troupes, furent poursuivis jusqu'à leurs lignes, sans pouvoir défendre leurs machines, qui furent brûlées ou renversées par les Grecs, qui se retirèrent presque sans perte dans la cité. Armato, forcé de faire construire de nouvelles machines, & voyant son armée rebutée par la perte qu'il avoit faite dans l'assaut général, resta près d'un mois sans oser rien entreprendre.

Pendant ce temps l'audacieux Rodrigue, brûlant d'impatience de se signaler, Norandel vit arriver un ma-

tin, à la porte Aquiline qu'il défendoit, une Demoiselle conduite par deux hérauts d'armes; Norandel la reçut avec politesse, & prit de ses mains un parchemin roulé, scellé d'un grand sceau d'or: l'ayant promptement déployé, il trouva sur deux colonnes écrites, l'un en grec, l'autre en langue arabe, le cartel suivant.

Rodrigue, ami des Dieux, grand Soudan de Liquie, & défenseur de l'Alcoran, à toi qui te dis Chevalier de la grande Serpente, salut: Saches que le motif qui m'a fait passer la mer, est celui de venger l'injure que mon oncle Armato reçut dans cette contrée. Je regretterois que l'Empereur de Grèce pérît, que sa Capitale & son Empire fussent ravagés,

& que tu fusses entraîné dans leur ruine avant que je me sois éprouvé contre toi : je t'offre donc le combat seul à seul, où dix contre dix, & je te jure une entière sûreté. Fais-moi sur le champ une réponse dictée par l'honneur, & digne d'un Chevalier.

Norandel, dans l'absence d'Esplandian, courut se jeter aux genoux de l'Empereur avec Talanque, Maneli, Garnates du Val-Craintif, & plusieurs autres Chevaliers de la Grande-Bretagne ; il supplia ce Prince de lui permettre de réprimer l'orgueil du Soudan de Liquie, en le laissant accepter le combat de dix contre dix, & répondre à son cartel ; ce que l'Empereur ne put lui refuser. No-

randel, autorifé par ce grand Prince, répondit fur le champ au Soudan de Liquie.

Les Chevaliers Chrétiens, défenfeurs de la vraie foi, & du glorieux Empereur de Grèce, à toi, Rodrigue, Soudan de Liquie, falut : Le Chevalier de la grande Serpente n'eft point ici pour te répondre; mais fi tu veux foutenir le même défi que tu lui fais, nous fommes ici dix de fes compagnons, tous fils de Rois ou de hauts Barons, qui l'acceptons en fon honneur; donnes-nous promptement ta réponfe & la sûreté du camp, dont nous te laiffons le choix.

Un des Ecuyers de Norandel fut chargé d'accompagner la Demoifelle meffagère, & de remettre cette réponfe

ponſe à Rodrigue. Ce Prince étoit trop brave pour ne pas accepter ce combat; il choiſit un champ de bataille entre les lignes & la cité, & d'anciens Chevaliers des deux partis furent envoyés pour faire dreſſer la lice, en établir la ſûreté & pour ſervir de juges du camp.

Le jour marqué pour le combat, les dix Chevaliers Chrétiens furent armés par les Dames de la Cour de l'Empereur; Talanque, couſin germain d'Eſplandian, reçut cet honneur des mains de la belle Princeſſe Léonorine, & la Reine Menoreſſe attacha d'une main lente & tremblante les armes brillantes de Norandel, dont quelques pièces furent ternies par ſes larmes. Madame, lui dit-il

vançant à leur tête, il entra par l'une des deux portes de la lice au même moment où le Soudan de Liquie entroit par l'autre. Le Soudan, qu'un nombreux détachement avoit suivi jusqu'à la porte de la lice, s'avança vers Norandel, en lui disant qu'il étoit surpris de le voir s'avancer seul avec ses compagnons: Seigneur, lui dit Norandel, votre réputation nous est trop connue, pour que nous ayions besoin d'aucune autre garde que de la parole d'un aussi grand Prince. Rodrigue, après avoir remercié Norandel de l'opinion qu'il avoit de lui, renvoya son détachement, & les dix Chevaliers de chaque parti se portèrent aux deux extrémités des lices, pour attendre le

ſignal, au ſon duquel ils pouſsèrent leurs chevaux la lance en arrêt. Cette première rencontre fut très-favorable au parti de Norandel, & les deux tiers des Chevaliers du Soudan furent renverſés; lui-même, très-ébranlé par l'atteinte de Norandel, perdit les étriers; & ſon cheval l'ayant emporté preſque hors de la lice, lorſqu'il s'en fut rendu le maître & qu'il revint l'épée à la main pour combattre, il vit que Norandel l'attendoit & n'avoit pas voulu profiter de ce premier avantage. Celui que les Chevaliers de la Grande-Bretagne eurent en peu de temps ſur les Chevaliers Sarraſins, fut ſi marqué, que le Soudan de Liquie reconnut leur ſupériorité. Déſeſpérant de la victoire, après avoir

long-temps combattu contre Norandel, de façon à mériter ſon eſtime, il s'arrêta, voyant preſque tous ſes compagnons terraſſés & déſarmés : Seigneur, dit-il à Norandel, ceſſons un combat maintenant trop inégal ; je vous cède la victoire ; de grace, obtenez de vos compagnons d'épargner la vie des miens : Ah ! Seigneur, lui dit Norandel, cet aveu de votre part nous eſt trop glorieux pour ne nous pas ſuffire. A ces mots, s'avançant vers ſes compagnons, & leur répétant ce que le Soudan venoit de lui dire, il n'en fut aucun d'eux qui ne relevât de terre ſon adverſaire, & qui ne lui rendît ſon épée. Norandel & ſes compagnons, ſuivis des juges du camp, reconduiſirent le

Soudan & ses Chevaliers hors de la lice : c'eſt-là que ces deux Chefs ſe jurèrent amitié, ſecours même dans toutes les occaſions où l'honneur & l'intérêt de leurs Souverains leur permettroient de s'en donner des preuves mutuelles.

Norandel & ſes compagnons rentrèrent triomphans dans Conſtantinople : les mêmes mains qui les avoient armés le matin, s'empreſsèrent à les délivrer du poids de leurs armes. Ce fut un ſoin bien doux pour la Reine Menoreſſe ; elle fut bien lente à détacher les dernières pièces de l'armure de Norandel ; &, feignant de ne pouvoir délacer ſon haubert, elle appuya ſa main ſur ſon cœur, & le ſentit palpiter d'a-

mour & de plaiſir en revenant victorieux à ſes genoux. Talanque ne reçut point les mêmes ſecours de la belle Léonorine : effrayée de voir ſes armes teintes par le ſang de ceux qu'il avoit combattus, elle chargea la jeune Félicie, ſa fille d'honneur, de le déſarmer ; & le croyant bleſſé, elle remit à Félicie un flacon d'un baume précieux, & ſe retira dans ſon appartement.

Le fils de Galaor éprouva de la jeune Félicie des ſoins auſſi tendres, que ceux que ſon père avoit reçus de la charmante Juliande. Quelque fidèle qu'il fût aux loix de la Chevalerie, il crut que quelques légères contuſions qu'il avoit reçues, le mettoient en droit de prolonger des

foins qui l'enchantoient ; & Félicie regarda ces meurtriffures, dès le lendemain, comme des bleffures affez confidérables pour exiger une cure longue & fuivie. Le fils de Galaor garda fa chambre pendant plufieurs jours ; il feignit d'obferver le régime le plus févère : cependant, fes ennemis qui n'avoient rien entrepris pendant quelque temps, étant venus jufqu'aux barrières braver la garde qni les défendoit, & la barrière qu'ils avoient feint d'attaquer, fe trouvant voifine du Palais que Talanque & Maneli habitoient, le bleffé ne put s'empêcher de fe couvrir de fes armes, de faire une vive fortie fur les Sarrafins ; &, leur arrachant de fa main le drapeau qu'ils

avoient arboré, il accourut le présenter à l'Empereur, qu'il surprit autant par la brillante santé qui paroissoit sur son beau visage, qu'il s'en fit admirer par sa valeur.

L'entreprise d'Armato & du Prince Alphorax son fils sur l'Empire de Grèce, avoit fait un grand bruit dans toute l'Europe, & la renommée avoit porté cette nouvelle jusques dans les monts Ryphées & dans la Californie : ces vastes & sauvages contrées obéissoient alors à la Reine Calafie ; elle descendoit de ces cruelles Amazones, qui, s'élevant contre les sentimens que la nature & l'amour inspirent, avoient préféré le plaisir de dominer, au bonheur d'être aimées. Il est vrai que les anciens Scythes étoient peu

galans ; leur humeur étoit ſombre & farouche, ils ne reſpiroient que le ſang & les combats ; & le crâne d'un ennemi dont ils avoient percé le cœur, étoit la coupe la plus agréable dont ils ſe ſervoient dans leurs feſtins. L'empire féroce qu'ils exerçoient ſur un ſexe enchanteur qui peut & veut donner des loix à l'homme le plus libre, avoit enfin excité ſon indignation. Thériclée, la jeune épouſe d'un des principaux Chefs de cette nation barbare, profita du moment où preſque tous les guerriers de la nation s'étoient raſſemblés pour attaquer les Tartares. Ayant appris que ſon époux étoit péri dans un combat ſanglant avec preſque tous ceux qui l'avoient ſuivi,

elle assembla promptement les veuves de ces guerriers & celles de son sexe, qui, dès leur enfance, étoient accoutumées, comme elle, à porter les armes dans les chasses dangereuses, où leurs pères & leurs époux mêmes les exhortoient à s'exposer.

Thériclée avoit une jeune esclave Lesbienne, que les Scythes avoient enlevée dans leurs courses; cette esclave joignoit à la beauté la plus touchante, l'élévation d'ame, & cette éloquence douce & persuasive des Grecs, qu'on avoit admirée dans Sapho : ce fut d'elle dont Thériclée se servit pour animer les compagnes de ses malheurs à secouer le joug odieux sous lequel elles languissoient. La jeune esclave les détermina sans

peine à prendre les armes, à s'assujettir ceux qui n'avoient pas marché contre les Tartares, à les chasser hors des montagnes, & à s'emparer des défilés & des gorges par lesquelles on pouvoit y pénétrer. La jeune Lesbienne, éclairée par les leçons qu'elle avoit reçues dans sa patrie, aida Thériclée à former le plan d'une nouvelle législation ; & le plan parut si sage à toutes ces nouvelles Amazones, qu'elles prièrent Thériclée d'en être la dépositaire, & que tout d'une voix, elles la reconnurent pour leur Reine. Thériclée, aidée par les conseils de l'aimable esclave, qui, dès ce moment, devint presque son égale, gouverna cet Etat naissant avec tant de sagesse, qu'il devint de

jour

jour en jour plus floriſſant & plus redoutable.

Quelques guerrières du fond de l'Imaüs avoient eu l'art d'élever de jeunes griffons, & ces monſtres redoutables obéiſſoient à leur voix ; c'eſt ſous leur garde que ces guerrières retenoient un certain nombre de jeunes Scythes, qui ne pouvoient, ſans être à l'inſtant déchirés, ſortir de l'enceinte qui leur étoit preſcrite ; & les faveurs que ces jeunes gens recevoient quelquefois de leurs Souveraines, étoient bien moins regardées comme celles de l'amour, que comme la ſuite d'une adminiſtration néceſſaire au bien de l'Etat.

Thériclée ni ſon amie ne viſitèrent jamais le ſéjour des femmes terribles,

gardiennes de ces esclaves & des griffons ; mais elle permit à la jeune Thaléfis d'aller prendre connoissance des Etats auxquels elle étoit destinée de donner la loi, étant née de Th'riclée, la première année de son mariage avec le barbare qui n'avoit su que lui faire détester ce lien. Thaléfis ne parut point effrayée des déserts affreux de l'Imaüs : n'ayant jamais éprouvé l'injustice d'un sexe différent du sien, elle céda sans peine à l'attrait que tous les deux doivent à la nature. Son séjour dans le château de l'Imaüs fut assez long, & ce fut avec la joie la plus vive, qu'à son retour la Reine sa mère lui vit donner le jour à la belle enfant qui devoit régner un jour sur les pays hy-

perborées, & qui reçut d'elle le nom de Calafie.

Peu de temps après fa naiffance, Thériclée mourut, & l'efclave Lesbienne expira de douleur fur fon tombeau. Thaléfis lui fuccéda; fes foins les plus tendres furent occupés à l'éducation de Calafie, qui joignoit aux graces & à la beauté de fon fexe, la force, l'adreffe & le courage qu'on avoit admirés dans Thériclée. Dès qu'elle eut quinze ans, la Reine fa mère lui ceignit en cérémonie le carquois & le baudrier: cet acte étoit équivalent chez les Amazones à celui qui conféroit l'ordre de la Chevalerie. De ce moment, Calafie ne quitta plus fa mère dans les combats qui devinrent fréquens alors fur les fron-

tières de la Tartarie, dont les peuples belliqueux faifoient fouvent des incurfions pour pénétrer dans les Monts Ryphées. Ce fut dans un de ces combats que Thaléfis, emportée par fon courage en pourfuivant les Tartares, eut le fein percé par une flèche, & tomba mourante entre les bras de Calafie. Malgré le défefpoir de cette jeune Princeffe, elle immola de fa main à fes mânes les barbares qui l'avoient privée de cette tendre mère; &, retournant au centre de fes Etats avec des dépouilles fi chères, pour les unir à celles de Théri-clée, elle fut proclamée tout d'une voix pour fuccéder à Thaléfis.

Calafie, douée de toutes les vertus guerrières qu'on eût admirées dans les

plus célèbres Chevaliers, s'occupa plus fortement encore que les Reines qui l'avoient précédée, à former un corps d'armée : elle ſurmonta les difficultés qui peuvent s'oppoſer à la diſcipline & au ſilence même, dans une armée telle que celle qui lui obéiſſoit ; &, lorſque quelqu'une de ſes favorites lui demandoit en ſouriant s'il n'entroit pas dans ſes projets de faire le voyage du Mont Imaüs, elle prenoit un air très-ſérieux qui leur impoſoit ſilence, & ne leur parloit que du deſir qu'elle avoit de pénétrer dans le cœur de l'Europe, & d'y rendre ſa nation & ſon nom à jamais célèbres. Ce fut dans ce temps-là que les nouvelles de l'entrepriſe d'Armato & du Soudan

de Liquie firent naître en ſon ame le deſir ardent de ſe ſignaler, & de partager avec eux les riches dépouilles de la Grèce.

Calafie étoit adorée par ſes ſujettes; il n'en étoit aucune qui n'eût verſé tout ſon ſang pour elle : nulle réſiſtance de leur part ne combattit la propoſition qu'elle leur fit de partir à la tête de trente mille guerrières, pour s'aller joindre à l'armée d'Armato, qu'elle ſavoit prête à former le ſiège de Conſtantinople. Cependant, voulant en impoſer aux alliés qu'elle ſe choiſiſſoit, & leur faire reſpecter ſes armes, Calafie imagina de joindre à ſon armée mille guerrières de l'Imaüs, qui conduiroient à ſa ſuite cinquante griffons de ceux

qu'elles s'étoient assujettis, & qu'elles savoient faire obéir à leurs ordres aussi facilement qu'un habile Fauconnier des plaines Belgiques gouverne ses faucons & ses gertaux. L'exécution de ce projet se fit avec promptitude; les bagages d'une pareille armée n'étoient pas embarrassans : des fruits & du miel sauvage suffisoient à la nourriture de ces Amazones, & l'eau pure des fontaines à leurs toilettes. Calafie, par une marche rapide, arriva bientôt dans la Thrace, & joignit l'armée d'Armato peu de temps après le combat que ses dix Chevaliers avoient perdu contre les dix de l'Empereur.

Armato, le Soudan de Liquie & tous les Princes leurs alliés, reçu-

rent avec les plus grands honneurs la jeune & belle Calafie ; mais, loin de paroître fenfible à l'hommage qu'ils rendoient à fes charmes, elle ne leur parut occupée que du defir de fignaler fa valeur à leurs yeux. Elle demanda qu'on affemblât un Confeil, dans lequel elle propofa de donner un nouvel affaut à la Ville affiégée : Armato lui rendit compte du peu de fuccès du premier, de la perte qu'il avoit faite de l'élite de fes troupes, & de l'efpèce de découragement qu'elles montroient. Calafie l'interrompit avec chaleur : Laiffez-moi donc faire, lui dit-elle, & j'efpère vous prouver bientôt que rien n'eft impoffible à mon fexe, quand il eft animé par un grand intérêt &

par l'amour de la gloire. A ces mots, elle fit part au Conseil des moyens dont elle projettoit de se servir. Renfermez-vous dans vos tentes, leur dit-elle, au moment qu'à la tête de mes Amazones j'escaladerai les murs de Constantinople ; alors mes guerrières de l'Imaüs lâcheront mes cinquante griffons : ces monstres obéissant à notre voix, loin de nous attaquer, fondront sur tous les gens armés qui paroîtront pour défendre les murs, & les mettront en pièces ; c'est par ce moyen que j'espère emporter cette cité, presque sans éprouver de résistance.

On admira dans le Conseil la résolution courageuse de la Reine Calafie, & le moyen ingénieux dont elle

devoit ſe ſervir pour l'exécuter. Calafie, sûre de l'approbation du Conſeil & d'être obéie, donna ſes ordres, & fit préparer le même jour, & pendant celui qui le ſuivit, tout ce qui pouvoit faciliter cette grande entrepriſe.

Le jour marqué pour l'aſſaut, Calafie, déployant ſon armée dont le premier rang étoit muni d'échelles, marcha d'un pas rapide contre la partie de la Ville dont les foſſés avoient été précédemment comblés. Les Grecs accoururent pour défendre leurs murailles, & Calafie attendit qu'elles fuſſent couvertes de combattans, pour donner le ſignal auquel les guerrières de l'Imaüs devoient lâcher les cinquantes griffons.

Le moment où ces monſtres s'élevèrent en l'air fit frémir les Grecs; l'air preſque obſcurci retentiſſoit du ſifflement de leurs grandes aîles: ils fondirent avec fureur ſur les Grecs, que la terreur empêchoit de ſe défendre; &, les ſaiſiſſant avec leurs ſerres tranchantes, ils les enlevoient & les précipitoient, ou ſur les eſtacades des murailles, ou ſur la pointe des piques des Amazones: en peu de momens les murailles furent abandonnées, le reſte de leurs défenſeurs s'étant précipité dans l'intérieur de la Ville pour éviter l'atteinte des griffons, & la mort. Calafie monta alors ſur les remparts avec ſes Amazones: elle les raſſembloit & les remettoit en ordre pour pénétrer dans l'intérieur de la

cité ; mais elle fut troublée dans son dessein par l'imprudence & la cupidité des Turcs.

Au moment où les troupes d'Armato virent les murailles sans défense, & les Amazones prêtes à s'emparer de Constantinople ; excités par le desir de partager le pillage de cette riche & superbe cité, ils sortirent de leurs tentes & coururent en foule aux murailles, le cimeterre à la main, en faisant retentir les nues du cri allah, allah. A ces cris, les griffons s'élevèrent de dessus les corps déchirés, dont ils suçoient le sang ; & voyant les Turcs moins couverts de fers que les Grecs, ils les regardèrent comme une proie plus facile à saisir. Ils fondirent sur eux, en fi-

rent un maſſacre horrible, & leurs hurlemens & les cris des Turcs empêchant les guerrières de l'Imaüs de faire entendre leur voix, les griffons s'acharnèrent à déchirer les Turcs, tandis que les Grecs, revenus de leur première terreur, & conduits par Talanque, Ambor & Manéli, reparurent ſur les murs dont ils précipitèrent la plus grande partie des Amazones. Calafie preſque ſeule défendit long-temps une tour dont elle s'étoit emparée : ſuivie de quelques braves Amazones, elle appeloit les autres à ſa défenſe, lorſque Talanque, croyant trouver un ennemi digne de ſa valeur, s'élança ſur la plate-forme de cette tour pour l'attaquer & le prendre priſonnier. Calafie ſe défendit long-

temps avec courage, & fit couler le ſang de Talanque; mais un coup que celui-ci lui porta ſur le gorgerin, ayant coupé le lacet du caſqne de Calafie, le caſque s'échappa, ſes cheveux blonds tombèrent ſur ſes épaules, & ſa belle tête reſta déſarmée. Talanque, éperdu de ſurpriſe & d'admiration en voyant ce viſage céleſte, ſe recule un pas, fléchit un genou, & lui préſente ſon épée par le pommeau. Calafie fut trop touchée de la généroſité de Talanque, pour en abuſer: Non, Sire Chevalier, dit-elle, je n'ai garde de recevoir une épée dont vous vous ſervez avec tant de gloire, lorſque je ſuis ſans défenſe, que la mienne eſt à vous, & qu'elle n'a pu me défendre

de porter des fers. Ah! Madame, s'écria Talanque en délaçant son casque, vous êtes destinée à faire porter les vôtres à l'univers, & à n'en recevoir que de l'Amour. A ces mots, il ramasse le casque de Calafie, il relève & baise ses beaux cheveux, qu'il renoue sur sa tête; & la couvrant d'une main avec son bouclier, il l'aide de l'autre à descendre de la tour, en assurant l'échelle qui la porte, & la voyant s'éloigner à regret.

Les griffons continuoient à faire un ravage horrible dans l'armée Turque; & ce ne fut qu'après s'être gorgés du sang de plus d'un millier de Sarrasins, que les guerrières de Minaüs purent les reprendre & les

renfermer dans leurs cages de fer. Armato montra quelque reſſentiment à la Reine Calafie, de la perte que ſes griffons venoient de lui faire eſſuyer : cette Reine lui reprocha vivement auſſi que l'avidité de ſes troupes avoit arraché de ſes mains une victoire certaine ; & ſans le Soudan de Liquie, Calafie mécontente eût retiré ſes troupes, & ſeroit retournée dans ſes Etats. Cette querelle étant appaiſée, elle prit le parti de renvoyer les griffons & leur gardiennes dans les rochers de l'Imaüs.

Quelques nouveaux renforts joignoient de temps en temps l'armée d'Armato ; cependant, le ſiége n'avançoit que bien lentement : les ſorties fréquentes & toujours heureuſes

que faisoient les Grecs, animés par la valeur des Chevaliers de la Grande-Bretagne, ruinoient les travaux des assiégeans, & près de deux mois s'étoient écoulés, sans qu'aucun avantage décisif pût donner l'espérance aux Sarrasins de s'emparer de cette superbe cité.

Ce temps avoit suffi pour que l'Empereur des Romains se fût mis en état de secourir celui de Grèce; & l'arrivée & le récit de Gandalin, ayant ranimé l'ancienne valeur & l'activité du vieux Roi de Gaule, Périon avoit envoyé des couriers à Galaor, à Bruneau de Bonnemer & à Quedragant. Ces braves Princes rassemblant à la hâte l'élite de leurs Chevaliers, se rendirent prompte-

ment aux ordres de Périon, grossirent sa flotte & son armée, & le Roi de Gaule faisant faire force de voiles, l'armée Gauloise joignit celle de la Grande-Bretagne, avant qu'elle eût passé le détroit.

On croira sans peine que l'entrevue entre d'illustres Princes si proches, & qui s'aimoient si tendrement, fut bien touchante. Mon frère, dit gaiement le bon Périon en collant sa barbe blanche sur celle de Lisvard, je m'attendois bien à vous embrasser..... par Saint Denis & Saint Georges, j'espère bien que les Sarrasins essuieront encore quelques-uns de ces beaux coups de lance que nous donnions dans notre jeunesse : puissent nos derniers regards voir la

défaite des ennemis de la foi ! puiſſions-nous après mourir entre les bras de nos enfans victorieux, en répandant notre ſang pour la gloire du Dieu qui verſa le ſien pour nous !

O mon frère, ô mon ami, s'écria le vieux Roi Liſvard, puiſſent vos vœux être écoutés par l'Etre des êtres ! Amadis, Galaor & Bruneau ſe jetèrent à l'inſtant aux genoux des deux vieillards ; & croyant voir la flamme céleſte de la foi briller dans leurs yeux mouillés par leurs larmes, ils leur demandèrent & reçurent leur bénédiction. Les deux flottes réunies franchirent le détroit avec un vent favorable qui ſe ſoutint aſſez longtemps pour leur faire voir bientôt les Iſles Baleares à leur gauche, pour

dépaſſer le Cap de Sicile & les porter à la pointe de l'Italie, où l'Empereur des Romains les attendoit dans le port & la rade de reggium.

Jamais une flotte auſſi formidable ne s'étoit encore raſſemblée contre les Infidèles; un eſpace de mer très-conſidérable en étoit couvert, les vents permettant aux trois armées de voguer de conſerve enſemble: c'eſt ainſi qu'elles pénétrèrent dans la mer Egée, & qu'elles allèrent mouiller à Tenédos, pour ſe préparer à forcer le détroit & l'Helleſpont, où le Prince Alphorax étoit en ſtation avec les plus forts vaiſſeaux de ſa flotte, pour défendre l'accès de la mer Pontique.

Quelques vaiſſeaux légers ayant été

envoyés à la découverte, ceux qui les commandoient vinrent faire leur rapport de la position de la flotte Sarrasine; & lorsque les Princes alliés délibérèrent sur la manière dont ils s'y prendroient pour l'attaquer, le Roi d'Irlande Cildan, obtint de voguer à l'avant-garde, & d'attaquer l'embouchure du détroit, avec ses vaisseaux Irlandois & Orcadiens, dont la structure étoit beaucoup plus forte que celle des autres vaisseaux de la flotte.

Ce Prince s'avança contre Alphorax avec l'audace d'un ancien guerrier éprouvé par les combats les plus mémorables; mais Alphorax ayant l'ordre positif du Roi son père, de ne point combattre, & de se retirer

ſur le gros de la flotte Turque, mouillée près de Conſtantinople, ce fut en frémiſſant que le brave Alphorax ſe vit obligé de ne ſe battre qu'en retraite, & de céder à Cildadan le libre paſſage de l'Helleſpont. Cildadan, ainſi qu'il en étoit convenu dans le Conſeil, jeta l'ancre de l'autre côté de l'Helleſpont; &, formant une tête de force à ſe bien défendre, la flotte immenſe commandée par Amadis paſſa librement ce détroit, & vint ſe former dans la mer Pontique.

Cildadan monta ſur le vaiſſeau le plus léger de ſa flotte, entra ſeul dans le port de Conſtantinople, dont on abaiſſa la chaîne dès qu'on eut reconnu ſon pavillon. Ce Prince ap-

prit à l'Empereur de Grèce l'arrivée d'Amadis & du puiſſant ſecours qu'il commandoit, & retournant auſſitôt vers Amadis, il lui rendit compte du ſuccès de ſon expédition & de l'état préſent du ſiège de Conſtantinople. Ce fut par Cildadan qu'Amadis apprit qu'Eſplandian & le Roi de Dace n'étoient point dans la ville aſſiégée, & qu'ils étoient reſtés pour tenir la Montagne défendue en sûreté contre les entrepriſes des Sarraſins. Amadis ne craignant point que ces barbares oſaſſent affoiblir leur armée, pour ſe porter ſur l'Iſle de la Montagne défendue, & prévoyant que bientôt une grande bataille décideroit du ſort de cette guerre, il fit monter Gandalin ſur le meilleur voi-

lier de sa flotte, & l'envoya chercher Esplandian & son compagnon. Ces deux Princes, prêts à voler aux ordres d'Amadis, voulurent se servir de la grande Serpente, restée dans le port de l'Isle; mais ce singulier vaisseau se ressentoit de la prison d'Urgande, & rien ne put l'ébranler ni lui faire déployer ses grandes aîles. Ils prirent donc le parti de s'embarquer sur le vaisseau de Gandalin, & leur trajet prompt & heureux le fit aborder dans le port de Constantinople, peu de temps après que la grande flotte d'Amadis eut vaincu la légère résistance qu'on lui avoit opposée, & que les troupes nombreuses qu'elle portoit fussent descendues, & se fussent

ſent formées dans un camp retranché ſous les murs de Conſtantinople.

La tendre & fidelle Carmelle ſuivit Eſplandian : nous ne ſavons ſi l'on peut regarder comme heureux un haſard qui le lui rendoit encore plus cher. Peu de jours avant le départ de la Montagne défendue, Eſplandian ayant fait une très-longue chaſſe avec le Roi de Dace, ces deux jeunes Princes, à leur retour, avoient ſoupé gaiement enſemble; les bons vins du Rémois avoient été prodigués. Carmelle d'abord les ſervoit à table; mais le jeune Roi de Dace ne put ſouffrir qu'elle prît ce ſoin; & la faiſant aſſeoir, il s'occupa de lui faire partager la gaieté qui les animoit: Eſplandian lui-même ſe plaiſoit à lui

préfenter un verre dont une mouffe pétillante furmontoit les bords, & Carmelle crut ne pouvoir mieux reconnoître l'air riant & prefque galant qu'il avoit en ce moment avec elle, qu'en lui parlant de la charmante Léonorine, & en lui rappelant l'aventure du cercueil où fon adreffe l'avoit fi bien fervi. L'imagination d'Efplandian s'alluma plus que jamais en parlant du bonheur dont il avoit joui lorfque Carmelle l'avoit conduit aux genoux de Léonorine : le foupé fut prolongé beaucoup plus loin qu'à l'ordinaire ; le plaifir de parler de ce qu'il aimoit, en faifoit éloigner la fin à l'amoureux fils d'Amadis ; & ce ne fut qu'à regret que tous les trois fe féparèrent pour goûter les

charmes du ſommeil, où les douces vapeurs du vin Rémois ne tardèrent pas à les plonger.

Peu de temps après, quelques mots ſans ſuite qu'Eſplandian prononça, réveillèrent Carmelle : cette voix retentiſſoit toujours dans ſon cœur, & ſa chambre étoit aſſez près de celle du Prince, pour qu'elle pût entendre qu'il marchoit & s'agitoit dans la ſienne. Son premier mouvement fut de voler à ſon ſecours; mais nous ignorons quel fut le ſecond, lorſqu'Eſplandian, plus endormi, quoique plus agité que jamais, la ſaiſit entre ſes bras en criant : Ah ! divine Léonorine !.... Nous ſavons bien tout ce que l'Amour devoit à la plus tendre des

amantes; mais cet enfant cruel n'eſt que trop sûr qu'une ſeule de ſes faveurs peut payer un ſiècle de peines: peut-être s'amuſa-t-il à prolonger, à rendre encore plus vif le ſonge du neveu de Galaor. Un éternel ſilence des deux parts n'a pu laiſſer que de très-légers ſoupçons au Roi de Dace, qui ſe réveilla quelques inſtans après, & qui n'a raconté cette aventure que dans cet âge où l'on aime à rappeler celles de ſa jeuneſſe.

L'arrivée des deux Princes & de Gandalin porta la joie la plus vive dans la Cour de l'Empereur. Périon, Liſvard, Amadis, ne pouvoient ſe laſſer d'embraſſer & d'admirer Eſplandian, qui, lorſqu'il s'étoit ſéparé d'eux, n'étoit encore que dans l'a-

dolescence, & qui joignoit alors aux fleurs de la jeunesse, l'air noble & majestueux d'Amadis.

Ce fut l'Empereur même qui conduisit Esplandian chez la Princesse Léonorine; & , lorsque ce jeune Prince lui baisa la main d'un air respectueux : Mon frère, se dirent mutuellement Amadis & l'Empereur, puissions-nous voir bientôt le jour où nous pourronsles unir! Ce jour heureux approchoit; mais bien des combats & des pertes cruelles devoient encore éprouver le courage & la constance de tant de Héros qui se trouvoient rassemblés.

Peu de jours après l'arrivée d'Esplandian, la Reine Calafie en fut informée par un Chevalier Grec que

la Princeſſe Liotte ſa ſœur avoit fait priſonnier dans une eſcarmouche. Ayant fait part de cette nouvelle à Rodrigue, Soudan de Liquie, qui brûloit d'impatience de s'éprouver contre Eſplandian, l'un & l'autre, dès le lendemain, envoyèrent une Demoiſelle au camp de l'Empereur. Après les formules uſitées, la Demoiſelle s'étant fait montrer Amadis & ſon fils, elle leur préſenta le cartel, dans lequel Rodrigue défioit le Chevalier de la grande Serpente, & Calafie, le vainqueur de l'Endriaque: le cartel finiſſoit par propoſer que le lieu du combat fût entre les deux armées, & que, de part & d'autre, une pleine ſûreté fût établie pour les combattans.

Esplandian n'hésita pas à répondre au défi de Rodrigue; mais Amadis ne dit qu'à regret à la Demoiselle, que le respect qu'il avoit pour la Reine Calafie, & la haute réputation de valeur qu'elle avoit, ne lui permettant pas de refuser son cartel, il accompagneroit son fils dans un combat, pour admirer de plus près & son courage & sa beauté.

La Demoiselle, en portant cette réponse à Calafie, lui parla de la Cour de l'Empereur, & sur-tout des Chevaliers de la Grande-Bretagne, avec tant d'admiration, qu'elle excita sa curiosité jusqu'à vouloir faire la démarche un peu hasardée d'aller elle-même au camp de l'Empereur avant de commencer un combat,

ment de plus sur la robe éclatante dont elle étoit couverte. A la tête de vingt-quatre jeunes & belles Amazones, presqu'aussi parées qu'elle, Calafie s'avança jusqu'aux barrières du camp retranché des Grecs : Galaor & Quedragant l'attendoient pour la conduire aux tentes Impériales; &, dès qu'elle fut à portée, Amadis & son fils s'avancèrent eux-mêmes pour lui servir d'Ecuyers.

L'entrevue, entre cette belle Reine & l'Empereur, fut des deux parts pleine de politesse & de dignité: Seigneur, lui dit-elle, nul ressentiment ne m'anime contre vous; le seul desir d'acquérir de la gloire m'a mis les armes à la main, & n'en connoissant pas de plus grande que

celle de combattre contre un Héros tel qu'Amadis, quel que puiſſe être l'événement de notre combat enſemble, mes ordres ſont donnés pour que mes guerrières en reſtent ſimples ſpectatrices, & ceſſent de ſe joindre aux troupes d'Armato pour répandre le ſang de vos ſujets.

Toute la Cour de l'Empereur admira la beauté, la grace & la générosité de la Reine Calafie. Amadis lui tint les propos les plus reſpectueux & les plus galans ſur tout le péril qu'il trouvoit à réſiſter à ſes charmes & à ſa valeur: Eſplandian lui dit combien il ſe trouvoit heureux de n'avoir à combattre que le Soudan de Liquie, & Calafie ne put s'empêcher d'admirer les charmes répan-

dus ſur toute la perſonne d'Eſplandian ; peut-être même Calafie n'eût-elle pu ſe défendre de quelque émotion, ſi, dans ce moment même, elle n'eût reconnu Talanque, qui, quelques jours auparavant, avoit ſacrifié ſa propre gloire pour lui conſerver la vie ou la liberté. Ce jeune Prince tenoit alors les mains de ſon père Galaor, & lui faiſoit admirer la beauté de la jeune Reine des Amazones : elle s'en apperçut ; & s'approchant d'eux d'un air libre & poli : Me pardonnerez-vous, leur dit-elle, d'employer contre le grand Amadis des armes que vous étiez le maître de m'arracher ? Ah ! Madame, répondit Talanque, peut-être l'invincible Amadis pourra-t-il réſiſter à

vos coups ; mais mon cœur sera pénétré jusqu'à mon dernier soupir de ceux que vous m'avez portés. Calafie rougit un peu ; Talanque avoit une figure charmante, & ce digne fils de Galaor portoit alors dans ses yeux un feu que la seule Léonorine pouvoit allumer dans ceux d'Esplandian : une partie de ce même feu rendit les yeux de Calafie plus brillans ; &, pour terminer un léger embarras qui commençoit à l'inquiéter, elle abrégea les suites de cette conversation, en se rapprochant de l'Empereur, dont peu de momens après elle prit congé. Amadis la reconduisit avec Esplandian ; & Talanque volant à leur suite, s'empara de l'étrier, lorsque Calafie y plaça son

ſon joli pied, qu'il ne put s'empêcher de baiſer avec tant d'ardeur, que Calafie fut émue de ce qui ne parut être à ceux qui s'en apperçurent qu'une marque de reſpect.

Calafie rêva plus, en retournant au camp, à ce qui venoit de ſe paſſer entr'elle & Talanque, qu'au combat qu'elle devoit avoir le lendemain contre Amadis : cependant, elle s'occupa fortement de ce dernier objet, dès qu'elle eut rejoint le Soudan de Liquie ; & viſitant les armes qn'elle devoit porter, elle ne négligea nulles meſures pour pouvoir s'en ſervir le lendemain avec avantage.

Léonorine éprouvoit alors les mêmes alarmes, & verſoit autant de

pleurs que le combat de Norandel contre le redoutable Rodrigue en avoit coûté à la Reine Menoreſſe : ces deux amans cherchoient en vain à la raſſurer : Ah ! pouvez-vous craindre, lui diſoient-ils, que le fils d'Amadis, animé par ſes regards & par les vôtres, ne revienne triomphant à vos genoux ? Menoreſſe s'occupa bien tendrement toute la nuit à conſoler ſon amie, tandis que Norandel ſe joignoit à Liſvard, Périon, Floreſtan & Galaor, pour veiller, ſelon l'uſage de ce temps, une partie de la nuit dans la Chapelle de l'Empereur avec Amadis & ſon fils.

Au lever de l'aurore, ces deux Princes ſe couvrirent de leurs fortes armes. Amadis ceignit la redoutable

épée dont le fourreau vert l'avoit si glorieusement fait connoître dans la Grèce, mais avec la résolution de ne s'en point servir contre une Reine charmante, pour le service de laquelle il eût desiré de l'employer. Esplandian prit l'épée qu'il avoit conquise dans le château de la Demoiselle Enchanteresse; & les prédictions d'Urgande le menaçant de la perdre lorsque la grande Serpente s'abîmeroit dans la mer, il espéra s'en servir encore avec gloire avant qu'elle fût arrachée.

Le camp de l'Empereur & celui des Turcs ayant pris les armes, l'Empereur, accompagné des Princes & des deux vieux Rois, fut occuper les échafauds couverts qu'on avoit

préparés, & qui dominoient sur la lice: Galaor & Florestan portoient le casque & la lance d'Amadis; les compagnons d'Esplandian, Talanque & Maneli, lui rendoient le même honneur. Les deux combattans s'avancèrent avec grace sous le balcon de l'Empereur, & le saluèrent. Léonorine & l'amoureux Esplandian éprouvèrent bien du trouble au moment où leurs yeux se rencontrèrent: celui de la Princesse fut assez violent pour que sa main tremblante laissât tomber un de ses bracelets qu'elle rattachoit. Esplandian s'en saisit, & regardant plutôt cette espèce de faveur comme celle de l'amour, que comme celle du hasard, il crut recevoir un gage assuré d'une prochaine

victoire, & passa promptement ce bracelet autour de son bras.

Armato, suivi de son fils le Prince Alphorax, accompagnèrent le Soudan de Liquie : il reçut les mêmes honneurs par les Princes de Tingitane & celui de Circassie. Pour la belle Reine des Amazones, elle ne voulut être suivie que des mêmes guerrières qui l'avoient accompagnée la veille ; &, faisant prendre les armes à sa petite armée, elle la fit marcher sous les ordres de sa sœur la Princesse Liotte, en lui donnant celui de s'emparer du sommet d'une montagne qui dominoit sur les deux camps, & d'y rester inébranlable après s'y être fortifiée, jusqu'à ce

qu'elle lui envoyât les ordres les plus positifs.

Cette Reine & le Soudan de Liquie étant entrés dans la lice, Amadis & son fils s'avancèrent en présence des Juges du camp, & de part & d'autre on répéta le serment qui portoit que les vainqueurs ameneroient librement les vaincus comme prisonniers de guerre. Les Juges du camp s'étant mis sur les aîles, après avoir opposé Calafie au Roi de la Grande-Bretagne, & son fils Esplandian au Soudan de Liquie, le son aigu des trompettes leur donna le signal de s'élancer l'un contre l'autre. La rencontre des deux Princes répondit à leur valeur; elle fut terri-

ble : le bouclier d'Esplandian fut traversé d'outre en outre par la lance du Soudan de Liquie ; un cri douloureux s'éleva du côté des Grecs, & la belle Léonorine se trouva mal, le croyant mortellement blessé ; mais on apperçut bientôt qu'il ne l'étoit pas, à l'aisance avec laquelle il termina cette course par une demi-volte, & lorsqu'il revint pour combattre son ennemi. Rodrigue, moins heureux & plus foible, ne put résister à l'atteinte d'Esplandian ; & son casque tomba de sa tête par la violence du coup qui l'avoit renversé sur la poussière. Le généreux Esplandian lui donna le temps de se remettre de ce premier choc, & de relacer son casque : alors il mit pied à terre, &

les deux Princes commencèrent ensemble un combat mémorable à coups d'épée.

Amadis & la Reine Calafie avoient, dans ce même temps, couru l'un contre l'autre; mais à la moitié de sa carrière, Amadis, au lieu de mettre sa lance en arrêt, en baissa le fer jusqu'à terre, & la brisa. Calafie, troublée par la galanterie d'Amadis, voulut aussi baisser le fer de sa lance; mais n'étant plus à temps, le fer porta dans le chanfrein du cheval d'Amadis, ce qui les mit tous les deux dans un tel désordre, que leurs boucliers s'étant rencontrés de droit fil, Calafie fut désarçonnée, & son adversaire n'eut que le temps de sauter de dessus son cheval, qui tomba

l'inſtant d'après du coup qu'il avoit reçu. Calaſie, honteuſe de ſa chute, mit promptement l'épée à la main, & vint attaquer Amadis, qui ſe contenta d'oppoſer ſon bouclier & le tronçon de ſa lance aux coups multipliés qu'elle lui portoit. Le déſavantage volontaire qu'il avoit dans un pareil combat, commençoit à devenir dangereux, & bientôt ſon bouclier briſé le laiſſoit ſans défenſe, lorſque, s'appercevant qu'Eſplandian venoit de déſarmer le Soudan de Liquie, il crut qu'il étoit temps de le terminer. Il jeta le tronçon de ſa lance & ce qui lui reſtoit de ſon bouclier, &, s'élançant ſur Calaſie, d'une main il arrêta ſon bras levé pour le frapper, & l'embraſſant

étroitement, il l'enleva dans ses bras comme un faucon pourroit enlever une tourterelle. Belle Reine, lui dit-il, vous ne pouvez plus vous défendre d'être ma prisonnière, comme Rodrigue l'est d'Esplandian. Il faut bien que je l'avoue, lui dit-elle, mais du moins je ne cède qu'au premier Héros de la terre : à ces mots, elle délaça son casque, & tirant son gantelet, elle tendit la main à son vainqueur, qui fléchit un genou pour la recevoir & pour la baiser. Esplandian, en ce moment, consoloit Rodrigue de sa défaite, par des procédés aussi nobles, & s'étant rapprochés tous les quatre, Amadis dit à Calafie, que, puisque le sort des armes le laissoit maître de son sort

& de celui de son compagnon, il croyoit ne pouvoir leur choisir une prison plus agréable que le palais & la cour de la Princesse Léonorine. A ces mots, appelant les Juges du camp & le Comte Gandalin, il le chargea de conduire Rodrigue & Calafie à cette Princesse.

Amadis & son fils rentrèrent triomphans dans Constantinople, tandis qu'Armato frémissoit de rage, en voyant les Grecs conduire les deux prisonniers. Ce Prince ayant reçu le même jour un renfort de quarante mille hommes, arrivés des bords des Palus Méotides, & de ceux du fleuve du Janaïs, il fit assembler son Conseil de guerre, où le Prince Alphorax fut appelé : jusqu'alors l'ar-

mée navale Turque, après avoir été forcée de céder le détroit de l'Hellespont, s'étoit retirée dans le Bosphore de Thrace pour rester maitresse de la mer du pont Euxin, & les troupes d'élite de l'armée Turque remplissoient les vaisseaux de cette flotte. Armato se décidant à faire les plus grands efforts, & à remettre le sort de cette guerre à la bataille générale qu'il se déterminoit à livrer, ce Prince fit promptement retirer ces troupes d'élite, & ne laissa sur la flotte que les matelots nécessaires pour la manœuvre : il passa tout le jour suivant à faire ses dispositions; &, quoique la Princesse Liotte se fût retirée avec ses Amazones sur une montagne, où, par les ordres

de ſa ſœur, elle s'étoit retranchée, en déclarant que déſormais elle obſerveroit la neutralité, les forces d'Armato reſtoient ſi ſupérieures à celles des Grecs, que ce Prince ne douta point qu'il ne pût envelopper & forcer le camp retranché, qui faiſoit la principale défenſe de Conſtantinople.

L'Empereur de Grèce & l'armée Chrétienne auroient couru le plus grand danger, par cette attaque générale, s'ils l'euſſent eſſuyée ſans en être prévenus : heureuſement un Grec qui s'étoit introduit près d'Armato comme interprête ; après avoir déſerté, ne put voir ſans remords & ſans douleur le danger que couroit ſa patrie. Ayant trouvé le moyen

de s'évader, il accourut au camp des Grecs, & rendit compte avec intelligence des dispositions que les Turcs avoient faites pour attaquer le camp à l'aube du jour.

L'Empereur & les Rois ses alliés se préparèrent pendant la nuit à cette attaque. Un Ingénieur expérimenté fit avertir le Roi Cildadan & Frandolo des mouvemens qui s'étoient passés sur la flotte Sarrasine, & tous les deux faisant préparer pendant toute la nuit des feux Grégeois, & tout ce qui pouvoit favoriser leur attaque, ils levèrent les ancres; & dès qu'ils furent avertis, par une sentinelle placée sur le mât le plus élevé, que l'armée d'Armato sortoit en avant de ses lignes, ils voguèrent à toutes voi-

les, & vinrent attaquer son armée navale dans le Bosphore.

La première attaque des Turcs se fit avec cette fureur & cette impétuosité que ces espèces de troupes montrent toujours quand elles croient marcher à la victoire la plus assurée; mais cette attaque fut soutenue avec une intrépidité qu'ils ne craignoient pas de trouver: une phalange de Grecs pesamment armée, ouvrit & perça les trois lignes sur lesquelles ils s'étoient formés pour cette attaque. Périon, Lisvard, Amadis, Esplandian, & tous les redoutables Chevaliers de la Grande-Bretagne, couvroient les aîles de cette phalange, & portèrent le plus grand désordre dans les troupes de Cavale-

rie qui s'avancèrent pour soutenir & rallier les Sarrasins. Les Turcs repoussés, battus de tous côtés, commençoient à se rebuter, & les nouvelles troupes qui s'avançoient à leur secours, loin de faire voir une démarche assurée, perdoient leur alignement, & paroissoient flotter dans la plaine. Ce fut alors que les vieux Rois, Périon & Lisvard, accoutumés à vaincre, & croyant achever de mettre en fuite les Sarrasins qu'ils voyoient ébranlés, ces braves Princes, n'écoutant que leur courage & le zèle qui les embrâsoit contre les ennemis de la foi, fondirent avec témérité sur ces nouvelles troupes qu'ils enfoncèrent de toutes parts. Lisvard & Périon furent suivis dans

cette attaque par leurs anciens ferviteurs, qui fe fentoient animés par l'exemple de leurs maîtres & par les mêmes motifs. Amadis qui connut le péril auquel ils s'expofoient, contint autour de lui fon fils Efplandian & fes compagnons, en appelant les Chevaliers Grecs, Bretons & Gaulois, fous la bannière qu'il tenoit élevée. A peine un certain nombre de ces Chevaliers fe fut-il formé près de lui, qu'il apperçut le corps formidable des barbares du Tanais, qui, s'avançant à toute bride, & formant un demi-cercle, vint entourer les deux vieux Rois & les Chevaliers qui les avoient fuivis. Amadis avec Efplandian, quoiqu'ils ne fuffent à la tête que d'un petit nombre de Che-

valiers volèrent à leur défenſe: Eſplandian, fondit le premier ſur les Barbares, perça leurs premiers rangs; mais ce ne fut qu'en recevant pluſieurs bleſſures, qu'il put pénétrer juſqu'au centre de ce gros corps de Cavalerie. Ah Dieu! quel affreux ſpectacle frappa les yeux du ſenſible Eſplandian! Les Barbares formoient un cercle épais autour de Liſvard, de Périon & de leurs Chevaliers, dont tous les chevaux hériſſés de flèches & de dards étoient tombés morts en un monceau. Balan, Bravor, Guilan & Garnates avoient déja rendu les derniers ſoupirs; le vertueux Grumedan, la gorge percée par un dard, expiroit en baignant de ſon ſang la bannière qu'il tenoit

encore entre ſes bras ; Liſvard & Périon, tombés ſur leurs genoux, & ne pouvant plus porter leurs boucliers appeſantis par la quantité de dards qui les traverſoient, élevoient à peine la pointe de leurs épées, & leurs armes étoient trempées de leur ſang, qui s'écouloit avec leur vie. La cheval d'Eſplandian tomba bientôt auſſi percé de toutes parts, & les Barbares alloient triompher ſans peine des plus braves Chevaliers de l'Occident, lorſqu'Amadis & ſa troupe, tombant ſur eux avec une fureur que le déſeſpoir animoit, firent un maſſacre affreux de ceux qu'une prompte fuite ne put dérober à leurs coups. Les Barbares, forcés de s'écarter, ſe retirèrent à

rir, s'enfuirent de toutes parts en abandonnant leur camp, & coururent en confusion pour se sauver sur leurs vaisseaux: la victoire la plus complète délivra Constantinople & la Grèce des ennemis qui, depuis trois mois, les menaçoient de la destruction & de l'esclavage.

Quelques troupes légères poursuivirent les fuyards, tandis que les Princes Chrétiens baignoient de leurs larmes les lauriers qu'ils venoient d'acquérir : cette victoire sanglante leur coûtoit des vies bien précieuses. L'Empereur de Grèce ne put s'empêcher de jeter des cris douloureux, lorsqu'il fut frappé par le spectacle le plus cruel & le plus attendrissant. Grumedan n'étoit déja plus. Lisvard

expiroit dans les bras de Norandel & d'Agrayes. Talanque, Maneli, le Roi de Dace, à moitié désarmés, déchiroient leurs chemises, & bandoient les plaies d'Esplandian sans connoissance, & portant la pâleur de la mort sur son visage ensanglanté. Amadis, Galaor & Florestan, à genoux autour de Périon, soutenoient sa tête, & l'aidoient à lever ses mains mourantes vers le Ciel. Ne pleurez point, mes enfans, leur disoit ce saint & brave vieillard, je meurs en bon Chevalier; je laisse des Héros dans mes fils, & l'Etre des êtres est près de ceindre ma tête de la couronne du martyre. A ces mots, une douce sérénité paroît sur son front; ses yeux qu'il élève vers le

Ciel, brillent un inſtant d'un feu céleſte; il les ferme enfin pour toujours, & ſon ame heureuſe eſt reçue dans le ſein de l'Eternel. Amadis penche ſa tête ſur le front déja glacé de ſon père : Galaor & Floreſtan baiſent ſes mains qu'ils baignent de leurs larmes; les trois frères reſtent immobiles, & ce n'eſt qu'avec effort que l'Empereur peut les arracher de l'objet de leur amour & de leur douleur.

L'Empereur parvient enfin à les éloigner de ce douloureux ſpectacle; il les ramène dans ſon palais, & ſur le champ le Patriarche de l'Orient part à la tête d'un innombrable Clergé chargé de palmes : il marche au champ de bataille, & c'eſt avec

le plus profond respect qu'il relève les corps des Héros Chrétiens, & qu'il recueille avec des coupes d'or un sang qui vient d'être versé pour l'Eternel. C'est avec ces restes précieux qu'il rentre dans Constantinople, le peuple élevant aux cieux le cri d'Hozanna, & qu'il dépose sur de riches gradins dans sa première Basilique, des corps qu'il destine à sanctifier de nouveaux Temples qui furent, peu de temps après, élevés en leur honneur.

Les restes de l'armée d'Armato cherchèrent en vain un asyle sur leurs vaisseaux. Cildadan & Frandolo, forçant le passage du Bosphore, avoient brisé les premiers vaisseaux qui le défendoient, & porté la flam-

me sur les autres : à peine se sauva-t-il de la flotte innombrable d'Armato quelques vaisseaux légers qui s'approchèrent de la côte pour recevoir les fuyards. Un de ces vaisseaux sur lequel Alphorax s'étoit élancé, tendant les bras à son père pour l'y recevoir, s'abîma tout-à-coup, étant entr'ouvert par les rochers : Armato vit périr sous ses yeux le seul fils qui pût régner après lui ; &, plein de désespoir, il s'enfonça jusques dans les déserts qui bordent les Palus Méotides.

La Reine Menoresse partagea bien vivement la douleur de Norandel ; mais ses soins les plus tendres furent sans cesse occupés à consoler, à soutenir le courage de la Princesse

Léonorine, pendant le temps que les bleſſures d'Eſplandian firent craindre pour la vie de ce Prince. Sa jeuneſſe, & le ſage Mire, qu'on avoit fait venir d'Epidaure, calmèrent les premiers accidens; & maître Héliſabel, arrivant peu de jours après, non-ſeulement réuſſit à fermer les bleſſures du jeune Prince, mais à porter un baume ſalutaire dans ſon ſang, en lui parlant ſans ceſſe de Léonorine, en lui peignant l'amour & la douleur de cette charmante Princeſſe, & en lui rapportant ce qu'il avoit pénétré des deſſeins que l'Empereur avoit formés pour lui. Bientôt Amadis eut la conſolation de voir ſon fils, hors de tout danger, eſſuyer ſes larmes, & ranimer ſon

cœur à l'eſpérance; ce fut ce temps devenu plus heureux, que l'Empereur ſaiſit pour accomplir ſes deſſeins, & pour faire aſſembler tous les Princes de ſes Etats & les Députés des Républiques qui le reconnoiſſoient pour leur Chef.

Ce fut dans cette aſſemblée que l'Empereur leur dit que, glacé par les années, & n'ayant pu partager le bonheur & la gloire de Périon & de Liſvard, il vouloit conſacrer à la retraite & à la prière le reſte des jours qu'il auroit deſiré de ſacrifier comme eux; qu'il croyoit ne pouvoir ſe choiſir un ſucceſſeur plus digne de leur commander, ainſi qu'un plus illuſtre époux pour la Princeſſe Léonorine, qu'en remettant l'Empire &

la main de ſa fille au brave & généreux Eſplandian, héritier de la Gaule & de la Grande-Bretagne.

Amadis, très-touché du diſcours que l'Empereur venoit de prononcer avec feu, courut à lui les bras ouverts, en le conjurant de ne point abdiquer l'Empire, & de choiſir entre les trônes de la Gaule & de la Grande-Bretagne celui qu'il ſeroit prêt à céder à ſon fils, pour y placer la Princeſſe Léonorine : J'ai pris mon parti, repartit l'Empereur avec fermeté, tout me détermine à l'exécuter ; & j'eſpère même vous prouver que je ne fais qu'accomplir les décrets de la divine Providence, que la ſage Urgande nous a depuis long-temps annoncés dans une de ſes

prophéties. Souvenez-vous, ajouta-t-il, qu'Efplandian porte fur fon fein des caractères qui ne peuvent être déchiffrés que par celle que le Ciel lui deftine pour époufe, & j'ofe efpérer qu'ils ne refteront pas inconnus pour ma fille. A ces mots, il envoya chercher la Princeffe qui vint fuivie de Menoreffe & de Norandel, qui n'avoit pas perdu de momens pour lui faire part de la réfolution que l'Empereur venoit de prendre. Cette jeune Princeffe, la rougeur fur le front, mais ayant la joie la plus vive dans le cœur, ferra tendrement les genoux de l'Empereur, qui la prenant par la main, & fuivi des Princes & de toute fa Cour, la

conduisit dans la chambre d'Esplandian.

Déja ce jeune Prince ne gardoit plus le lit; il étoit alors sur un sopha; de riches robes l'entouroient, & ses beaux cheveux flottoient sur ses épaules. Quel moment pour lui, lorsqu'il leva ses yeux sur ceux de Léonorine, qu'il vit briller de joie & d'amour! L'Empereur, sans lui rien dire, ouvre sa robe & sa chemise; son sein d'albâtre, & les caractères imprimés par la nature à sa naissance, restent découverts. La modestie fait baisser les yeux à la jeune Léonorine; elle ne les attache sur le sein de son amant, que lorsqu'elle reçoit l'ordre de son père de lire les carac-

tères qu'on y voit tracés. Je les reconnois, lui dit-elle, pour être les mêmes que ceux qui font dans ce livre de Mélye, qu'Urgande m'a prefcrit de porter toujours fur moi, & dont j'ai reçu l'explication de fa bouche. A ces mots, elle tire le livre de fa poche, elle compare les caractères tracés fur le fein de fon amant avec ceux qui le font fur le livre de Mélye; on les reconnoît pour être les mêmes, & c'eft ainfi que Léonorine les explique : *Léonorine, fille de l'Empereur de Grèce.* Alors, continuant de lire le livre de Mélye, elle leur fit connoître que les caractères imprimés fur le fein d'Efplandian l'avoient été par la Demoifelle Enchantereffe, pour ap-

prendre le nom que l'enfant, nourri par la lionne, devoit porter, &, continua-t-elle en rougissant, celui de l'épouse que le sort lui destine. A ces mots, les plus douces acclamations retentirent dans toute la Cour. Amadis s'avança près de son fils, recouvrit son sein ; &, présentant la main d'Esplandian à Léonorine, il lui dit : Madame, daignerez-vous accepter ce don du Chevalier à la verte épée ? puis-je espérer qu'il m'acquittera du serment qu'il vous a prêté ? L'Empereur termina promptement l'embarras de Léonorine, en lui prenant la main pour l'unir à celle d'Esplandian ; & les deux heureux pères serrèrent leurs enfans dans leurs bras, tandis que le Patriarche

leur donnoit sa bénédiction, & prononçoit les prières usitées dans les fiançailles.

Calasie, présente à cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier: J'avoue, dit-elle, que, révoltée des loix injustes & barbares de ma patrie, j'ai réfléchi souvent, depuis que je suis dans cette Cour, qu'une pareille union peut augmenter la force & la félicité de deux ames sensibles & généreuses; j'avoue même que, connoissant anjourd'hui les dogmes d'une Religion plus pure, & dont les espérances sont infinies, je pensois, en l'embrassant, à me soumettre aux nœuds qu'elle autorise; mais la fierté que mon éducation & mon rang m'inspirent, me laissera

difficilement faire un choix. Heureuſe & belle Léonorine, aimable & brave Eſplandian, oui, je vous trouve tous les deux également dignes de votre bonheur; j'envie les aimables chaînes qui vous lient, tout en aſſure les charmes, la gloire & la durée.

Ah! charmante Reine, dit Eſplandian qui connoiſſoit l'amour dont ſon couſin Talanque brûloit pour Calafie, qu'il vous eſt facile de vous en aſſurer de pareilles, en conſervant même toute la dignité de votre auguſte rang, & une partie des premières loix de votre patrie! Faites un choix, & que l'heureux Prince à qui vous ferez partager le trône que vous occupez, vous doive en

entier son rang & sa félicité. Calafie resta quelque temps interdite & rêveuse ; & la belle Léonorine, l'embrassant avec feu, lui dit tout bas : Lisez dans les yeux de ces jeunes Princes tout le feu qui les anime, & le desir qu'ils ont d'être préférés. Calafie sourit, & leva ses beaux yeux sur les jeunes & aimables compagnons d'Esplandian ; mais la crainte qu'on ne devinât le secret de son ame, l'empêcha de les arrêter sur Talanque, autant que sur le Roi de Dace & Maneli. Le fils de Galaor, quoiqu'il eût toutes les graces des jeunes Seigneurs Gaulois, n'avoit point leur confiance ; il étoit trop amoureux pour ne pas craindre d'être dédaigné : il ne put résister au saisis-

sement que lui causa cette cruelle idée, ses genoux tremblans se dérobèrent sous lui, & ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Galaor courut à son fils, & le prit par une main pour le relever. Calasie, émue, troublée par ce spectacle, ne put s'empêcher d'accourir & de vouloir partager ce même soin; mais Talanque, éclairé par ce mouvement involontaire, & trouvant dans les regards attendris de Calasie, & le sentiment qui l'agitoit, & le prix de l'amour qu'il avoit pour elle, embrassoit déja ses genoux, & tenoit cette main charmante qui lui rendoit la vie; il la couvroit de ses baisers & de ses larmes. Calasie ne put faire d'efforts pour la retirer; Ah! Talanque! Talanque!

lanque ! dit-elle, mon sort sera donc de vous céder toujours; mais je ne vous devois encore que la vie, & j'espère que de ce moment vous me la ferez aimer. Léonorine sauta au cou de la belle Reine des Amazones; Galaor, Amadis, Esplandian & tous les Princes l'entourèrent; le Patriarche lui-même accourut, & lorsque les premiers transports de cette scène agréable furent calmés, il s'empara de sa charmante prosélyte, a laquelle l'Empereur servit de père & de parrain.

Nous avons déja dit que la Princesse Lyotte s'étoit séparée avec le corps des trente mille Amazones de l'armée d'Armato, & n'avoit point combattu contre les Grecs depuis

le jour que sa sœur étoit demeurée prisonnière : Calafie la fit venir à Constantinople. Lyotte étoit jeune & belle ; son caractère analogue à celui de sa sœur, & la tendresse qu'elle avoit pour elle, lui firent non-seulement approuver le parti que Calafie venoit de prendre, mais lui firent naître le desir de l'imiter. Le fils de Cildadan, tel que nous l'avons déja peint, avoit tout ce qu'il faut pour plaire : son maintien noble & sérieux lui faisoit donner le nom de Maneli le Sage : on prétend aussi qu'il devoit un peu ce surnom à sa fraternité d'armes avec Talanque ; & il avoit eu peu de peine à le mériter, lorsque les Dames l'avoient comparé au fils de Galaor. Ce fut Maneli que

Talanque, & Calafie présentèrent à la Princeſſe Lyotte, comme celui qui ſauroit détruire d'une façon bien douce & bien agréable les préjugés de ſon éducation. Comment une ſœur bien tendre, comment un cœur qui n'avoit jamais aimé, ſe ſeroient-ils défendus contre l'exemple & les inſtances de deux amans heureux, & contre un brave & beau Chevalier de vingt ans, honoré déja du ſurnom de Sage? Lyotte ne lui fit point acheter ſa conquête; elle ſe rendit, comme ſa ſœur, ſous le bâton paſtoral du Patriarche, elle en reçut les mêmes graces, elle lui prêta les mêmes ſermens; ce fut une ſeconde fille que l'Empereur ſe fit un nouveau plaiſir d'adopter; & peu de

jours après, la fête la plus brillante & la plus solemnelle fut célébrée avec les mariages d'Esplandian & de Léonorine, de Talanque & de Maneli avec les deux Princesses Amazones, & du Prince Norandel avec la Reine Menoresse.

Calafie & Lyotte étoient adorées par les Amazones; l'exemple de ces deux Princesses les entraîna: bientôt un essaim de jeunes Chevaliers & de soldats Grecs travaillèrent, de concert avec les Archimandrites de l'Eglise Grecque, à leur faire abandonner une folle créance, & de prétendus principes qui n'étoient qu'un abus coupable de la loi naturelle; elles furent presque toutes baptisées, aimées & mariées: les Grecs qui les

ſuivirent dans le nord de la Scythie, y portèrent les beaux arts, & n'eurent point de peine à ranimer le goût de la poéſie & de la muſique parmi les deſcendans d'Odin & de Fréga. Calafie, qui joignit le nom de Catherine au ſien en le recevant à ſon baptême, rendit Talanque heureux, & ce fils de Galaor, qui ne pouvoit aimer rien d'auſſi complètement aimable que la belle Reine, prit des meſures qu'elle ſeconda pour lui reſter toujours fidèle; l'humanité, les arts ſavans, comme les arts agréables, fleurirent dans leur Empire, où la ſage tolérance & la juſtice attirèrent les étrangers, & le rendirent redoutable & cher à ſes voiſins.

Le Soudan de Liquie avoit été

présent à toutes les brillantes fêtes qu'occasionnèrent ces grands événemens, & le généreux Esplandian s'étoit occupé de lui faire oublier qu'il n'y paroissoit que comme son prisonnier. Esplandian étoit trop généreux pour ne pas briser les fers d'un Prince illustre qu'il ne pouvoit plus craindre ; mais un intérêt bien pressant & bien cher le retenoit ; il jugea que le seul moyen d'engager Mélye à rompre ses enchantemens, & à remettre la sage Urgande en liberté, seroit de lui proposer d'échanger le Soudan de Liquie contre sa protectrice. Ce fut Carmelle qu'Esplandian choisit pour cette négociation ; & cette tendre & malheureuse esclave d'Esplandian & de l'amour l'accepta volontiers, dans

un temps où les transports, sans cesse renaissans d'Esplandian pour Léonorine, lui serroient en secret le cœur à tous momens.

Carmelle partit avec un cortège digne des grands Princes dont elle étoit l'Ambassadrice, & se rendit dans la ville de Théfiphante. Mélye accorda tout à la prière d'Armato; l'échange fut accepté: le Soudan de Liquie, comblé de présens & de caresses par tous les Princes Chrétiens, fut conduit à Théfiphante avec les plus grands honneurs; & la sage Urgande, sortant de sa tour ténébreuse, fut la maitresse de son fort.

A l'instant où cette Fée franchit le seuil de la tour, la grande Serpente,

immobile jusqu'alors dans le port de la Montagne défendue, déploya ses grandes aîles, bondit plusieurs fois sur les flots en élançant des feux brillans, & les vents l'emportèrent avec une rapidité plus vive que jamais. Dès le lendemain, cet ouvrage merveilleux d'Urgande aborda dans le port de Théśiphante : Urgande & Carmelle entrèrent dans ses flancs qui paroissoient tressaillir de joie; & ce vaisseau, fendant la mer avec la rapidité d'une flèche, parut bientôt à la vue de Constantinople, qui retentit des acclamations que les Grecs poussèrent à son arrivée.

L'Empereur, Amadis, Esplandian, suivis de toute la Cour, accoururent sur le port pour recevoir cette bonne

& charmante Fée. Iris & Ofiris, débarquant fur les bords du Nil, n'euffent pu recevoir des hommages plus empreffés & plus tendres que ceux qu'Urgande reçut à la defcente de fon vaiffeau. L'Empereur lui donna la main pour la conduire à fon palais; mais Urgande, voyant le foleil prêt à defcendre fous l'horizon, le pria de s'arrêter avec fa Cour quelques momens de plus fur le rivage.

Dès que le difque lumineux fut coupé par les bords de l'horizon, la grande Serpente pouffa d'horribles mugiffemens, des torrens de feu s'élancèrent de fa gueule & de fes nafeaux, fes grandes aîles s'agitèrent vec un fifflement qui faifoit reten-

tir le rivage, les vagues écumantes s'élevèrent autour d'elle à la hauteur de ses mâts, quoique la mer fût calme dans le reste de la plage : trois fois la grande Serpente bondit en redoublant ses hurlemens ; &, retombant la troisième fois en plongeant sa tête, elle disparut en s'abîmant dans la mer.

La Cour de Grèce étoit à peine revenue de sa première surprise, lorsqu'on vit s'élever du fond des eaux un rocher enflammé, sur lequel une Demoiselle échevelée poussoit des cris douloureux, en se défendant d'une multitude de serpens qui la déchiroient ; bientôt le rocher se fendant en deux se plongea sous les flots, & la Demoiselle reparut nager

& s'élancer ſur le rivage, pour éviter un monſtre marin qui la pourſuivoit. Le brave Eſplandian vola pour la ſecourir, & tira l'épée enchantée qu'il avoit conquiſe avec le tréſor & la riche tombe, ſur la montagne de l'Iſle de la Demoiſelle Enchantereſſe; il s'avançoit pour combattre le monſtre, lorſque la Demoiſelle qu'il vouloit défendre arracha ſubtilement ſon épée de ſa main, ſe replongea dans la mer, & diſparut avec le monſtre qui ſembloit la menacer.

Eſplandian, confus de ſe trouver déſarmé par cette ſupercherie, parut inconſolable de la perte de cette merveilleuſe épée; mais Urgande ſe mit à rire, & lui fit lire dans le livre de Mélye, que la grande Serpente &

X vj

l'épée ne pouvoient leur être utiles que pour un temps, & que la Demoiselle Enchantereſſe avoit prédit dans ce livre, que l'une & l'autre leur feroient ravies lorſque la fortune auroit rempli la plus grande partie de ſa brillante deſtinée. Eſplandian ſe conſola facilement; & Léonorine lui préſenta, pour remplacer cette épée, celle de Théſée, que l'Empereur avoit conſervée dans ſon tréſor.

Ces grands événemens étoient à peine accomplis, lorſqu'Amadis vit arriver Durin, frère de la Demoiſelle de Danemarck, que le Comte Gandalin avoit épouſée; il apportoit des lettres de cette fidelle amie, qui plongèrent Amadis dans une douleur

bien vive, & dans l'inquiétude la plus mortelle.

Amadis apprit par cette lettre, que la Reine Brisene, déja très-malade lorsque le Roi Lisvard avoit voulu s'embarquer pour la Grèce, venoit de succomber à sa douleur en apprenant la mort de son époux; qu'Oriane, accablée par le regret de ces pertes cruelles, passoit sa vie dans les larmes, & que sa santé commençoit à s'altérer. Ah! Durin, s'écria douloureusement Amadis, le sort te destine-t-il sans cesse à porter le poignard dans mon cœur? Ah! Dieux, la colère d'Oriane que tu m'annonças autrefois, ne fut pas plus effrayante pour moi que ce que tu me fais craindre. Durin rassura le

tendre & fidèle Amadis, mais il ne s'opposa point à tous les soins qu'il prit pour hâter son départ. Esplandian &, Léonorine obtinrent du vieil Empereur d'aller rendre leurs soins à cette tendre mère, qui ne connoissoit point encore Léonorine. Toute cette Cour brillante se sépara. Talanque & Maneli venoient de partir avec les Amazones, qui ne retinrent de leurs anciennes mœurs que de marcher armées, & leur courage indomtable. Norandel & la Reine Menoresse allèrent régner dans les beaux pays conquis sur les Sarrasins, auquel ce Prince ajouta bientôt la superbe ville de Théfiphante; & tous les Princes de Gaule partirent ensemble pour la Grande-Bretagne, où la belle

Reine Briolanie vint promptement rejoindre ſon cher Galaor. Elle avoit bien des raiſons pour craindre d'en être ſéparée : les jours de combat pour ce brave Prince, l'inquiétoient moins que les jours paiſibles qu'il paſſoit dans une Cour aimable. Elle accourut près d'Oriane ; & les trois redoutables fils de Périon ſe trouvèrent réunis à celles qu'ils aimoient en arrivant à Vindiſilore, où le Roi de Bohême, Graſandor & l'aimable Mabille arrivèrent peu de jours après, avec Bruneau de Bonnemer & Mélicie.

L'arrivée & la tendreſſe d'Amadis ſéchèrent les pleurs qu'ils donnèrent enſemble à une mère dont la mémoire leur étoit ſi chère & ſi reſpectable ;

Oriane reprit ſa fraîcheur & ſa beauté, & celle de Léonorine put ſeule lui être comparée; cependant, au bout de quelques mois, les roſes de la jeune Impératrice parurent ſe ternir; mais Eſplandian ne put s'en affliger, lorſque ce nouvel état lui fit eſpérer d'avoir un fils. Léonorine donna le jour, dans la Grande-Bretagne, au beau Prince qui reçut en naiſſant le nom de Liſvard, que le père d'Oriane avoit rendu cher & mémorable dans la religion comme dans les armes; & comme héritier de l'Empire d'Orient, on lui en donna le ſurnom, en l'appelant Liſvard de Grèce. Amadis & ſa chère Oriane ne pouvoient ſe laſſer de le careſſer. Oriane, en voyant cet heu-

reux enfant paſſer tour-à-tour dans les bras de tous ſes proches, s'attendriſſoit ſur la différence de ſon état, avec tous les périls affreux que ſon père & ſon aïeul avoient éprouvés dans leur enfance : elle écrivoit ſouvent à la ſage Urgande, pour lui demander de protéger le petit Liſvard; & ce fut par les avis de cette Fée, que, dès qu'il eut atteint l'âge de cinq ans, elle chargea la Comteſſe Gandalin de le conduire à Conſtantinople, & de le remettre entre les mains de l'ancien Empereur. Quelque peine qu'Eſplandian & Léonorine euſſent de ſe ſéparer d'un enfant ſi cher, la même lettre d'Urgande qui les déterminoit à l'envoyer à l'Empereur, leur preſcrivoit auſſi

de rester dans la Grande-Bretagne ; & tous les Princes & les Princesses rassemblés à Vindisilore, avoient reçu le même avis de cette Fée, qui leur annonçoit son arrivée prochaine dans cette Cour.

Urgande, cependant, se fit attendre encore plus de deux ans, en leur écrivant de trois en trois mois, qu'elle consultoit ses livres sur le temps de son départ, & que ce temps n'étoit pas encore arrivé. Il donna celui de remplir son message à la Demoiselle de Danemarck, & de revenir près d'Oriane ; il ne fut point perdu pour des époux fortunés qui s'adoroient, & qui jouissoient enfin du calme & d'une pleine félicité, dans une Cour aimable, parée par

tant de beautés réunies, & toujours animée par l'amour, & par de nouveaux plaisirs. La belle Oriane donna, pendant ce temps heureux, un nouveau fils & une fille à son cher Amadis. Le fils fut nommé Périon, & la fille Brisene, en mémoire de ceux qui leur coûtoient encore quelquefois des larmes. Galaor & Florestan eurent aussi chacun deux fils; Agrayes, Cildadan, Bruneau de Bonnemer, jouirent du même bonheur; & jamais Reines ou Princesses n'avoient été si doucement occupées à peupler une Cour de jolis enfans, que toutes celles qui se trouvoient rassemblées à Vindisilore le furent pendant le temps du séjour qu'elles y firent. Le nombre de ces enfans

fut aſſez conſidérable pour occuper long-temps dans la ſuite ceux qui ſe chargèrent d'écrire leurs exploits éclatans : le Ciel avoit répandu ſa bénédiction ſur la poſtérité des deux Rois dont le ſang avoit été verſé pour ſa gloire ; & quiconque voudra ſuivre l'hiſtoire de ces deux races illuſtres, les verra ſe multiplier à l'infini ſous les yeux du grand Amadis, qui méritoit, comme nous l'allons voir, qu'Urgande obtînt du Ciel la puiſſance de lui conſerver ſa force, & preſque tout l'éclat de ſa jeuneſſe & de ſa beauté.

Le temps étant enfin arrivé où la ſavante Fée connut qu'elle devoit prévenir les malheurs que ſon art & les livres de Mélye lui faiſoient pré-

voir, elle monta ſur un grand & riche vaiſſeau ; & les vents & la mer, obéiſſant à ſes ordres, la portèrent rapidement dans le port de Vindiſilore. Elle fut reçue par tous les Princes & Princeſſes de cette brillante Cour, comme leur bienfaitrice, & la bonne & ſage Fée s'occupoit à l'être encore plus que jamais. Les ayant tous raſſemblés dès le lendemain matin, elle les fit aſſeoir autour d'elle, & fixant ſes regards tour-à-tour ſur tous ces époux heureux, ſes yeux ſe couvrirent de larmes : Je ne peux vous cacher, leur dit-elle, que vous ne ſoyiez tous menacés des plus grands malheurs ; une influence mortelle eſt prête à ſe répandre ſur vos têtes : mon pouvoir

ne pourroit en détourner les funeſtes effets, ſi je ne trouvois les moyens de ſuſpendre le cours de vos ans, & de vous tenir ſous la garde de mes enchantemens pendant tout le temps où vos jours ſeront en péril. Ah! Madame, s'écria vivement Amadis, ſi ceux d'Oriane ſont menacés, faites que je puiſſe donner les miens pour elle. Non, non, mon cher Amadis, dit-elle; vous devez donner encore long-temps à la terre l'exemple de l'héroïſme & de toutes les vertus; mais ſoumettez-vous tous aux volontés d'une amie qui ſaura réſiſter au ſort qui vous menace. Urgande lut dans les yeux de tous ceux qui l'écoutoient, la confiance & la ſoumiſſion qu'elle leur inſpiroit

pour ses ordres : Suivez-moi donc, leur dit-elle d'une voix élevée; montez sur le champ sur mon vaisseau, & venez avec moi dans l'Isle défendue...... Urgande leur parut avoir un air tellement imposant en prononçant ces derniers mots, que, sans lui répondre, chacun prit par la main celle qui lui étoit chère, & suivit avec elle la Fée qui sortit du palais & marcha vers son vaisseau : la fidelle Carmelle ne quitta point Esplandian ; & Gandalin & son épouse accompagnèrent Amadis, qui marchoit à grands pas avec Oriane, en suivant Urgande.

La Fée, sans leur parler, monte sur son vaisseau, les y fait entrer, les y place ; & les voiles s'enflant

à l'inſtant d'elles-mêmes, un court eſpace de temps ſuffit pour faire aborder le vaiſſeau dans le port de l'Iſle défendue. Urgande les fait deſcendre dans le même ordre qu'ils ſe ſont embarqués ; elle marche à leur tête, les conduit au palais d'Apollidon ; & Sardamire & Briolanie jouiſſent du bonheur de voir Floreſtan & Galaor ne plus éprouver de réſiſtance lorſqu'ils paſſent ſous l'arc des loyaux amans, en les regardant & preſſant leurs mains avec tendreſſe.

Urgande les conduiſit en ſilence dans la chambre défendue, qui leur parut plus brillante que jamais ; elle les fit aſſeoir par ordre ſur de riches ſophas : deux grands carreaux poſés aux pieds d'Amadis & d'Oriane, ſervirent

virent de siéges à Gandalin & à la Demoiselle de Danemarck; la fidelle Carmelle en eut un pareil aux pieds d'Esplandian; & maître Hélisabel, qui, par ses sentimens & les services qu'il avoit rendus, méritoit bien la protection d'Urgande, eut un siége commode à la suite des sophas.

Ne soyez point inquiets, leur dit Urgande, de tout ce que vous avez vu jusqu'ici, ni de votre sort que je tiens à présent entre mes mains; mais qu'aucun de vous ne quitte la place que je viens de vous faire occuper. A ces mots, elle les embrassa tous l'un après l'autre, les larmes aux yeux; &, frappant des mains, on vit entrer ses deux aimables nièces, Juliande & Solise, élevées alors à la

dignité de Fée : l'une portoit un riche baſſin d'or, l'autre un flacon auſſi riche, qu'Urgande prit pour remplir le baſſin de l'eau merveilleuſe qu'il contenoit. La chambre défendue fut embaumée du parfum délicieux que cette eau myſtérieuſe exhaloit. Juliande & Soliſe préſentèrent e baſſin tour-à-tour à tous ceux qu'Urgande avoit placés; ils ſe baignèrent tous le viſage & les mains de cette eau, par ſes ordres.... A l'inſtant même ils ſentirent tous qu'un nouveau ſang leur paroiſſoit couler dans leurs veines; le coloris & la fraîcheur d'Hébé brillèrent ſur le teint de celles qui commençoient à n'être plus que belles, & la force & le feu de la jeuneſſe ſe ranimèrent plus que

jamais, avec des graces vives & brillantes, dans les Chevaliers que trente ans de combats & de victoires paroissoient avoir appesantis.

Ce nouveau bienfait d'Urgande parut leur être plus cher encore à tous, que les soins qu'elle prenoit de leur vie. Il est dans la nature qu'une belle, entre trente & quarante ans, craigne moins la mort que la perte de sa beauté, & que de quarante à cinquante, un brave Chevalier voie avec des regrets bien amers, cesser pour lui le temps heureux de plaire & de combattre.

Tous ces couples fortunés, plus jeunes, plus beaux, plus amoureux que jamais, se regardoient avec transport, & se penchoient doucement

l'un vers l'autre sur leurs riches sophas; mais ce moment si pressant & si doux fut troublé par l'agitation effrayante dans laquelle parut Urgande. Ses cheveux se hérissèrent sur son front; elle se tourna vers les quatre points cardinaux du monde, en proférant à haute voix des mots dans une langue inintelligible, auxquels des voix rauques & terribles, sembloient répondre dans les airs. Un coup de tonnerre affreux fit trembler la voûte; un éclair éblouissant remplit la chambre défendue : aucune des personnes présentes ne put en soutenir l'éclat; tous leurs yeux se fermèrent; & leurs paupières, appesanties sur le champ par un doux sommeil, ne purent se rouvrir que

lorſque Liſvard de Grèce vint les tirer de cet enchantement, où nous les laiſſons, avec quelque ſorte de crainte que nos Lecteurs n'éprouvent à la fin de cette Hiſtoire le même ſommeil qu'Amadis & la belle Oriane.

FIN.

